Les Temps Modernes

4e année REVUE MENSUELLE n° 39

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Décembre 1948 - Janvier 1949



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

○

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

○

La rédaction et l'administration des *Temps Modernes* sont transférées 30, rue de l'Université, Paris-7e - Littré 27-37.

Un retard étant intervenu dans la publication de la revue, le présent numéro porte la date de Décembre 1948 et Janvier 1949.

Les abonnements en cours seront prolongés d'un mois.

○

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 130 fr.

○

TARIFS D'ABONNEMENT (Six mois)

France et Union française .... 700 fr.
Étranger .... 860 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Julliard, Paris 6999-04).

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LA MORT DANS L'AME

PREMIÈRE PARTIE

Samedi 15 Juin 1940.

New-York, 9 heures A. M.

Une pieuvre? Il prit son couteau, ouvrit les yeux, c'était un rêve. Non. La pieuvre était là, elle le pompait de ses ventouses : la chaleur. Il suait. Il s'était endormi vers une heure; à deux heures, la chaleur l'avait réveillé, il s'était jeté en nage dans un bain froid, puis recouché sans s'essuyer; tout de suite après, la forge s'était remise à ronfler sous sa peau, il s'était remis à suer. A l'aube, il s'était endormi, il avait rêvé d'incendie; à présent le soleil était sûrement déjà haut, et Gomez suait toujours : il suait sans répit depuis quarante-huit heures. « Bon Dieu! » soupira-t-il en passant sa main humide sur sa poitrine mouillée. Ça *n'était pas* de la chaleur; c'était une maladie de l'atmosphère : l'air avait de la fièvre, l'air suait, on suait dans de la sueur. Se lever. Se mettre à suer dans une chemise. Il se redressa : « Hombre! Je n'ai plus de chemises. » Il avait trempé la dernière, la bleue, parce qu'il était obligé de se changer deux fois par jour. A présent, fini : il porterait cette loque humide et puante jusqu'à ce que le linge fût revenu du blanchissage. Il se mit debout avec précaution, mais sans pouvoir éviter l'inondation, les gouttes couraient sur ses flancs comme des poux, ça le chatouillait. La chemise froissée, cassée de mille plis, sur le dossier du fauteuil. Il la tâta : rien ne sèche jamais dans ce putain de pays. Son cœur battait, il avait la gueule de bois, comme s'il s'était saoulé la veille.

Il enfila son pantalon, s'approcha de la fenêtre et tira les rideaux :

dans la rue la lumière, blanche comme une catastrophe; encore treize heures de lumière. Il regarda la chaussée avec angoisse et colère. La *même* catastrophe : là-bas, sur la grasse terre noire, sous la fumée, du sang et des cris; ici, entre les maisonnettes de brique rouge, c'était de la lumière, tout juste de la lumière et des suées. Mais c'était la *même* catastrophe. Deux nègres passèrent en riant, une femme entra dans le drugstore. « Bon Dieu! » soupira-t-il. « Bon Dieu! » Il regardait crier toutes ces couleurs : même si j'en avais le temps, même si j'y avais la tête, comment voulez-vous *peindre* avec cette lumière! « Bon Dieu! dit-il, bon Dieu! »

On sonna. Gomez alla ouvrir. C'était Ritchie.

— C'est un meurtre, dit Ritchie en entrant.

Gomez sursauta :

— Quoi?

— Cette chaleur : c'est un meurtre. Comment, ajouta-t-il avec reproche, tu n'es pas habillé? Ramon nous attend à dix heures.

Gomez haussa les épaules :

— Je me suis endormi tard.

Ritchie le regarda en souriant, et Gomez ajouta vivement :

— Il fait trop chaud. Je ne peux pas dormir.

— Les premiers temps, c'est comme ça, dit Ritchie débonnaire. Tu t'y habitueras. Il le regarda attentivement. Est-ce que tu prends des pilules de sel?

— Naturellement, mais ça ne me fait pas d'effet.

Ritchie hocha la tête, et sa bienveillance se nuança de sévérité : les pastilles de sel *devraient* empêcher de suer. Si elles n'agissaient pas sur Gomez, c'est que Gomez *n'était pas* comme tout le monde.

— Mais dis donc! dit soudain Ritchie en fronçant les sourcils, tu devrais être entraîné : en Espagne aussi il fait chaud.

Gomez pensa aux matins secs et tragiques de Madrid, à cette noble lumière au-dessus de l'Alcala, qui était encore de l'espoir; il secoua la tête :

— Ce n'est pas la même chaleur.

— Moins humide, hein? dit Ritchie avec une espèce de fierté.

— Oui. Et plus humaine.

Ritchie tenait un journal; Gomez tendit la main pour le lui prendre, mais il n'osa pas. La main retomba.

— C'est un grand jour, dit Ritchie gaiement : la fête du Delaware. Je suis de là-bas, tu sais.

Il ouvrit le journal à la treizième page; Gomez vit une photo :

La Guardia serrait la main d'un gros homme, tous deux souriaient avec abandon.

— Ce type à gauche, dit Ritchie, c'est le gouverneur du Delaware. La Guardia l'a reçu hier au World Hall. C'était fameux.

Gomez avait envie de lui arracher le journal et de regarder la première page. Mais il pensa : « Je m'en fous » et passa dans le cabinet de toilette. Il fit couler de l'eau froide dans la baignoire et se rasa rapidement. Comme il entrait dans son bain, Ritchie lui cria :

— Où en es-tu?

— Au bout du rouleau. Je n'ai plus une seule chemise et il me reste dix-huit dollars. Et puis Manuel rentre lundi, il faudra que je lui rende son appartement.

Mais il pensait au journal : Ritchie lisait en l'attendant; Gomez l'entendit tourner les pages. Il s'essuya soigneusement; en vain : l'eau sourdait dans la serviette. Il enfila en frissonnant sa chemise humide et rentra dans la chambre à coucher.

— Match de géants.

Gomez regarda Ritchie sans comprendre.

— Le base-ball, hier. Les Géants ont gagné.

— Ah! oui, le base-ball...

Il se baissa pour nouer ses lacets de souliers. Il cherchait à lire, par en dessous, les manchettes de la première page. Il finit par demander :

— Et Paris?

— Tu n'as pas entendu la radio?

— Je n'ai pas de radio.

— Fini, liquidé, dit Ritchie paisiblement. Ils y sont entrés cette nuit.

Gomez se dirigea vers la fenêtre, colla son front au carreau brûlant, regarda la rue, ce soleil inutile, cette inutile journée. Il n'y aurait jamais plus que des journées inutiles. Il se détourna et se laissa tomber sur son lit.

— Dépêche-toi, dit Ritchie. Ramon n'aime pas attendre.

Gomez se releva. Déjà sa chemise était à tordre. Il alla nouer sa cravate devant la glace :

— Il est d'accord?

— En principe, oui. 60 dollars par semaine et tu feras la chronique des expositions. Mais il veut te voir.

— Il me verra, dit Gomez. Il me verra.

Il se retourna brusquement :

— Il me faut une avance. Tu crois qu'il marchera?

Ritchie haussa les épaules. Il dit, au bout d'un moment :

— Je lui ai dit que tu venais d'Espagne et il se doute que tu ne portes pas Franco dans ton cœur; mais je ne lui ai pas parlé de... tes exploits. Ne va pas lui raconter que tu étais général : on ne sait pas ce qu'il pense au fond.

Général! Gomez regarda son pantalon usé et les taches sombres que la sueur faisait déjà sur sa chemise. Il dit amèrement :

— N'aie pas peur, je n'ai pas envie de m'en vanter. Je sais ce que ça coûte, ici, d'avoir fait la guerre en Espagne : voilà six mois que je suis sans travail.

Ritchie parut froissé :

— Les Américains n'aiment pas la guerre, expliqua-t-il sèchement.

Gomez mit son veston sous son bras :

— Allons-y.

Ritchie plia lentement son journal et se leva. Dans l'escalier il demanda :

— Ta femme et ton fils sont à Paris?

— J'espère bien que non, dit vivement Gomez. J'espère bien que Sarah aura été assez maligne pour filer à Montpellier.

Il ajouta :

— Je suis sans nouvelles d'eux depuis le 1er juin.

— Si tu as le job, tu pourras les faire venir, dit Ritchie.

— Oui, dit Gomez. Oui, oui. Nous verrons.

La rue, l'éblouissement des fenêtres, le soleil sur les longues casernes plates et sans toit, aux briques noircies. Devant chaque porte, des marches de pierre blanche; un brouillard de chaleur du côté de l'East River; la ville avait l'air rabougrie. Pas une ombre : dans aucune rue du monde on ne se sentait si terriblement dehors. Des aiguilles rougies à blanc lui perçaient les yeux; il leva la main pour s'abriter, et sa chemise colla à sa peau. Il frissonna :

— Un meurtre!

— Hier, dit Ritchie, un pauvre vieux est tombé devant moi : insolation. Brrr, fit-il. Je n'aime pas voir les morts.

« Va en Europe et tu seras servi », pensa Gomez.

Ritchie ajouta :

— C'est à quarante blocs. Il faut prendre le bus.

Ils s'arrêtèrent devant un poteau jaune. Une jeune femme atten-

dait. Elle les regarda d'un œil expert et morose, puis leur tourna le dos.

— Belle fille, dit Ritchie d'un air collégien.

— Elle a l'air d'une garce, dit Gomez avec rancune.

Il s'était senti sale et suant sous ce regard. Elle ne suait pas. Ritchie non plus : il était rose et frais dans sa belle chemise blanche, son nez retroussé brillait à peine. Le beau Gomez. Le beau général Gomez. Le général s'était penché sur des yeux bleus, verts, noirs, voilés par le battement des cils; la garce n'avait vu qu'un petit méridional à cinquante dollars par semaine qui suait dans son costume de confection. « Elle m'a pris pour un Dago. » Il regarda tout de même les belles jambes longues et piqua une suée. « Quatre mois que je n'ai pas fait l'amour. » Autrefois, le désir, c'était un soleil sec dans son ventre. A présent, le beau général Gomez avait des envies honteuses et furtives de voyeur.

— Une cigarette? proposa Ritchie.

— Non. J'ai la gorge en feu. J'aimerais mieux boire.

— Nous n'avons pas le temps.

Il lui donna, d'un air gêné, une petite tape sur l'épaule :

— Tâche de sourire, dit-il.

— Quoi?

— Tâche de sourire. Si Ramon te voit cette tête, tu vas lui faire peur. Je ne te demande pas d'être obséquieux, dit-il vivement, sur un geste de Gomez. Tu mets sur tes lèvres, en entrant, un sourire tout à fait impersonnel et tu l'y oublies; pendant ce temps-là tu peux penser à ce que tu veux.

— Je sourirai, dit Gomez.

Ritchie le regarda avec sollicitude :

— C'est pour ton gosse que tu te fais du souci?

— Non.

Ritchie fit un douloureux effort de réflexion :

— C'est à cause de Paris?

— Je me fous de Paris, dit Gomez violemment.

— C'est mieux qu'ils l'aient pris sans combat, n'est-ce pas?

— Les Français pouvaient le défendre, répondit Gomez d'une voix neutre.

— Bah! une ville en terrain plat.

— Ils pouvaient le défendre. Madrid a tenu deux ans et demi...

— Madrid... répéta Ritchie avec un geste vague. Il reprit : Mais pourquoi défendre Paris? C'est si bête. Ils auraient détruit le

Louvre, l'Opéra, Notre-Dame. Moins il y aura de dégâts, mieux ça vaudra. A présent, ajouta-t-il avec satisfaction, la guerre sera vite finie.

— Comment donc! dit Gomez avec ironie. A ce train-là, dans trois mois ce sera la paix nazie.

— La paix, dit Ritchie, n'est ni démocratique, ni nazie : c'est la paix. Tu sais très bien que je n'aime pas les hitlériens. Mais ce sont des hommes comme les autres. Une fois l'Europe conquise, les difficultés commenceront pour eux, et il faudra qu'ils mettent de l'eau dans leur vin. S'ils sont raisonnables, ils laisseront chaque pays s'administrer lui-même au sein d'une fédération européenne. Quelque chose dans le genre de nos États-Unis.

Il parlait lentement et avec application. Il ajouta :

— Si ça doit vous empêcher de faire la guerre tous les vingt ans, ce sera toujours ça de pris.

Gomez le regarda avec irritation : il y avait une immense bonne volonté dans ses yeux gris. Il était gai, il aimait l'humanité, les enfants, les oiseaux, l'art abstrait; il pensait qu'avec deux sous de raison tous les conflits seraient aplanis. Il n'avait pas beaucoup de sympathie pour les immigrants de race latine; il s'entendait mieux avec les Allemands. « La prise de Paris, pour lui, qu'est-ce que ça représente? » Gomez détourna la tête et regarda l'éventaire multicolore du marchand de journaux : Ritchie lui paraissait tout d'un coup impitoyable.

— Vous autres, Européens, dit Ritchie, vous vous attachez toujours aux symboles. Il y a huit jours qu'on sait que la France est battue. Bon : tu y as vécu, tu y a laissé des souvenirs, je comprends que ça t'attriste. Mais la prise de Paris? Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque la ville est intacte? A la fin de la guerre, nous y reviendrons.

Gomez se sentit soulevé par une joie formidable et coléreuse :

— Ce que *ça* me fait? demanda-t-il d'une voix tremblante. Ça me fait plaisir! Quand Franco est entré dans Barcelone, ils hochaient la tête, ils disaient que c'était dommage, mais il n'y en a pas un qui ait levé le petit doigt. Eh bien! c'est leur tour à présent, qu'ils dégustent! Ça me fait plaisir, cria-t-il dans le fracas de l'autobus qui s'arrêta contre le trottoir, ça me fait plaisir!

Ils montèrent derrière la jeune femme, Gomez s'arrangea pour voir ses jarrets au passage; ils restèrent debout sur la plate-forme. Un gros homme à lunettes d'or s'écarta d'eux précipitamment et

Gomez pensa : « Je dois sentir mauvais. » Au dernier rang des places assises, un homme avait déployé un journal. Gomez lut par-dessus son épaule : « Toscanini acclamé à Rio, où il joue pour la première fois depuis cinquante-quatre ans. » Et plus bas : « Première à New-York : Ray Milland et Loretta Young dans *Le Docteur se marie* ». Çà et là, d'autres journaux ouvraient leurs ailes : La Guardia reçoit le gouverneur du Delaware; Loretta Young; incendie dans l'Illinois; Ray Milland; mon mari m'a aimée du jour où j'ai usé du désodorisant Pitts; achetez Chrisargyl, le laxatif des lunes de miel; un homme en pyjama souriait à sa jeune épouse; La Guardia souriait au gouverneur du Delaware; « Pas de cake pour les mineurs » déclare Buddy Smith. Ils lisaient; les larges pages blanches et noires leur parlaient d'eux-mêmes, de leurs soucis, de leurs plaisirs; ils savaient qui était Buddy Smith et Gomez ne le savait pas; ils tournaient vers le sol, vers le dos du conducteur, les grosses lettres de la une : « Prise de Paris », ou bien « Montmartre en flammes ». Ils lisaient et les journaux criaient entre leurs mains, inécoutés. Gomez se sentit vieux et las. Paris était loin; il était seul à s'en soucier, au milieu de cent cinquante millions d'hommes; ce n'était plus qu'une petite préoccupation personnelle, à peine plus importante que la soif qui lui brûlait la gorge.

— Passe-moi le journal, dit-il à Ritchie.

Les Allemands occupent Paris. Pression vers le Sud. Prise du Havre. Assaut de la ligne Maginot.

Les lettres criaient, mais les trois nègres qui causaient derrière lui continuaient à rire sans entendre.

L'armée française intacte, l'Espagne prend Tanger.

L'homme aux lunettes d'or fouilla méthodiquement dans sa serviette, il en sortit une clé Yale qu'il considéra avec satisfaction. Gomez eut honte, il avait envie de refermer le journal, comme si l'on y parlait indiscrètement de ses secrets les plus intimes. Ces cris énormes qui faisaient trembler ses mains; ces appels au secours, ces râles, c'étaient de grosses incongruités, comme sa sueur d'étranger, comme son odeur trop forte. *La parole d'Hitler mise en doute. Le président Roosevelt ne croit pas...; Les États-Unis feront ce qu'ils pourront pour les alliés;* le gouvernement de Sa Majesté fera ce qu'il pourra pour les Tchèques; les Français feront ce qu'ils pourront pour les républicains d'Espagne. Des charpies, des médicaments, des boîtes de lait. Misère! *Manifestation d'étudiants à Madrid pour réclamer le retour de Gibraltar aux Espagnols.* Il vit le mot Madrid

et ne put lire plus avant. « C'est bien fait, salauds! salauds! Qu'ils mettent le feu aux quatre coins de Paris; qu'ils le réduisent en cendres. » *Tours (de notre correspondant particulier Archambaud) : La bataille continue, les Français déclarent que la pression ennemie décroît; lourdes pertes nazies.*

Naturellement la pression décroît, elle décroîtra jusqu'au dernier jour et jusqu'au dernier journal français; lourdes pertes, pauvres mots, derniers mots d'espoir qui ne trompent plus personne; lourdes pertes fascistes autour de Tarragone; la pression diminue; Barcelone tiendra... et le lendemain, c'était la fuite éperdue.

Berlin (de notre correspondant particulier Brook Peters) : La France a perdu toute son industrie; Montmédy est pris; la ligne Maginot emportée d'assaut; l'ennemi en déroute; chant de gloire, chant cuivré, soleil; ils chantent à Berlin, à Madrid, dans leurs uniformes; Barcelone, Madrid, dans leurs uniformes; Barcelone, Madrid, Valence, Varsovie, Paris; demain Londres. A Tours, des messieurs en veston noir couraient dans les couloirs des hôtels. C'est bien fait! C'est bien fait, qu'ils prennent tout, la France, l'Angleterre, qu'ils débarquent à New-York, c'est bien fait!

Le monsieur aux lunettes d'or le regardait; Gomez eut honte, comme s'il avait crié. Les nègres souriaient, la jeune femme souriait le receveur souriait, *not to grin is a sin.*

— Nous descendons, dit Ritchie en souriant.

Sur les affiches, sur la couverture des magazines, l'Amérique souriait. Gomez pensa à Ramon et se mit à sourire.

— Il est dix heures, dit Ritchie, nous n'aurons que cinq minutes de retard.

Dix heures, trois heures en France : blême, sans espoir, un après-midi se cachait au fond de cette matinée coloniale.

Trois heures en France.

— Nous voilà beaux, dit le type.

Il restait pétrifié sur son siège; Sarah voyait la sueur ruisseler sur sa nuque; elle entendait la meute des klaxons.

— Il n'y a plus d'essence!

Il ouvrit la porte, sauta sur la route et se planta devant sa voiture. Il la considérait tendrement :

— Nom de Dieu! dit-il entre ses dents. Nom de Dieu de nom de Dieu!

Il flattait de la main le capot brûlant : Sarah le voyait, à travers la

vitre, debout contre le ciel étincelant, au milieu de cette immense rumeur; les autos qu'ils suivaient depuis le matin s'éloignaient dans un nuage de poussière. Derrière eux, les klaxons, les sifflets, les sirènes : un ramage d'oiseaux de fer, le chant de la haine.

— Pourquoi se fâchent-ils? demanda Pablo.

— Parce que nous leur barrons la route.

Elle aurait voulu sauter hors de la voiture, mais le désespoir l'écrasait sur la banquette. Le type releva la tête :

— Mais descendez! dit-il avec irritation. Vous ne les entendez pas? Aidez-moi à la pousser.

Ils descendirent.

— Allez derrière, dit le type à Sarah. Et poussez dur.

— Je veux pousser aussi, dit Pablo.

Sarah s'arc-bouta contre la voiture et poussa de toutes ses forces, les yeux clos, dans un cauchemar. La sueur trempait sa chemisette : à travers ses paupières closes, le soleil lui crevait les yeux. Elle les ouvrit : devant elle, le type poussait de sa main gauche plaquée contre la portière; de la droite, il manœuvrait le volant; Pablo s'était précipité contre le pare-choc de l'arrière et s'y accrochait avec des cris sauvages.

— Ne te fais pas traîner, dit Sarah.

La voiture roula mollement sur le bas-côté de la route.

— Stop, stop! dit le type. Ça va, ça va, bon Dieu!

Les klaxons se turent; le fleuve se remit à couler. Les voitures rasaient l'auto en panne; des visages se collaient aux vitres; Sarah se sentit rougir sous les regards et se réfugia derrière l'auto. Un grand maigre, au volant d'une Chevrolet, se pencha vers eux :

— Sales cons!

Camions, camionnettes, autos de maître, taxis avec des drapeaux noirs, cabriolets. Chaque fois qu'une voiture les dépassait, Sarah perdait un peu de courage et Gien s'éloignait un peu plus. Ensuite ce fut le défilé des charrettes et Gien reculait toujours, en grinçant; enfin la poix noire des piétons recouvrit la route. Sarah se réfugia sur le bord du fossé : les foules lui faisaient peur. Ils marchaient lentement, péniblement, la souffrance leur donnait un air de famille : quiconque entrerait dans leurs rangs se mettrait à leur ressembler. Je ne veux pas. Je ne veux pas devenir comme eux. Ils ne la regardaient pas; ils évitaient la voiture sans la regarder : ils n'avaient plus d'yeux. Un géant coiffé d'un canotier frôla l'auto, une valise au bout de chaque bras, se cogna en aveugle au garde-boue, fit un

tour sur lui-même et reprit sa marche chancelante. Il était blême. Sur une valise, il y avait des étiquettes multicolores : Séville, Le Caire, Sarajevo, Stresa.

— Il est mort de fatigue, cria Sarah. Il va tomber.

Il ne tombait pas. Elle suivit des yeux le canotier au ruban rouge et vert qui se balançait gaîment au-dessus de la mer des chapeaux.

— Prenez votre valise et continuez sans moi.

Sarah frissonna sans répondre : elle regardait la foule avec un dégoût terrorisé.

— Vous entendez ce que je vous dis?

Elle se retourna vers lui :

— Ça n'est pas possible d'attendre qu'une voiture passe et de lui demander un bidon d'essence? Après les piétons, il viendra encore des autos.

Le type eut un sourire mauvais.

— Je vous conseille d'essayer.

— Et pourquoi pas, pourquoi n'essaierait-on pas?

Il cracha avec mépris et resta un moment sans répondre.

— Vous les avez donc pas vus? dit-il enfin. Ils se poussent au cul les uns les autres : comment voulez-vous qu'ils s'arrêtent?

— Mais si je trouvais de l'essence?

— Je vous dis que vous n'en trouverez pas. Vous ne pensez pas qu'ils vont perdre leur rang pour vous? Il la toisa en ricanant. Si vous étiez belle môme et si vous aviez vingt ans, je ne dis pas :

Sarah fit semblant de ne pas entendre. Elle insista :

— Mais si je vous en trouvais tout de même?

Il secoua la tête d'un air buté :

— Rien à faire. J'irai pas plus loin. Même que vous en trouveriez vingt litres; même que vous m'en trouveriez cent. J'ai compris. Il se croisa les bras.

— Vous vous rendez compte, dit-il sévèrement. Freiner, déraper, embrayer tous les vingt mètres. Changer de vitesse cent fois par heure : c'est ça qui arrange une voiture!

Il y avait des taches brunes sur la glace. Il sortit son mouchoir et les essuya avec sollicitude.

— J'aurais pas dû me laisser entraîner.

— Vous n'aviez qu'à prendre assez d'essence, dit Sarah.

Il hocha la tête sans répondre; elle avait envie de le griffer. Elle se contint et dit d'une voix calme :

— Alors? qu'est-ce que vous allez faire?

— Rester ici et attendre.

— Attendre quoi?

Il ne répondit pas. Elle lui prit le poignet et le serra de toutes ses forces :

— Si vous restez ici, vous savez ce qui vous arrivera? Les Allemands déporteront tous les hommes valides.

— Bien sûr! et ils couperont les mains de votre gnard et ils vous grimperont, s'ils en ont le courage. Tout ça, c'est des salades : ils ne sont sûrement pas le quart aussi méchants qu'on le dit.

Sarah avait la gorge sèche et ses lèvres tremblaient. Elle dit d'une voix blanche :

— C'est bon. Où sommes-nous?

— A vingt-quatre kilomètres de Gien.

« Vingt-quatre kilomètres! Je ne vais tout de même pas pleurer devant cette brute. »

Elle entra dans l'auto, prit sa valise, ressortit, saisit Pablo par la main.

— Viens, Pablo!

— Où?

— A Gien.

— C'est loin?

— Encore assez, mais je te porterai quand tu seras fatigué. Et puis, ajouta-t-elle avec défi, nous trouverons sûrement de braves gens pour nous aider.

L'homme se planta devant eux et leur barra le passage. Il fronçait les sourcils et se grattait le crâne d'un air inquiet.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda sèchement Sarah.

Il ne savait pas ce qu'il voulait. Il regardait alternativement Sarah et Pablo; il avait l'air de chercher.

— Alors? dit-il sans assurance. On s'en va comme ça? On ne dit même pas merci?

— Merci, dit Sarah très vite, merci.

L'homme avait trouvé ce qu'il cherchait : la colère. Il se mit en colère et son visage devint pourpre.

— Et mes deux cents francs? Où qu'ils sont?

— Je ne vous dois rien, dit Sarah.

— Vous n'avez pas promis deux cents francs? Ce matin même? A Melun? Dans mon garage?

— Oui, si vous me conduisiez jusqu'à Gien : mais vous m'abandonnez avec un enfant au milieu de la route.

— Ce n'est pas moi qui vous abandonne; c'est le tacot.

Il secoua la tête et les veines de ses tempes se gonflèrent. Ses yeux brillaient et il paraissait content. Sarah n'avait pas peur de lui :

— Je veux mes deux cents francs.

Elle fouilla dans son sac :

— Voilà cent francs. Je ne vous les dois pas, et vous êtes sûrement plus riche que moi. Je vous les donne pour avoir la paix.

Il prit le billet et le mit dans sa poche; puis il tendit la main de nouveau. Il était très rouge avec la bouche ouverte et des yeux pensifs.

— Vous me devez encore cent francs.

— Vous n'aurez pas un sou de plus. Laissez-moi passer.

Il ne bougeait pas, en proie à lui-même. Il ne les veut pas vraiment, ces cent francs. Il ne sait pas ce qu'il veut : peut-être il veut que le petit l'embrasse avant de partir : il traduit ça dans son langage. Il s'avança vers elle et elle devina qu'il allait prendre la valise.

— Ne me touchez pas.

— Je veux mes cent francs ou je prends la valise.

Ils se regardaient dans les yeux. Il n'avait pas du tout envie de prendre la valise, c'était visible; et Sarah était si lasse qu'elle la lui aurait volontiers abandonnée. Mais, à présent, il fallait jouer la scène jusqu'au bout. Ils hésitèrent, comme s'ils ne se rappelaient plus leur rôle; puis Sarah dit :

— Essayez donc de la prendre! Essayez!

Il saisit la valise par la poignée et se mit à tirer. Il aurait pu la lui arracher d'une seule secousse, mais il se bornait à tirer en détournant la tête; Sarah tira de son côté; Pablo se mit à pleurer. Le troupeau de piétons était déjà loin; le défilé des autos avait recommencé. Sarah se sentit ridicule. Elle tira avec violence sur a poignée; il tira plus fort, de son côté et la lui arracha. Il regarda Sarah et la valise avec étonnement; peut-être n'avait-il jamais voulu la prendre, mais c'était un fait, à présent : elle était au bout de son bras.

— Rendez-moi cette valise, dit Sarah.

Il ne répondait pas; il avait l'air idiot et tenace. La colère souleva Sarah et la jeta contre les autos :

— Au voleur! cria-t-elle.

Une longue Buick noire passait près d'eux.

— Allons, dit le type, pas d'histoires!

Il la saisit par l'épaule, mais elle se dégagea; les mots et les gestes

sortaient d'elle avec aisance et précision. Elle sauta sur le marchepied de la Buick et se cramponna au loquet de la portière.

— Au voleur! Au voleur!

Un bras jaillit de l'auto et la repoussa.

— Descendez, vous allez vous faire tuer.

Elle se sentait devenir folle : c'était agréable.

— Arrêtez, cria-t-elle. Au voleur! à l'aide!

— Mais descendez donc! Comment voulez-vous que j'arrête : je me ferais emboutir.

La colère de Sarah tomba net. Elle sauta sur le sol et trébucha. Le garagiste la rattrapa au vol et la remit sur pied. Pablo criait et pleurait. La fête était finie : Sarah avait envie de mourir. Elle fouilla dans son sac et en tira cent francs.

— Voilà! tout à l'heure vous aurez honte.

Le type prit le billet sans lever les yeux et lâcha la valise.

— A présent, laissez-nous passer.

Il s'écarta; Pablo pleurait toujours.

— Ne pleure pas, Pablo, dit-elle sans douceur. Là, là, c'est fini : on s'en va.

Ils s'éloignèrent. Le type grommela dans leur dos :

— Qui c'est qui m'aurait payé l'essence?

Les longues fourmis sombres tenaient toute la route; Sarah essaya un moment de marcher entre elles, mais les rugissements du klaxon la rejetèrent dans le fossé.

— Marche derrière moi.

Elle se tordit le pied et s'arrêta.

— Assieds-toi.

Ils s'assirent dans l'herbe. Les insectes rampaient devant eux, énormes, lents, mystérieux; il leur tournait le dos, il serrait encore dans sa mains ses cent francs inutiles; les autos grinçaient comme des homards, chantaient comme des grillons. Les hommes ont été changés en insectes. Elle avait peur.

— Il est méchant, dit Pablo. Méchant! Méchant!

— Personne n'est méchant! dit Sarah passionnément.

— Alors pourquoi qu'il a pris la valise?

— On ne dit pas : pourquoi que. Pourquoi *a-t-il* pris la valise.

— Pourquoi a-t-il pris la valise?

— Il avait peur, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'on attend? demanda Pablo.

— Que les autos soient passées, pour pouvoir marcher sur la route.

Vingt-quatre kilomètres. Le petit peut en faire huit au plus. Brusquement elle grimpa sur le talus et agita la main. Les autos passaient devant elle et elle se sentait *vue* par des yeux cachés, par d'étranges yeux de mouches, de fourmis.

— Qu'est-ce que tu fais, maman?

— Rien, dit Sarah, amèrement. Des bêtises.

Elle redescendit dans le fossé, prit la main de Pablo et ils regardèrent la route en silence. La route et les carapaces qui se traînaient dessus. Gien, vingt-quatre kilomètres. Après Gien, Nevers, Limoges, Bordeaux, Hendaye. A Hendaye, les consulats, les démarches, les attentes humiliantes dans les bureaux. Ce serait beaucoup de chance si elle trouvait un train pour Lisbonne. A Lisbonne, ce serait un miracle si elle trouvait un bateau pour New-York. Et à New-York? Gomez n'a pas le sou, peut-être qu'il vit avec une femme; ce sera le malheur et la honte jusqu'au bout. Il ouvrirait la dépêche, il dirait : « Nom de Dieu! » Il se tourne vers une grosse blonde aux lèvres bestiales qui fume une cigarette, il lui dit : « Ma femme rapplique, c'est un coup dur! » Il est sur le quai, les autres agitent leurs mouchoirs; il n'agite pas le sien, il regarde la passerelle d'un air mauvais. « Va! Va! pensa-t-elle, si j'étais seule, tu n'entendrais plus jamais parler de moi; mais il faut bien que je vive pour élever le gosse que tu m'as fait. »

Les autos avaient disparu, la route restait vide. De l'autre côté de la route, il y avait des champs jaunes et des collines. Un homme passa à bicyclette; il était pâle et suant; il pédalait avec brutalité. Il regarda Sarah avec égarement et cria sans s'arrêter :

— Paris est en flammes. Bombes incendiaires.

— Comment?

Mais déjà il avait rejoint le peloton des autos, elle le vit s'accrocher à l'arrière d'une Renault. Paris en flammes. Pourquoi vivre? Pourquoi protéger cette petite vie? Pour qu'il erre de pays en pays, amer et peureux; pour qu'il remâche pendant un demi-siècle la malédiction qui pèse sur sa race? Pour qu'il meure à vingt ans sur une route mitraillée en tenant ses boyaux dans ses mains? Par ton père tu seras orgueilleux, sensuel et méchant. Par moi, tu seras juif. Elle lui prit la main :

— Allons! Viens! Il est temps.

La foule envahit la route et les champs, dense, tenace, implacable : une inondation. Pas un bruit sauf le frottement chuintant des semelles

contre la terre. Sarah eut un instant d'angoisse, elle voulut fuir dans la campagne; mais elle se reprit, saisit Pablo, l'entraîna avec elle, se laissa couler. L'odeur. L'odeur des hommes, chaude et fade, souffreteuse, aigre, parfumée; l'odeur contre nature de bêtes qui pensent. Entre deux nuques rouges qui s'abritaient sous des melons, elle vit fuir au loin les dernières autos, les derniers espoirs. Pablo se mit à rire et Sarah sursauta.

— Chut! dit-elle, honteuse. Il ne faut pas rire.

Il riait toujours, sans faire de bruit.

— Pourquoi ris-tu?

— C'est comme à l'enterrement, expliqua-t-il.

Sarah devinait des visages et des yeux, à sa droite, à sa gauche, mais elle n'avait pas le courage de les regarder. Ils marchaient; ils s'obstinaient à marcher comme elle s'obstinait à vivre : des murs de poussière se levaient et s'abattaient sur eux; ils marchaient toujours. Sarah toute droite, la tête haute, fixait son regard très loin, entre les nuques et se répétait : « Je ne deviendrai pas comme eux! » Mais, au bout d'un moment, cette marche collective la pénétra, remonta de ses cuisses à son ventre, se mit à battre en elle comme un gros cœur forcé. Le cœur de *tous.*

— Ils nous tueraient, les nazis, s'ils nous prenaient? demanda Pablo tout à coup.

— Chut! dit Sarah. Je ne sais pas.

— Ils tueraient tout le monde qui est là?

— Mais tais-toi donc; je te dis que je ne sais pas.

— Alors il faut courir.

Sarah lui serra la main.

— Ne cours pas. Reste ici. Ils ne nous tueront pas.

Sur sa gauche, un souffle râpeux. Elle l'entendait depuis cinq minutes sans y prendre garde. Il se glissa en elle, s'installa dans ses bronches, devint *son* souffle. Elle tourna la tête et vit une vieille femme avec des mèches grises que la sueur poissait. C'était une vieille des villes avec des joues blanches et des poches d'eau sous les yeux; elle soufflait. Elle avait dû vivre soixante ans dans une cour de Montrouge, dans une arrière-boutique de Clichy; à présent, on l'avait lâchée sur les routes; elle serrait contre sa hanche un ballot de forme allongée; chaque enjambée, c'était une chute : elle tombait d'un pied sur l'autre et sa tête tombait en même temps. « Qui lui a conseillé de partir, à son âge? Est-ce que les gens n'ont pas assez de malheur sans aller s'en inventer exprès? » La bonté monta dans ses

seins comme du lait : je l'aiderai, je lui prendrai son paquet, sa fatigue, ses malheurs. Elle demanda doucement :

— Vous êtes toute seule, madame?

La vieille ne tourna même pas la tête.

— Madame! dit Sarah plus fort, vous êtes seule?

La vieille la regarda d'un air fermé.

— Je peux porter votre ballot, dit Sarah.

Elle attendit un instant; elle regardait le ballot avec concupiscence. Elle ajouta d'une voix pressante :

— Donnez-le moi, je vous en prie : je le porterai tant que le petit pourra marcher.

— Je ne donne pas mon ballot, dit la vieille.

— Mais vous êtes éreintée; vous n'irez pas jusqu'au bout.

La vieille lui jeta un regard haineux et fit un pas de côté :

— Je ne donne mon ballot à personne, ajouta-t-elle.

Sarah soupira et se tut. Sa bonté inemployée la gonflait comme un gaz. Ils ne veulent pas qu'on les aime. Quelques têtes s'étaient tournées vers elle, elle rougit. Ils ne veulent pas qu'on les aime, ils n'ont pas l'habitude.

— Est-ce que c'est encore loin, maman?

— Presque aussi loin que tout à l'heure, répondit Sarah, agacée.

— Porte-moi, maman.

Sarah haussa les épaules. « Il joue la comédie, il est jaloux parce que j'ai voulu porter le ballot de la vieille. »

— Essaye de marcher encore un peu.

— Je ne peux plus, maman. Porte-moi.

Elle dégagea sa main avec colère; il va me prendre toutes mes forces et je ne pourrai plus aider personne. Elle porterait le petit comme la vieille son ballot, elle deviendrait pareille à eux.

— Porte-moi, dit-il en trépignant. Porte-moi.

— Tu n'es pas encore fatigué, Pablo, chuchota-t-elle sévèrement; tu sors de voiture.

Le petit se remit à trottiner; Sarah marchait, la tête droite, en s'efforçant de ne plus penser à lui. Au bout d'un moment, elle lui jeta un coup d'œil oblique et vit qu'il pleurait. Il pleurait tranquillement, sans bruit, pour lui seul; de temps à autre, il levait ses petits poings pour écraser les larmes sur ses joues. Elle eut honte, elle pensa : « Je suis trop dure. Bonne avec tout le monde par orgueil, dure avec lui parce qu'il est à moi. » Elle se donnait à tous, elle

s'oubliait, elle oubliait qu'elle était juive, qu'elle était elle-même persécutée, elle s'évadait dans une grande charité impersonnelle et, à ces moments-là, elle détestait Pablo parce qu'il était la chair de sa chair et qu'il lui reflétait sa race. Elle posa sa grande main sur la tête du petit, elle pensa : « Ça n'est pas ta faute si tu as la gueule de ton père et la race de ta mère. » Le râle sifflant de la vieille lui entrait dans les poumons. « Je n'ai pas le droit d'être généreuse. » Elle fit passer sa valise dans sa main gauche et s'accroupit.

— Mets tes bras autour de mon cou, dit-elle gaiement. Fais-toi léger. Hop! Je t'enlève.

Il était lourd, il riait aux anges et le soleil séchait ses larmes; elle était devenue pareille aux autres, une bête du troupeau; des langues de feu lui léchaient les bronches à chaque respiration; une douleur aiguë et fausse lui sciait l'épaule; une fatigue qui n'était ni généreuse, ni voulue battait du tambour dans sa poitrine. Une fatigue de mère et de Juive, *sa* fatigue, *son* destin. L'espoir s'effaça : elle n'arriverait jamais à Gien. Ni elle, ni personne. Personne n'avait d'espoir, ni la vieille, ni les deux nuques au chapeau melon, ni le couple qui poussait un tandem aux pneus crevés. Mais nous sommes pris dans la foule et la foule marche et nous marchons; nous ne sommes plus que des pattes de cette interminable vermine. Pourquoi marcher quand l'espoir est mort? Pourquoi vivre?

Quand ils commencèrent à crier, elle fut à peine surprise; elle s'arrêta pendant qu'ils se débandaient, sautaient sur les talus, s'aplatissaient dans les fossés. Elle laissa tomber sa valise et resta au milieu de la route, droite, seule et fière; elle entendait le ronronnement du ciel, elle regardait à ses pieds son ombre déjà longue, elle serrait Pablo contre sa poitrine, ses oreilles s'emplirent de fracas; un instant, ce fut une morte. Mais le bruit décrut, elle vit des têtards filer dans l'eau du ciel, les gens sortirent des fossés; il fallait se remettre à vivre, se remettre à marcher.

— En somme, dit Ritchie, il n'a pas été trop méchant : il nous a offert à déjeuner et il t'a donné cent dollars d'avance.

— Eh! oui, dit Gomez.

Ils étaient au rez-de-chaussée du Modern Art Museum, dans la Salle des Expositions temporaires. Gomez tournait le dos à Ritchie et aux tableaux : il appuyait son front à la vitre et regardait au dehors le bitume et le maigre gazon du jardinet. Il dit sans se retourner :

— A présent, je vais peut-être pouvoir penser à autre chose qu'à ma bouffe.

— Tu dois être joliment content, dit Ritchie avec bonté.

C'était une invite discrète : tu as trouvé une place, tout est pour le mieux dans le meilleur des nouveaux mondes; il convient que tu manifestes un enthousiasme édifiant. Gomez jeta par-dessus son épaule un regard sombre à Ritchie : content? C'est toi qui es content, parce que tu ne m'auras plus sur le dos.

Il se sentait aussi ingrat que possible.

— Content? dit-il. C'est à voir.

Le visage de Ritchie se durcit légèrement :

— Tu n'es pas content?

— C'est à voir, répéta Gomez en ricanant.

Il laissa retomber son front contre la vitre, il regarda l'herbe avec un mélange de convoitise et de dégoût. Jusqu'à ce matin, Dieu merci, les couleurs l'avaient laissé tranquille; il avait enterré les souvenirs de ce temps où il errait dans les rues de Paris, halluciné, fou d'orgueil devant son destin, et répétant cent fois par jour : je suis peintre. Mais Ramon avait donné l'argent, Gomez avait bu du Chili White Wine, il avait parlé de Picasso pour la première fois depuis trois ans. Ramon avait dit : « Après Picasso, je ne sais pas ce qu'un peintre peut faire », et Gomez avait souri, il avait dit : « Moi, je le sais », une flamme sèche s'était ranimée dans son cœur. A la sortie du restaurant, c'était comme si on l'avait opéré de la cataracte : toutes les couleurs s'étaient allumées en même temps et lui faisaient fête, comme en 29, c'était le bal de la Redoute, le Carnaval, la Fantasia; les gens et les objets s'étaient congestionnés; le violet d'une robe se violaçait, la porte rouge d'un drug-store tournait au cramoisi, les couleurs battaient à grands coups dans les choses, comme des pouls affolés; c'étaient des élancements, des vibrations qui s'enflaient jusqu'à l'explosion; les objets allaient se rompre ou tomber d'apoplexie et ça criait, ça jurait ensemble, c'était la foire. Gomez avait haussé les épaules : on lui rendait les couleurs quand il avait cessé de croire à son destin; ce qu'il faut faire, je le sais très bien, mais c'est un autre qui le fera. Il s'était accroché au bras de Ritchie; il avait hâté le pas, le regard fixe, mais les couleurs l'assaillaient par côté, elles lui éclataient dans les yeux comme des ampoules de sang et de fiel. Ritchie l'avait poussé dans le musée et, à présent, il était là et il y avait ce vert, de l'autre côté de la vitre, ce vert *naturel*, inachevé, ambigu, une sécrétion organique, pareille au

miel, au lait bourru; il y avait ce vert *à prendre;* je l'attirerai, je le porterai à l'incandescence... Qu'ai-je à en faire : je ne peins plus. Il soupira : un critique d'art n'est pas payé pour s'occuper de l'herbe folle, il pense sur la pensée des autres. Derrière lui, les couleurs des autres s'étalaient sur les toiles : des extraits, des essences, des pensées. Elles avaient eu la chance d'aboutir, celles-là; on les avait gonflées, soufflées, poussées à l'extrême limite d'elles-mêmes, et elles avaient accompli leur destin, il n'y avait plus qu'à les conserver dans les musées. Les couleurs des autres : à présent, c'était son lot.

— Allons, dit-il, il faut que je les gagne, les cent dollars.

Il se retourna : cinquante toiles de Maudrian aux murs blancs de cette clinique : de la peinture stérilisée dans une salle climatisée; rien de suspect; on était à l'abri des microbes et des passions. Il s'approcha d'un tableau et le considéra longuement. Ritchie épiait le visage de Gomez et souriait d'avance.

— Ça ne me dit rien, murmura Gomez.

Ritchie cessa de sourire, mais il se montra très compréhensif.

— Bien sûr, dit-il avec tact. Ça ne peut pas revenir tout de suite, il faut que tu t'y remettes.

— M'y remettre? répéta Gomez irrité. Pas à *ça*.

Ritchie tourna la tête vers le tableau. Une verticale noire barrée par deux traits horizontaux s'enlevait sur fond gris; l'extrémité gauche du trait supérieur était surmontée d'un disque bleu.

— Je croyais que tu aimais Maudrian.

— Je le croyais aussi, dit Gomez.

Ils s'arrêtèrent devant une autre toile; Gomez la regardait et il essayait de se *rappeler*.

— Est-ce vraiment nécessaire que tu écrives dessus? demanda Ritchie avec inquiétude.

— Nécessaire, non. Mais Ramon veut que je lui consacre mon premier article. Je pense qu'il trouve que ça fait sérieux.

— Sois prudent, dit Ritchie. Ne commence pas par un éreintement.

— Pourquoi pas? demanda Gomez hérissé.

Ritchie sourit avce une ironie débonnaire :

— On voit que tu ne connais pas le public américain. Il ne veut *surtout pas* qu'on l'effraye. Commence par te faire un nom : dis des choses simples et de bon sens, et dis-les agréablement. Et si tu tiens

absolument à attaquer quelqu'un, *en tout cas* ne choisis pas Maudrian : c'est notre Dieu.

— Parbleu, dit Gomez, il ne pose pas de questions.

Ritchie secoua la tête et fit claquer sa langue à plusieurs reprises, en signe de désapprobation.

— Il en pose des foules, dit-il.

— Oui, mais pas de questions gênantes.

— Ah! dit Ritchie, tu veux dire des questions sur la sexualité ou le sens de la vie ou le paupérisme? C'est vrai que tu as fait tes études en Allemagne. La « Gründlichkeit », hein? dit-il en lui frappant sur l'épaule. Tu ne trouves pas que c'est un peu démodé?

Gomez ne répondit pas.

— Mon opinion, dit Ritchie, est que l'art n'est pas fait pour poser des questions gênantes. Suppose que quelqu'un vienne me demander si j'ai désiré ma mère : je le flanquerais dehors, à moins que ce ne soit un enquêteur scientifique. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi on autoriserait les peintres à m'interroger publiquement sur mes complexes. Je suis comme tout le monde, ajouta-t-il d'un ton conciliant, j'ai mon problème. Seulement, le jour où il me tracasse, je ne vais pas au Musée : je téléphone au psychanalyste. A chacun son métier : le psychanalyste m'inspire confiance parce qu'il a commencé par se faire psychanalyser. Tant que les peintres n'en feront pas autant, ils parleront de tout à tort et à travers et je ne leur demanderai pas de me mettre en face de moi-même.

— Qu'est-ce que tu leur demandes? dit Gomez distraitement. Il inspectait la toile avec un acharnement morose. Il pensait : « C'est de l'eau claire. »

— Je leur demande l'innocence, dit Ritchie. Cette toile...

— Eh bien?

— C'est séraphique, dit-il avec extase. Nous autres, Américains, nous voulons de la peinture pour gens heureux ou qui essayent de l'être.

— Je ne suis pas heureux, dit Gomez, et je serais un salaud si j'essayais de l'être, quand tous mes copains sont en prison ou fusillés.

La langue de Ritchie claqua de nouveau :

— Mon vieux, dit-il, je comprends très bien tes inquiétudes d'homme. Le fascisme, la défaite des Alliés, l'Espagne, ta femme, ton gosse : bien sûr! Mais il est bon, par moments, de s'élever au-dessus de ça.

— Pas un seul instant! dit Gomez. Pas un seul instant!

Ritchie rougit légèrement.

— Qu'est-ce que tu peignais donc? demanda-t-il, blessé. Des grèves? des carnages? des capitalistes en haut de forme? des soldats tirant sur le peuple?

Gomez sourit.

— Tu sais, je n'ai jamais beaucoup cru à l'art révolutionnaire. Et à présent, j'ai tout à fait cessé d'y croire.

— Eh bien! alors? dit Ritchie. Nous sommes d'accord.

— Peut-être bien; seulement du coup je me demande si je n'ai pas cessé de croire à l'art tout court.

— Et à la Révolution tout court? demanda Ritchie.

Gomez ne répondit pas. Ritchie reprit son sourire :

— Vous autres intellectuels européens, vous m'amusez : vous avez un complexe d'infériorité à l'égard de l'action.

Gomez se détourna brusquement et saisit Ritchie par le bras :

— Viens! Je les ai assez vus. Je connais Maudrian par cœur, je pourrai toujours torcher un article. Montons.

— Où ça?

— Au premier, je veux voir les autres.

— Quels autres?

Ils traversaient les trois salles de l'exposition. Gomez poussait Ritchie devant lui sans rien regarder.

— Quels autres? répéta Ritchie avec mauvaise humeur.

— Tous les autres. Klee, Rouault, Friesz : ceux qui posent des questions gênantes.

Ils étaient au pied de l'escalier. Gomez s'arrêta. Il regarda Ritchie avec perplexité et dit, presque timidement :

— Ce sont les premiers tableaux que je vois depuis 36.

— Depuis 36! répéta Ritchie stupéfait.

— C'est cette année-là que je suis parti pour l'Espagne. Je faisais des gravures sur cuivre à l'époque. Il y en a une que je n'ai pas eu le temps d'achever, elle est restée sur ma table.

— Depuis 36! Mais à Madrid? Les toiles du Prado?

— Emballées, cachées, dispersées.

Ritchie hocha la tête :

— Tu as dû beaucoup souffrir.

Gomez rit grossièrement :

— Non.

L'étonnement de Ritchie se nuançait de blâme :

— Personnellement, dit-il, je n'ai jamais touché à un pinceau, mais il *faut* que j'aille à toutes les expositions : c'est un besoin. Comment un peintre peut-il rester quatre ans sans voir de peinture?

— Attends, dit Gomez, attends un peu! Dans une minute, je saurai si je suis encore un peintre.

Ils gravirent l'escalier, entrèrent dans une salle. Sur le mur de gauche, il y avait un Rouault, rouge et bleu. Gomez se planta devant le tableau.

— C'est un roi mage, dit Ritchie.

Gomez ne répondit pas.

— Moi, je ne goûte pas tellement Rouault, dit Ritchie. A toi, évidemment, ça doit plaire.

— Mais tais-toi donc!

Il regarda encore un moment, puis il baissa la tête :

— Allons-nous-en.

— Si tu aimes les Rouault, dit Ritchie, il y en a un, au fond, que je trouve beaucoup plus beau.

— Pas la peine, dit Gomez. Je suis devenu aveugle.

Ritchie le regarda, entr'ouvrit la bouche et se tut. Gomez haussa les épaules.

— Il faudrait ne pas avoir tiré sur des hommes.

Ils descendirent l'escalier, Ritchie très raide, l'air gourmé. « Il me trouve suspect », pensa Gomez. Ritchie, c'était un ange, bien entendu; on pouvait lire dans ses yeux clairs l'obstination des anges; ses arrière-grands-parents, qui étaient aussi des anges, avaient brûlé des sorciers sur les places de Boston. « Je sue, je suis pauvre, j'ai des pensées louches, des pensées d'Europe; les beaux anges d'Amérique finiront bien par me brûler. » Là-bas les camps, ici le bûcher : il n'avait que l'embarras du choix.

Ils étaient parvenus devant le comptoir de vente, près de l'entrée. Gomez feuilleta distraitement un album de reproductions. L'art est optimiste.

— Nous arrivons à faire des photos magnifiques, dit Ritchie. Regarde ces couleurs : c'est le tableau lui-même.

Un soldat mort, une femme qui crie : des reflets sur un cœur tranquille. L'art est optimiste; les souffrances sont justifiées puisqu'elles servent à faire de la beauté. Je ne *suis pas* tranquille, je ne *veux pas* justifier les souffrances que j'ai vues. Paris... Il se tourna brusquement vers Ritchie.

— Si la peinture n'est pas *tout*, c'est une rigolade.

— Plaît-il?

Gomez referma violemment l'album :

— On ne peut pas peindre le Mal.

La méfiance avait glacé le regard de Ritchie; il considérait Gomez d'un air provincial. Tout à coup il rit avec rondeur et lui poussa un doigt entre les côtes :

— Je comprends, vieux! Quatre ans de guerre : il faudra toute une rééducation.

— Pas la peine, dit Gomez. Je suis à point pour être critique.

Il y eut un silence; puis Ritchie dit, très vite :

— Tu sais qu'il y a un cinéma au sous-sol?

— Je n'ai jamais mis les pieds ici.

— Ils projettent des classiques et des documentaires.

— Tu veux y aller?

— Il faut que je reste par ici, dit Ritchie. J'ai une « date » à cinq heures et à sept blocs.

Ils s'approchèrent d'un panneau de bois laqué et lurent le programme :

— *La Caravane vers l'Ouest*, je l'ai vue trois fois, dit Ritchie. Mais l'extraction des diamants au Transvaal, ça peut être amusant. Tu viens? ajouta-t-il mollement.

— Je n'aime pas les diamants, dit Gomez.

Ritchie parut soulagé. Il lui sourit largement, les lèvres bien en dehors, et lui frappa sur l'épaule.

— *See you again*, dit-il en anglais, comme s'il reprenait en même temps sa langue natale et sa liberté.

« Ça serait le moment de le remercier », pensa Gomez. Mais il ne put s'arracher un mot. Il lui serra la main en silence.

Dehors, la pieuvre; mille ventouses le pompèrent, l'eau perlait de ses pores et trempa d'un seul coup sa chemise, on lui passait une lame rougie à blanc devant les yeux. N'importe! N'importe! Il était joyeux parce qu'il venait de quitter le Musée : la chaleur, c'était un cataclysme, mais elle était vraie. Il était vrai, le sauvage ciel indien que la pointe des gratte-ciel repoussait plus haut que tous les ciels d'Europe; Gomez marchait entre de vraies maisons de briques, trop laides pour que personne songeât à les peindre, et ce haut building lointain qui semblait, comme les bateaux de Claude Lorrain, un léger coup de pinceau sur une toile, il était vrai et les bateaux de Claude Lorrain n'étaient pas vrais : les tableaux, ce sont

des rêves. Il pensa à ce village de la Sierra Madre où l'on s'était battu du matin jusqu'au soir : sur la route, il y avait du vrai rouge. Je ne peindrai plus jamais, décida-t-il avec un âpre plaisir. De ce côté-ci de la glace, *ici* précisément, *ici*, écrasé dans l'épaisseur de cette fournaise, sur *ce* trottoir brûlant; la Vérité dressait autour de lui ses hautes murailles, bouchait toutes les fissures de l'horizon; il n'y avait rien d'autre au monde que cette chaleur et ces pierres, sinon des rêves. Il tourna dans la septième avenue; la foule roula sur lui sa marée, les vagues portaient à leur crête des gerbes d'yeux brillants et morts, le trottoir tremblait, les couleurs surchauffées l'éclaboussaient, la foule fumait comme un drap humide au soleil; des sourires et des yeux, *not to grin is a sin*, des yeux vagues ou précis, prestes ou lents, tous morts. Il essaya de continuer la comédie : de vrais hommes; mais non : impossible! Tout claqua dans ses mains, sa joie s'éteignit; ils avaient des yeux comme sur les portraits. Est-ce qu'ils savent que Paris est pris? Est-ce qu'ils y pensent? Ils marchaient tous à la même allure pressée, l'écume blanche de leurs regards le frôlait au passage. Ce ne sont pas les vrais, pensa-t-il, ce sont les sosies. Où sont les vrais? N'importe où, mais pas ici. Personne n'est ici pour de vrai; pas plus moi que les autres. Le sosie de Gomez avait pris l'autobus, lu le journal, souri à Ramon, parlé de Picasso, regardé les Maudrian. J'arpentais Paris, la rue Royale est déserte, la place de la Concorde est déserte, un drapeau allemand flotte sur la Chambre des Députés, un régiment de S. S. passe sous l'Arc de Triomphe, le ciel est piqueté d'avions. Les murs de brique s'écroulèrent, la foule rentra sous terre, Gomez marchait seul dans Paris. Dans Paris, dans la vérité, la *seule* Vérité; dans le sang, dans la haine, dans l'échec et dans la mort. « Salauds de Français! » murmura-t-il en serrant les poings. « Ils n'ont pas su tenir le coup, ils ont foutu le camp comme des lapins, je le savais, je savais qu'ils étaient perdus. » Il tourna sur sa droite, s'engagea dans la 56e Rue, s'arrêta devant un bar-restaurant français : « A la petite Coquette. » Il regarda la devanture rouge et verte, hésita un instant, puis poussa la porte : il voulait voir la gueule que faisaient les Français.

A l'intérieur, il faisait sombre et presque frais; les rideaux étaient tirés, les lampes allumées.

Gomez fut content de retrouver la lumière artificielle. La salle du fond, plongée dans l'ombre et le silence, c'était le restaurant. Un grand gaillard aux cheveux taillés en brosse était assis au bar, les yeux fixes derrière un pince-nez; de temps à autre sa tête tombait

en avant, mais il la redressait aussitôt, avec beaucoup de dignité. Gomez s'assit sur un tabouret de bar. Il connaissait un peu le barman.

— Un double scotch, dit-il en français. Et vous n'avez pas un journal d'aujourd'hui?

Le barman sortit d'un tiroir le *New-York Times* et le lui donna. C'était un jeune homme blond à l'air triste et ponctuel; on l'aurait pris pour un Lillois s'il n'avait eu l'accent bourguignon. Gomez feignit de parcourir le *Times* et leva soudain la tête. Le barman le regardait d'un air las.

— Pas fameuses, les nouvelles, hein? dit Gomez.

Le barman hocha la tête.

— Paris est pris, dit Gomez.

Le barman émit un son mélancolique, remplit un petit verre de whisky et en versa le contenu dans un grand verre; il recommença l'opération et poussa le grand verre devant Gomez. L'Américain au lorgnon tourna un instant vers eux des yeux vitreux, puis sa tête s'inclina mollement, comme s'il les saluait.

— Soda?

— Oui.

Gomez reprit sans se décourager.

— Je crois que la France est perdue.

Le barman soupira sans répondre et Gomez pensa, avec une joie cruelle, qu'il était trop malheureux pour pouvoir parler. Il insista, presque tendrement.

— Vous ne croyez pas?

Le barman versait l'eau gazeuse dans le verre de Gomez. Gomez ne quittait pas des yeux cette face lunaire et pleurarde. Au bon moment, lui dire d'une voix changée : « Qu'avez-vous fait pour l'Espagne? Eh bien! c'est à votre tour de danser. »

Le barman leva les yeux et le doigt; il parla soudain d'une grosse voix lente et paisible, un peu nasale, avec un fort accent bourguignon :

— Tout se paye, dit-il.

Gomez ricana :

— Oui, dit-il, tout se paye.

Le barman promena son doigt dans les airs au-dessus de la tête de Gomez : une comète annonçant la fin du monde. Il n'avait pas du tout l'air malheureux :

— La France, dit-il, va savoir ce qu'il en coûte d'abandonner ses alliés naturels.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » pensa Gomez étonné. Le

triomphe insolent et rancuneux qu'il comptait faire éclater sur son visage, c'était dans les yeux du barman qu'il venait de le surprendre.

Il commença prudemment, pour le tâter :

— Quand la Tchécoslovaquie...

Le barman haussa les épaules et l'interrompit :

— La Tchécoslovaquie! dit-il avec mépris.

— Eh bien! quoi? dit Gomez. Vous l'avez bien laissé tomber!

Le barman souriait :

— Monsieur, dit-il, sous le règne de Louis le Bien-Aimé, la France n'avait déjà plus une faute à commettre.

— Ah! dit Gomez, vous êtes canadien?

— Je suis de Montréal, dit le barman.

— Il fallait le dire.

Gomez posa le journal sur le comptoir. Il demanda au bout d'un moment :

— Il ne vient donc jamais de Français, chez vous?

Le barman désigna de l'index un point situé derrière le dos de Gomez. Gomez se retourna : assis à une table recouverte d'une nappe blanche, un vieillard rêvait devant un journal. Un *vrai* Français, avec une face tassée, labourée, ravinée, avec des yeux brillants et durs et une moustache grise. Auprès des belles joues américaines de l'homme au lorgnon, ses joues semblaient taillées au plus juste dans une matière pauvre. Un *vrai* Français, avec un vrai désespoir dans le cœur.

— Tiens! dit-il, je ne l'avais pas remarqué.

— Ce monsieur est de Roanne, dit le barman. C'est un client.

Gomez but son whisky d'un trait et sauta sur le plancher. « Qu'avez-vous fait pour l'Espagne? » Le vieux le regarda venir sans marquer d'étonnement. Gomez se planta devant la table et contempla ce vieux visage avec avidité.

— Vous êtes français?

— Oui, dit le vieux.

— Je vous offre un verre, dit Gomez.

— Merci. Ça n'est pas le jour.

La cruauté fit battre le cœur de Gomez.

— A cause de ça? demanda-t-il en posant le doigt sur la manchette du journal.

— A cause de ça.

— C'est à cause de ça que je vous offre un verre, dit Gomez. J'ai habité dix ans la France, ma femme et mon fils y sont encore. Whisky?

— Sans soda, alors.

— Un scotch sans soda, un scotch avec, commanda Gomez.

Ils se turent. L'Américain aux lorgnons avait pivoté sur son tabouret et les regardait silencieusement.

Brusquement le vieux demanda.

— Vous n'êtes pas italien, au moins?

Gomez sourit :

— Non, dit-il. Non, je ne suis pas italien.

— Les Italiens sont des salauds, dit le vieux.

« Et les Français? » Gomez reprit sa voix douce pour demander :

— Vous avez quelqu'un là-bas?

— A Paris, non. J'ai mes neveux à Moulins.

Il regarda Gomez avec attention :

— Je vois bien que vous n'êtes pas ici depuis longtemps.

— Et vous? demanda Gomez.

— Je me suis établi en 97. Ça fait une paye.

Il ajouta :

— Je ne les aime pas.

— Pourquoi restez-vous?

Le vieux haussa les épaules :

— Je fais de l'argent.

— Vous êtes commerçant?

— Coiffeur. Ma boutique est à deux blocs. Tous les trois ans, je passais deux mois en France. Je devais y aller cette année, et puis voilà.

— Voilà, dit Gomez.

— Depuis ce matin, reprit le vieux, il en est venu quarante dans ma boutique. Il y a des jours comme ça. Et ils voulaient tout : barbe, taille, shampooings, massages électriques. Vous croiriez peut-être qu'ils m'auraient parlé de mon pays? Des nèfles! Ils lisaient leurs journaux sans un mot et je voyais les titres pendant que je les rasais. Il y avait parmi eux des clients de vingt ans, et ils n'ont rien dit. Si je ne les ai pas coupés, c'est qu'ils ont eu de la veine : ma main tremblait. A la fin j'ai laissé mon travail et je suis venu ici.

— Ils s'en foutent, dit Gomez.

— Ça n'est pas tellement qu'ils s'en foutent, mais ils ne trouvent pas le mot qui fait plaisir. Paris, c'est un nom qui leur dit quelque chose. Alors ils n'en parleront pas : justement parce que ça les touche. Ils sont comme ça.

Gomez se rappelait la foule de la Septième avenue.

— Tous ces types dans la rue, dit-il, vous croyez qu'ils pensent à Paris?

— En un sens, oui. Mais, vous savez, ils ne pensent pas de la même façon que nous. Pour l'Américain, penser à quelque chose qui l'embête, ça consiste à faire tout ce qu'il peut pour ne pas y penser.

Le barman apporta les verres. Le vieux prit le sien et le leva.

— Eh bien! dit-il, à votre santé.

— A la vôtre, dit Gomez.

Le vieux sourit tristement.

— On ne sait pas trop ce qu'il faut se souhaiter, hein?

Il se reprit, après une courte réflexion :

— Si : je bois à la France. A la France tout de même.

Gomez ne voulait pas boire à la France.

— A l'entrée en guerre des États-Unis.

Le vieux eut un rire bref.

— Pour ça, vous pouvez toujours courir.

Gomez vida son verre et se tourna vers le barman.

— La même chose.

Il avait besoin de boire. Tout à l'heure il croyait être seul à se soucier de la France, la chute de Paris c'était *son* affaire : à la fois un malheur pour l'Espagne et une juste punition pour les Français. A présent il savait qu'elle rôdait autour du bar, qu'elle tournait en rond sous une forme un peu vague et abstraite à travers six millions d'âmes. C'était presque insupportable : on avait rompu son lien *personnel* avec Paris, il n'était plus qu'un émigrant de fraîche date, traversé, comme tant d'autres, par une obsession collective.

— Je ne sais pas, dit le vieux, si vous allez me comprendre, mais voilà plus de quarante ans que je vis ici, et c'est seulement de ce matin que je me sens pour de bon à l'étranger. Je les connais et je ne me fais pas d'illusion, je vous jure. Mais je croyais tout de même qu'il s'en trouverait un pour me tendre la main ou pour me dire un mot.

Ses lèvres se mirent à trembler; il répéta :

— Des clients de vingt ans.

« C'est un Français », se disait Gomez. « Un de ceux qui nous appelaient : Frente crapular. » Mais il n'arrivait pas à se réjouir : « Il est trop vieux », décida-t-il. Le vieux regardait dans le vague, il dit, sans trop y croire :

— Notez : c'est peut-être par discrétion.

— Hum! fit Gomez.

— C'est possible, dit le vieux. C'est très possible. Avec eux tout est possible.

Il poursuivit sur le même ton :

— J'avais une maison, à Roanne. Je comptais m'y retirer. A présent je me dis que je vais crever ici : ça change le point de vue.

« *Naturellement*, pensa Gomez, *naturellement*, tu vas crever ici. » Il détourna la tête; il avait envie de s'en aller. Mais il se reprit, rougit brusquement, planta son regard dans les yeux du vieillard et demanda d'une voix sifflante :

— Vous étiez pour l'intervention en Espagne?

— Quelle intervention? demanda la vieux ahuri.

Il considéra Gomez avec intérêt.

— Vous êtes espagnol?

— Oui.

— Vous avez eu bien des malheurs, vous aussi.

— Les Français ne nous ont pas beaucoup aidés, dit Gomez d'une voix neutre.

— Non. Et voyez : les Américains ne nous aident pas. Les gens et les pays c'est pareil : chacun pour soi.

— Oui, dit Gomez, chacun pour soi.

Il n'a pas levé le doigt pour défendre Barcelone; à présent Barcelone est tombée; Paris est tombé et nous sommes tous les deux en exil, tous les deux pareils. Le garçon posa les deux verres sur la table; ils les prirent en même temps, sans se quitter du regard.

— Je bois à l'Espagne, dit le vieux.

Gomez hésita puis dit entre ses dents :

— Je bois à la libération de la France.

Ils se turent. C'était minable : deux vieilles marionnettes cassées, au fond d'un bar new-yorkais. Ça buvait à la France, à l'Espagne. Malheur! Le vieux plia soigneusement son journal et se leva :

— Il faut que je retourne à la boutique. La dernière tournée est pour moi.

— Non, dit Gomez. Non, non. Barman, elle sont toutes pour moi.

— Merci, alors.

Le vieux gagna la porte, Gomez remarqua qu'il boitait. Pauvre vieux, pensa-t-il.

— La même chose, dit-il au barman.

L'Américain descendit de son tabouret et se dirigea vers lui en chancelant :

— Je suis saoul, dit-il.

— Ah? dit Gomez.

— Vous n'aviez pas remarqué?

— Non, figurez-vous.

— Et savez-vous pourquoi je suis saoul? demanda-t-il.

— Je m'en fous, dit Gomez.

L'Américain lâcha un rot sonore et tomba assis sur la chaise que le vieux venait de quitter.

— Parce que les Huns ont pris Paris.

Son visage d'assombrit et il ajouta :

— C'est la plus mauvaise nouvelle depuis 1927.

— En 1927, qu'est-ce que c'était?

Il mit un doigt sur sa bouche.

— Chut, dit-il. Personnel.

Il posa la tête sur la table et parut s'endormir. Le barman quitta le comptoir et s'approcha de Gomez :

— Gardez-le moi deux minutes, dit-il. C'est son heure: il faut que j'aille lui chercher son taxi.

— Qu'est-ce que c'est que ce type? demanda Gomez.

— Il travaille à Wall-Street.

— C'est vrai qu'il s'est saoulé parce que Paris est pris?

— S'il le dit, ça doit être vrai. Seulement, la semaine dernière, c'était à cause des événements d'Argentine, et la semaine d'avant à cause de la catastrophe de Salt Lake City. Il se saoule tous les samedis, mais jamais sans raison.

— Il est trop sensible, dit Gomez.

Le barman sortit rapidement. Gomez se mit la tête dans les mains et regarda le mur; il revoyait nettement la gravure qu'il avait laissée sur la table. Il aurait fallu une masse sombre sur la gauche pour équilibrer. Un buisson, peut-être. Oui, un buisson. Il revit la gravure, la table, la grande fenêtre et se mit à pleurer.

Dimanche 16 juin.

« Là Là! juste au-dessus des arbres. »

Mathieu dormait et la guerre était perdue. Jusqu'au fond de son sommeil, elle était perdue. La voix le réveilla en sursaut : il gisait

sur le dos, les yeux clos, les bras collés au corps et il avait perdu la guerre. Il ne se rappelait plus très bien où il était, mais il savait qu'il avait perdu la guerre.

— A droite! dit Charlot vivement. Juste au-dessus des arbres, je te dis! T'as donc pas les yeux en face des trous?

Mathieu entendit la voix lente de Nippert.

— Ah! ah! Comme ça! dit Nippert. Comme ça!

Où sommes-nous? Dans l'herbe. Huit citadins aux champs, huit civils en uniforme, enroulés deux par deux dans les couvertures de l'armée et couchés sur une toile de tente au milieu d'un jardin potager. Nous avons perdu la guerre; on nous l'avait confiée et nous l'avons perdue. Elle leur avait filé entre les doigts et elle était allée se perdre, quelque part dans le Nord, avec fracas.

— Ah! Comme ça! Comme ça!

Mathieu ouvrit les yeux et vit le ciel; il était gris perle, sans nuage, sans fond, rien qu'une absence. Un matin s'y formait lentement, une goutte de lumière qui allait tomber sur la terre et l'inonder d'or. Les Allemands sont à Paris et nous avons perdu la guerre. Un commencement, un matin. Le premier matin du monde, comme tous les matins : tout était à faire, tout l'avenir était dans le ciel. Il sortit une main de dessous la couverture et se gratta l'oreille : c'est l'avenir des autres. A Paris, les Allemands levaient les yeux vers ce ciel, y lisaient leur victoire et ses lendemains. Moi, je n'ai plus d'avenir. La soie du matin caressait son visage; mais il sentait contre sa hanche droite la chaleur de Nippert; contre sa cuisse gauche la chaleur de Charlot. Encore des années à vivre : des années à tuer. Cette journée triomphale qui s'annonçait, vent blond du matin dans les peupliers, soleil de midi sur les blés, parfum de la terre chauffée dans le soir, il faudrait la tuer en détail, une minute après l'autre; à la nuit, les Allemands nous feront prisonniers. Le bourdonnement s'amplifia, il vit l'avion dans le soleil levant.

— C'est un macaroni, dit Charlot.

Des voix endormies lancèrent des insultes vers le ciel. Ils s'étaient habitués à l'escorte nonchalante des avions allemands, à une guerre cynique, bavarde et inoffensive : c'était *leur* guerre. Les Italiens ne jouaient pas le jeu : ils lâchaient des bombes.

— Les macaronis? Ah! Je crois bien, dit Lubéron. Tu n'entends pas le moteur comme il tourne régulier. C'est un Messerschmidt, oui. Modèle 37.

Il y eut une détente sous les couvertures; les visages renversés

sourirent à l'avion allemand. Mathieu entendit quelques détonations étouffées et quatre petits nuages ronds se formèrent dans le ciel.

— Les cons! dit Charlot. Les voilà qui tirent dessus les Allemands, à présent.

— C'est un coup à nous faire massacrer, dit Longin irrité.

Et Schwartz ajouta avec mépris :

— Des gars qui n'ont pas encore compris.

Il y eut encore deux détonations, et deux nuages cotonneux et sombres apparurent au-dessus des peupliers.

— Les cons! répéta Charlot. Les cons!

Pinette s'était dressé sur un coude. Sa jolie petite figure parisienne était rose et fraîche. Il regardait ses camarades avec morgue :

— Ils font leur métier, dit-il sèchement.

Schwartz haussa les épaules :

— A quoi ça sert, à présent?

La D. C. A. s'était tue; les nuages s'effilochaient; on n'entendait plus qu'un ronronnement glorieux et régulier.

— Je ne le vois plus, dit Nippert.

— Si, si : là, au bout de mon doigt.

Un légume blanc sortit de terre et pointa vers l'avion : Charlot couchait nu sous les couvertures :

— Tiens-toi tranquille, dit le sergent Pierné d'une voix inquiète : tu vas nous faire repérer.

— Tu parles! A cette heure, il nous prend pour des choux-fleurs. Il rentra tout de même son bras, quand l'avion passa au-dessus de sa tête, les types suivirent des yeux en souriant ce rutilant petit morceau de soleil : c'était une distraction du matin, le premier événement de la journée.

— Il fait sa petite promenade apéritive, dit Lubéron.

Ils étaient huit qui avaient perdu la guerre, cinq secrétaires, deux observateurs, un météo, couchés côte à côte au milieu des poireaux et des carottes. Ils avaient perdu la guerre comme on perd son temps : sans s'en apercevoir. Huit : Schwartz le plombier, Nippert l'employé de banque, Longin le percepteur; Lubéron le démarcheur, Charlot Wroclaw, ombrelles et parapluies, Pinette, contrôleur à la T. C. R. P. et les deux professeurs : Mathieu et Pierné. Ils s'étaient ennuyés neuf mois, tantôt dans les sapins, tantôt dans les vignes; un beau jour, une voix de Bordeaux leur avait annoncé leur défaite et ils avaient compris qu'ils étaient dans leur tort. Une main maladroite effleura la joue de Mathieu. Il se retourna vers Charlot :

— Qu'est-ce que tu veux, petite tête?

Charlot s'était couché sur le flanc. Mathieu voyait ses bonnes joues rouges et sa bouche largement fendue.

— Je voudrais savoir, dit Charlot à voix basse. Est-ce qu'on va repartir aujourd'hui ?

Sur son visage réjoui, un air d'angoisse tournait en rond sans arriver à se poser nulle part.

— Aujourd'hui? Je ne sais pas.

Ils avaient quitté Morsbronn le 12: il y avait eu cette course en désordre, et puis, tout d'un coup, cet arrêt.

— Qu'est-ce qu'on fout ici? Peux-tu me le dire?

— Ils disent qu'on attend la biffe.

— Si les biffins ne peuvent pas se tirer, c'est pas une raison pour qu'on se fasse poisser avec eux.

Il ajouta avec modestie :

— Je suis juif, tu comprends. Et j'ai un nom polonais.

— Je sais, dit Mathieu tristement.

— Taisez-vous, dit Schwartz. Écoutez!

C'était un roulement étouffé et continu. La veille et l'avant-veille il avait duré de l'aube à la nuit. Personne ne savait qui tirait et sur quoi.

— Il ne doit pas être loin de six heures, dit Pinette. Hier, ils ont commencé à cinq heures quarante-cinq.

Mathieu leva son poignet au-dessus de ses yeux et le renversa pour consulter sa montre :

— Il est six heures cinq.

— Six heures cinq, dit Schwartz. Ça m'étonnerait qu'on parte aujourd'hui. Il bâilla. Allons! dit-il. Encore une journée dans ce bled.

Le sergent Pierné bâilla aussi :

— Eh bien! dit-il, il va falloir se lever.

— Oui, dit Schwartz. Oui, oui. Il va falloir se lever.

Personne ne bougea. Un chat passa près d'eux à toute vitesse, en zigzaguant. Il se tapit soudain, parut prêt à bondir; puis, oubliant son projet, s'éloigna nonchalamment. Mathieu s'était dressé sur le coude et le suivait du regard. Il vit tout à coup une paire de jambes arquées dans des molletières kaki et releva la tête : le lieutenant Ulmann s'était planté devant eux, les bras croisés, et les considérait en haussant les sourcils. Mathieu remarqua qu'il ne s'était pas rasé.

— Qu'est-ce que vous faites là? Mais qu'est-ce que vous faites là?

Vous êtes complètement fous? Mais voulez-vous me dire ce que vous faites là?

Mathieu attendit quelques instants et, comme personne ne répondait, il dit sans se lever :

— Nous avons préféré dormir en plein air, mon lieutenant.

— Voyez-vous ça! Avec les avions ennemis qui survolent la région! Elle risque de nous coûter cher, votre préférence : vous êtes capables de faire bombarder la division.

— Les Allemands savent bien que nous sommes ici, puisque nous avons fait tous nos déplacements en plein jour, dit Mathieu patiemment.

Le lieutenant ne parut pas entendre.

— Je vous l'avais défendu, dit-il. Je vous avais défendu de quitter la grange. Et qu'est-ce que c'est que ces façons de rester couchés en présence d'un supérieur!

Il se fit un petit remue-ménage indolent à ras de terre et les huit hommes s'assirent sur les couvertures, les yeux clignotants de sommeil. Charlot, qui était nu, déposa un mouchoir sur son sexe. Il faisait frais. Mathieu frissonna et chercha sa veste autour de lui pour la jeter sur ses épaules.

— Et vous êtes là aussi, Pierné! Vous n'avez pas honte, un gradé? Vous devrier donner l'exemple.

Pierné pinça les lèvres sans répondre.

— Incroyable! dit le lieutenant. Enfin, m'expliquerez-vous pourquoi vous avez quitté la grange?

Il parlait sans conviction, d'une voix violente et lasse; il avait des cernes sous les yeux, et son teint frais s'était brouillé.

— Nous avions trop chaud, mon lieutenant. Nous ne pouvions pas dormir.

— Trop chaud? Qu'est-ce qu'il vous faudrait? Une chambre à coucher climatisée? Je vous enverrai coucher à l'école, moi, cette nuit. Avec les autres. Est-ce que vous ne savez pas que nous sommes à la guerre?

Longin fit un geste de la main.

— La guerre est finie, mon lieutenant, dit-il avec un drôle de sourire.

— Elle n'est pas finie. Vous devriez avoir honte de dire qu'elle est finie, quand il y a des petits gars qui se font tuer à trente kilomètres d'ici pour nous couvrir.

— Pauvres types, dit Longin. On leur donne l'ordre de se faire descendre pendant qu'on est en train de signer l'armistice.

Le lieutenant rougit violemment.

— En tout cas, vous êtes encore des soldats. Tant qu'on ne vous aura pas renvoyés dans vos foyers, vous serez des soldats et vous obéirez à vos chefs.

— Même dans les camps de prisonniers? demanda Schwartz.

Le lieutenant ne répondit pas : il regardait les soldats avec une timidité méprisante; les hommes lui rendaient son regard sans impatience ni gêne : c'est à peine s'ils jouissaient du plaisir neuf de se sentir intimidants. Au bout d'un moment le lieutenant haussa les épaules et tourna sur lui-même :

— Faites-moi le plaisir de vous lever en vitesse, dit-il par-dessus son épaule.

Il s'éloigna, très droit, d'un pas dansant. « Sa dernière danse, pensa Mathieu; dans quelques heures, les bergers allemands nous chasseront tous vers l'Est, en cohue, sans distinction de grade. » Schwartz bâilla et pleura; Longin alluma une cigarette; Charlot arrachait l'herbe par touffes, autour de lui. Ils avaient tous peur de se lever.

— Vous avez vu? dit Lubéron. Il a dit : je vous ferai coucher à l'école. Donc, c'est qu'on ne part pas.

— Il a dit ça comme ça, dit Charlot. Il n'en sait pas plus que nous.

Le sergent Pierné explosa brusquement :

— Alors qui est-ce qui sait? demanda-t-il. Qui est-ce qui sait?

Personne ne répondit. Au bout d'un moment, Pinette sauta sur ses pieds :

— On va se laver? demanda-t-il.

— Moi, je veux bien, dit Charlot en bâillant.

Il se leva. Mathieu et le sergent Pierné se levèrent aussi.

— Bébé Cadum! cria Longin.

Rose et nu sans un poil, avec ses joues roses et son gros petit ventre caressé par la lumière blonde du matin, Charlot ressemblait au plus beau bébé de France. Schwartz vint derrière lui à pas de loup, comme chaque matin.

— Tu as la chair de poule, dit-il en le chatouillant. Tu as la chair de poule, bébé.

Charlot rit et cria en se tortillant, comme à l'ordinaire, mais avec moins de cœur. Pinette se retourna vers Longin qui fumait d'un air têtu.

— Tu ne viens pas?

— Quoi faire?

— Te laver.

— Merde alors! dit Longin. Me laver! Pour qui? Pour les Fritz. Ils me prendront comme je suis.

— C'est pas dit qu'ils te prendront.

— Allons, allons! dit Longin. Allons!

— On peut s'en tirer, nom de Dieu! dit Pinette.

— Tu crois au père Noël?

— Même qu'ils te prendraient, c'est pas une raison pour rester salingue.

— Je ne veux pas me laver pour eux.

— C'est con, ce que tu dis là! dit Pinette. C'est drôlement con!

Longin ricana sans répondre; il restait affalé dans les couvertures avec un air de supériorité. Lubéron n'avait pas bougé non plus : il feignait de dormir. Mathieu prit sa musette et s'approcha de l'abreuvoir. L'eau coulait par deux tuyaux de fonte dans l'auge de pierre; elle était froide et nue comme une peau; toute la nuit, Mathieu avait entendu son chuchotement plein d'espoir, son interrogation enfantine. Il plongea la tête dans l'abreuvoir, le petit chant élémentaire devint cette fraîcheur muette et lustrée dans ses oreilles, dans ses narines, ce bouquet de roses mouillées, de fleurs d'eau dans son cœur : les bains dans la Loire, les joncs, la petite île verte, l'enfance. Quand il se redressa, Pinette se savonnait le cou avec fureur. Mathieu lui sourit : il aimait bien Pinette.

— Il est con, Longin, dit Pinette. Si les Fridolins s'amènent faut qu'on soit propre.

Il s'introduisit un doigt dans l'oreille et l'y tourna vigoureusement.

— Si tu aimes tant la propreté, lui cria Longin de sa place, lave-toi donc aussi les pieds.

Pinette lui jeta un regard de pitié.

— Les pieds, ça ne se voit pas.

Mathieu se mit à se raser. La lame était usée et lui brûlait la peau : « En captivité, je laisserai pousser ma barbe. » Le soleil se levait. Ses longs rayons obliques fauchaient l'herbe; sous les arbres, l'herbe était tendre et fraîche, un creux de sommeil aux flancs du matin. La terre et le ciel étaient pleins de signes; des signes d'espoir. Dans le feuillage des peupliers, obéissant à un signal invisible, une multitude d'oiseaux se mirent à chanter à plein gosier, ce fut une

petite rafale cuivrée d'une violence extraordinaire, et puis ils se turent, mystérieusement. L'angoisse tournait en rond au milieu des verdures et des légumes joufflus comme sur le visage de Charlot; elle n'arrivait à se poser nulle part. Mathieu essuya sa lame avec soin et la replaça dans sa musette. Le fond de son cœur était complice de l'aube, de la rosée, de l'ombre; au fond de son cœur il attendait une fête. Il s'était levé tôt et rasé comme pour une fête. Une fête dans un jardin, une première communion ou des noces, avec de belles robes tournantes dans les charmilles, une table sur la pelouse, le bourdonnement tiède des guêpes ivres de sucre. Lubéron se leva et alla pisser contre la haie; Longin entra dans la grange, les couvertures sous le bras; il ressortit, s'approcha nonchalamment de l'abreuvoir et trempa un doigt dans l'eau d'un air goguenard et désœuvré. Mathieu n'eut pas besoin de regarder longtemps son visage blême pour sentir qu'il n'y aurait pas de fête, ni maintenant, ni plus jamais.

Le vieux fermier était sorti de sa maison. Il les regardait en fumant sa pipe.

— Salut, papa, dit Charlot.

— Salut! dit le fermier en hochant la tête. Eh! oui. Salut!

Il fit quelques pas et se planta devant eux :

— Alors? Vous n'êtes pas partis?

— Comme vous voyez, dit Pinette sèchement.

Le vieux ricana, il n'avait pas l'air bon.

— Je vous l'avais dit. Vous ne repartirez pas.

— Ça se peut.

Il cracha entre ses pieds et s'essuya la moustache.

— Et les Boches? C'est-il aujourd'hui qu'ils viennent?

Ils se mirent à rire :

— P't'être ben qu'oui, p't'être ben que non, dit Lubéron. On est comme vous, on les attend : on se fait beaux pour les recevoir.

Le vieux les regardait d'un drôle d'air.

— Vous, c'est pas pareil, dit-il. Vous en reviendrez.

Il tira sur sa pipe et ajouta :

— Moi, je suis alsacien.

— On le sait, papa, dit Schwartz, changez de disque.

Le vieux hocha la tête.

— C'est une drôle de guerre, dit-il. A présent c'est les civils qui se font tuer et les soldats qui en réchappent.

— Allons, allons! Vous savez bien qu'ils ne vous tueront pas.

— Je te dis que je suis alsacien.

— Moi aussi, je suis alsacien, dit Schwartz.

— Ça se peut bien, dit le vieux; seulement, moi, quand j'ai quitté l'Alsace, elle était à eux.

— Ils ne vous feront pas de mal, dit Schwartz. C'est des hommes comme nous.

— Comme nous, dit le vieux avec une indignation subite. Merde, alors! Tu pourrais couper les mains d'un gosse, toi?

Schwartz éclata de rire.

— Il nous raconte les boniments de l'autre guerre, dit-il en clignant de l'œil à Mathieu.

Il prit sa serviette, essuya ses gros bras musculeux et expliqua en se retournant vers le vieillard :

— Ils sont pas fous, voyons. Ils vous donneront des cigarettes, oui! et du chocolat, c'est ce qui s'appelle la propagande, et vous n'aurez qu'à les prendre, ça n'engage à rien.

Il ajouta, riant toujours :

— Je vous le dis, papa, au jour d'aujourd'hui, vaut mieux être natif de Strasbourg que de Paris.

— Je ne veux pas devenir allemand à mon âge, dit le fermier. Merde, alors! J'aime mieux qu'ils me fusillent.

Schwartz se claqua la cuisse :

— Vous l'entendez? Merde, alors! dit-il en l'imitant. Moi, j'aimerais mieux être un Allemand vivant qu'un Français mort.

Mathieu leva vivement la tête et le regarda; Pinette et Charlot le regardaient aussi. Schwartz cessa de rire, rougit et secoua les épaules. Mathieu détourna les yeux; il n'avait pas de goût pour jouer les juges, et puis il aimait ce gros type costaud, tranquille et dur à la peine; pour rien au monde il n'eût voulu ajouter à sa confusion. Personne ne soufflait mot; le vieux hocha la tête et promena à la ronde un regard rancunier.

— Ah! dit-il, il ne fallait pas la perdre, cette guerre. Il ne fallait pas la perdre.

Ils se turent; Pinette toussa, s'approcha de l'abreuvoir et se mit à palper le robinet d'un air idiot. Le vieux vida sa pipe sur le gravier, gratta la terre du talon pour ensevelir la cendre, puis il leur tourna le dos et rentra à pas lents dans sa maison. Il y eut un long silence; Schwartz se tenait très raide, les bras écartés. Au bout d'un moment, il parut se réveiller. Il rit péniblement :

— J'ai dit ça pour le charrier.

Pas de réponse : tous les types le regardaient. Et puis brusque-
nent sans que rien eût changé en apparence, quelque chose céda,
l se fit une détente, une sorte de dispersion immobile; la petite
ociété courroucée qui s'était formée autour de lui s'abolit, Longin
ntreprit de se curer les dents avec son couteau, Luberon se racla
a gorge, et Charlot, l'œil innocent, se mit à chantonner : ils ne
arvenaient jamais à soutenir une indignation, sauf quand il
'agissait de permission ou de nourriture. Mathieu respira soudain
ın parfum timide d'absinthe et de menthe : après les oiseaux, les
ierbes et les fleurs s'éveillaient; elle jetaient leurs odeurs comme
ls avaient jeté leurs cris : « C'est vrai, pensa Mathieu, il y a aussi
es odeurs. » Des odeurs vertes et gaies, encore pointues, encore
.cides : elles deviendraient de plus en plus sucrées, de plus en plus
pulentes et féminines, à mesure que le ciel bleuirait et que les
henillettes allemandes approcheraient. Schwartz renifla fortement et
egarda le banc qu'ils avaient traîné la veille contre le mur de la
naison.

— Bon, dit-il, bon, bon.

Il alla s'asseoir sur le banc. Il laissait pendre ses mains entre
es genoux et voûtait les épaules, mais il gardait la tête haute et
egardait droit devant lui d'un air dur. Mathieu hésita un instant,
uis il le rejoignit et s'assit à côté de lui. Peu après, Charlot se détacha
lu groupe et se planta devant eux. Schwartz leva la tête et regarda
Charlot avec sérieux.

— Il faut que je lave mon linge, dit-il.

Il y eut un silence. Schwartz regardait toujours Charlot.

— C'est pas moi qui l'ai perdue, cette guerre...

Charlot semblait gêné; il se mit à rire. Mais Schwartz suivait son
dée.

— Si tout le monde avait fait comme moi, on l'aurait peut-être
agnée. J'ai rien à me reprocher.

Il se gratta la joue d'un air surpris :

— C'est marrant! dit-il.

C'est marrant, pensa Mathieu, Oui, c'est marrant. Il regarde dans
e vide, il pense : « Je suis français », et il trouve ça marrant, pour
a première fois de sa vie. *C'est marrant.* La France, nous ne l'avions
amais vue : nous étions dedans, c'était la pression de l'air, l'attrac-
ion de la terre, l'espace, la visibilité, la certitude tranquille que
e monde a été fait pour l'homme; c'était tellement naturel d'être
rançais, c'était le moyen le plus simple, le plus économique de

se sentir universel. Il n'y avait rien à expliquer : c'était aux autres, aux Allemands, aux Anglais, aux Belges d'expliquer par quelle malchance ou par quelle faute ils n'étaient pas tout à fait des hommes. A présent, la France s'est couchée à la renverse et nous la voyons, nous voyons une grande machine détraquée et nous pensons : c'était ça. Ça : un accident de terrain, un accident de l'histoire. Nous sommes encore français, mais ça n'est plus naturel. Il a suffit d'un accident pour nous faire comprendre que nous étions accidentels. Schwartz pense qu'il est accidentel, il ne se comprend plus, il est embarrassé de lui-même; il pense : comment peut-on être français? Il pense : « Avec un peu de chance, j'aurais pu naître allemand. » Alors il prend l'air dur et il tend l'oreille pour entendre rouler vers lui sa patrie de rechange; il attend les armées étincelantes qui vont lui faire fête, il attend le moment où il pourra troquer notre défaite contre leur victoire, où il lui semblera *naturel* d'être victorieux et allemand.

Schwartz se leva en bâillant :

— Allons, dit-il, je vais laver mon linge.

Charlot fit demi-tour et rejoignit Longin qui causait avec Pinette. Mathieu resta seul sur son banc.

Luberon bâilla à son tour bruyamment.

— Ce qu'on s'emmerde ici! constata-t-il.

Charlot et Longin bâillèrent. Luberon les regarda bâiller et bâilla de nouveau.

— Ce qui manque, dit-il, c'est un bobinard.

— Tu pourrais tirer ta crampe à six heures du matin? demanda Charlot avec indignation.

— Moi? à n'importe quelle heure.

— Eh bien! pas moi. J'ai pas plus envie de baiser que de recevoir des coups de pied au cul.

Lubéron ricana.

— Si t'étais marié, t'apprendrais à faire ça sans envie, couillon! Et ce qu'il y a de bien quand tu baises, c'est que tu ne penses à rien.

Ils se turent. Les peupliers frissonnaient, un antique soleil tremblait entre leurs feuilles; on entendait au loin le roulement bonhomme de la canonnade, si quotidien, si rassurant qu'on aurait dit un bruit de la nature. Quelque chose se décrocha dans l'air et une guêpe, au milieu d'eux, fit sa longue chute élastique.

— Écoutez! dit Lubéron.

— Qu'est-ce que c'est...?

C'était une sorte de vide autour d'eux, un calme étrange. Les oiseaux chantaient, un coq criait dans la basse-cour; au loin, quelqu'un frappait à coups réguliers sur un morceau de fer; pourtant c'était le silence : la canonnade avait cessé.

— Hé! dit Charlot. Hé! mais dites donc!

— Oui.

Ils tendaient l'oreille sans se quitter du regard.

— Ça commencera comme ça, dit Pierné sur un ton détaché. A un moment donné, sur tout le front, ça sera le silence.

— Sur quel front? Il n'y a pas de front.

— Enfin, partout.

Schwartz fit un pas vers eux, timidement.

— Vous savez, dit-il, je crois qu'il faut d'abord une sonnerie de clairon.

— Je t'en fous! dit Nippert. Il n'y a plus de liaisons : ils l'auraient signé depuis vingt-quatre heures qu'on serait encore là à l'attendre.

— Peut-être que la guerre est finie depuis minuit, dit Charlot en riant d'espoir. Le « cessez-le-feu », c'est toujours à minuit.

— Ou à midi.

— Mais non, petite tête, à minuit : à zéro heure, tu comprends?

— Mais taisez-vous donc, dit Pierné.

Ils se turent. Pierné prêtait l'oreille avec des grimaces de nervosité; Charlot gardait la bouche ouverte; à travers le silence bruissant, ils écoutaient la Paix. Une Paix sans gloire et sans carillons, sans tambours ni trompette, qui ressemblait à la mort.

— Merde! dit Lubéron.

Le roulement avait recommencé : il semblait moins sourd, plus proche, plus menaçant. Longin croisa ses longues mains et fit craquer ses phalanges. Il dit avec aigreur :

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'ils attendent! Ils trouvent que nous ne sommes pas assez battus? Que nous n'avons pas perdu assez d'hommes? Est-ce qu'il faut que la France soit complètement foutue pour qu'ils se décident à arrêter la boucherie?

Ils étaient nerveux et mous, indignés en faiblesse, avec ce teint plombé qui est particulier aux indigestions. Il avait suffi d'un roulement de tambour à l'horizon pour que la grande vague de la guerre s'effondrât de nouveau sur eux. Pinette se tourna brusquement

vers Longin. Ses yeux étaient orageux, ils crispait la main sur le bord de l'abreuvoir.

— *Quelle* boucherie! Hein? *Quelle* boucherie? Où qu'ils sont, les tués et les blessés? Si tu les a vus, c'est que t'as de la chance. Moi, je n'ai vu que des pétochards comme toi, qui couraient sur les routes avec le trouillomètre à zéro.

— Qu'est-ce que tu as, petite tête? demanda Longin avec une sollicitude empoisonnée. Tu ne te sens pas bien?

Il jeta vers les autres un regard complice :

— C'était un bon petit gars, notre Pinette, on l'aimait bien parce qu'il tirait au cul comme nous, c'est pas lui qui se serait mis en avant quand on demandait un volontaire. Dommage qu'il commence à la ramener quand la guerre est finie.

Les yeux de Pinette étincelèrent.

— Je la ramène pas, eh! con!

— Si, tu la ramènes! Tu veux jouer au petit soldat.

— Ça vaut mieux que de chier dans son froc, comme toi.

— Vous l'entendez : je chie dans mon froc parce que je dis que l'armée française a pris la dérouillée.

— Tu le sais, toi, que l'armée française a pris la dérouillée? demanda Pinette en bégayant de colère. T'es dans les confidences de Weygand?

Longin eût un sourire insolent et las :

— Pas besoin des confidences de Weygand : la moitié des effectifs est en déroute et l'autre cernée sur place; ça ne te suffit pas?

Pinette balaya l'air d'un geste péremptoire :

— Nous allons nous regrouper sur la Loire; on rejoint les armées du Nord à Saumur.

— Tu crois ça, toi, gros malin?

— Le pitaine me l'a dit. Tu n'as qu'à demander à Fontainat.

— Eh ben! faudra qu'elles se manient, les armées du Nord, parce qu'elles ont les Boches au cul, tu comprends. Et pour ce qui est de nous, ça m'étonnerait qu'on soit au rendez-vous.

Pinette, le front bas, regardait Longin par en dessous en soufflant et en frappant du pied. Il secoua violemment les épaules comme pour se débarrasser d'une meute. Il finit par dire, furieux et traqué :

— Même qu'on reculerait jusqu'à Marseille, même qu'on traverserait toute la France, il reste l'Afrique du Nord.

Longin se croisa les bras et sourit de mépris :

— Pourquoi pas Saint-Pierre de Miquelon, andouille?

— Tu te crois fortiche? Dis, tu te crois fortiche? demanda Pinette en marchant vers lui.

Charlot se jeta entre eux :

— Là! là! dit-il. Vous n'allez pas vous disputer? Tout le monde est d'accord que la guerre n'arrange rien et qu'il ne faut plus jamais se battre. Nom de Dieu! dit-il avec une ardente conviction, plus jamais!

Il les regardait tous avec intensité, il tremblait de passion. La passion de tout concilier : Pinette et Longin, les Allemands et les Français.

— Enfin, dit-il d'une voix presque suppliante, on devrait pouvoir s'entendre avec eux, ils ne veulent tout de même pas nous bouffer.

Pinette tourna sa rage contre lui.

— Si la guerre est perdue, c'est les types comme toi qui en seront responsables.

Longin ricanait :

— Encore un qui n'a pas compris, voilà tout.

Il y eut un silence; puis, lentement, toutes les têtes se tournèrent vers Mathieu. Il s'y attendait : à la fin de chaque discussion, ils lui demandaient son arbitrage parce qu'il avait de l'instruction.

— Qu'est-ce que tu en penses? demanda Pinette.

Mathieu baissa la tête et ne répondit pas.

— Tu es sourd? On te demande ce que tu en penses.

— Je ne pense rien, dit Mathieu.

Longin traversa le sentier et se planta devant lui :

— Pas possible? Un professeur, ça pense tout le temps.

— Eh bien! tu vois : pas tout le temps.

— Enfin, tu n'es pas con : tu sais bien que la résistance est impossible.

— Comment le saurais-je?

A son tour, Pinette s'approcha. Ils se tenaient des deux côtés de Mathieu, comme son bon et son mauvais ange.

— Tu n'es pas un dégonflé, toi, dit Pinette. Tu ne peux pas vouloir que les Français déposent les armes avant de s'être battus jusqu'au bout!

Mathieu haussa les épaules :

— Si c'était *moi* qui me battais, je pourrais avoir un avis. Mais c'est les autres qui se font descendre, c'est sur la Loire qu'on se battra : je ne peux pas décider pour eux.

— Tu vois bien, dit Longin en considérant Pinette d'un air goguenard. On ne décide pas du casse-pipe pour les autres.

Mathieu les regardait avec inquiétude :

— Je n'ai pas dit ça.

— Comment, tu n'as pas dit ça? Tu viens de le dire.

— S'il restait une chance, dit Mathieu, une toute petite chance...

— Eh bien?

Mathieu hocha la tête :

— Comment savoir?

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Pinette.

— Ça veut dire, expliqua Charlot, qu'il n'y a plus qu'à attendre en tâchant de ne pas trop se faire de bile.

— Non! cria Mathieu. Non!

Il se leva brusquement, les poings serrés.

—J'attends depuis l'enfance!

Ils le regardaient sans comprendre, il parvint à se calmer.

— Qu'est-ce que ça peut faire, ce que nous décidons ou que nous ne décidons pas, leur dit-il. Qui est-ce qui nous demande notre avis? Est-ce que vous vous rendez compte de notre situation?

Ils reculèrent, effrayés.

— Ça va, dit Pinette, ça va, on la connaît.

— T'as raison, dit Longin, un griveton n'a pas d'avis.

Son sourire froid et baveux fit horreur à Mathieu.

— Un prisonnier encore moins, répondit-il sèchement.

Tout nous demande notre avis. *Tout.* Une grande interrogation nous cerne : c'est une farce. On nous pose la question comme à des hommes; on veut nous faire croire que nous sommes encore des hommes. Mais non. Non. Non. Quelle farce, cette ombre de question posée par une ombre de guerre à des apparences d'hommes.

— A quoi ça te sert-il d'avoir un avis? Ce n'est pas toi qui vas décider.

Il se tut. Il pensa brusquement : il faudra vivre. Vivre, cueillir au jour le jour les fruits moisis de la défaite, monnayer en déroutes de détail ce choix total qu'il refusait aujourd'hui. Mais, bon Dieu! je n'en voulais pas, moi, de cette guerre, ni de cette défaite; par quel truquage m'oblige-t-on à les assumer? Il sentit monter en lui une colère de bête prise au piège et, levant la tête, il vit briller cette même colère dans leurs yeux. Crier vers le ciel tous ensemble : « Nous n'avons rien à faire avec ces histoires! Nous sommes inno-

cents! » Son élan retomba : bien sûr l'innocence rayonnait dans le soleil matinal, on pouvait la toucher sur les feuilles d'herbe. Mais elle mentait : le vrai, c'était cette faute insaisissable et commune, *notre* faute. Fantôme de guerre, fantôme de défaite, culpabilité fantôme. Il regarda Pinette et Longin tour à tour, en ouvrant les mains : il ne savait pas s'il voulait les aider ou leur demander de l'aide. Ils le regardèrent aussi et puis ils détournèrent la tête et s'éloignèrent. Pinette regardait ses pieds; Longin souriait pour lui-même d'un sourire raide et gêné; Schwartz demeurait à l'écart avec Nippert; ils se parlaient en alsacien, ils avaient déjà l'air de deux complices; Pierné ouvrait et refermait spasmodiquement sa main droite. Mathieu pensa : « Voilà ce que nous sommes devenus. »

(*A suivre.*)

Jean-Paul SARTRE.

LA CONTRADICTION DE TROTSKY ET LE PROBLÈME RÉVOLUTIONNAIRE

RÉFLEXIONS SUR LE STALINE[1] *DE TROTSKY.*

« Tendons-nous la main et serrons-nous autour des comités du Parti. Pas un instant nous ne devons oublier que seuls les comités du parti peuvent nous diriger comme il convient, que seuls ils nous éclaireront la voie de la terre promise. »

C'est en ces termes, dont le tour est aujourd'hui familier à chacun, qu'en 1905 déjà Staline s'adressait aux ouvriers russes, à l'occasion de leur première révolution. Le même jour, sans doute, note Trotsky, Lénine envoyait de Genève cet appel aux masses : « Donnez libre cours à la haine et à la colère que des siècles d'exploitation, de souffrances et de malheur ont accumulé dans vos cœurs! [2] »

Rien ne saurait mieux caractériser ces deux hommes et les opposer l'un à l'autre que ces deux phrases, l'une d'un révolutionnaire pour qui les masses opprimées sont la force essentielle de l'histoire, l'autre d'un militant, déjà « bureaucrate », pour qui l'appareil connaît et fait seul l'avenir. Pour nous qui savons le cours qu'ont suivi les événements depuis lors, cette opposition psychologique prend un sens absolu, car elle s'est inscrite dans une opposition plus large, de caractère historique.

L'intention de Trotsky, dans le long ouvrage qu'il a consacré à Staline, a été de dévoiler le caractère de son personnage et son com-

1. Grasset, éd.
2. *Staline*, p. 95.

portement avant l'accession au pouvoir et de montrer comment ils ont été en quelque sorte légalisés par l'histoire au déclin de la révolution, avec la formation d'une nouvelle couche sociale, la bureaucratie. Trotsky a employé pour sa démonstration les méthodes classiques de l'historien, il a confronté les textes, exploré les annales du bolchevisme, rapporté des témoignages, il a interprété les dates, mettant en parallèle les documents antérieurs à 1923 et les panégyriques de commande postérieurs à l'avènement de la bureaucratie. Ses conclusions sont difficilement contestables sans mauvaise foi. Staline est apparu dans la première période de son activité politique comme un militant « provincial », intellectuellement médiocre et politiquement peu capable. En Géorgie, il ne réussit jamais à grouper dans la socialdémocratie une fraction bolcheviste en face des mencheviks ; il n'assiste aux premiers congrès bolcheviks qu'à titre d'observateur, n'ayant jamais réuni le nombre de voix suffisant pour se faire déléguer. Au Congrès de Londres, le mandat dont il se prévaut est frauduleux et il se voit retirer le droit de vote. Il n'entre au Comité central bolchevik que par cooptation, c'est-à-dire sans avoir été élu par les militants du parti. Le soulèvement de février 1917 lui donne brusquement, en l'absence de Lénine, un pouvoir exceptionnel dont il use aussi mal que possible : il est pour le soutien du gouvernement provisoire, la guerre révolutionnaire et, en fin de compte, la révolution en deux étapes. Il est un de ces conciliateurs opportunistes que les ouvriers du Parti veulent faire exclure [1] et que Lénine remettra à leur place, quand il lancera ses fameuses thèses d'Avril et réarmera le parti en l'alignant sur la perspective de la prise du pouvoir. Ces quelques données permettent d'esquisser le portrait d'un personnage sans grand relief, d'un « fonctionnaire » comme le dit Trotsky, exprimant par là ce qu'il y a d'étriqué dans son travail, sa pauvreté comme théoricien, sa propension à la routine. L'intention de l'auteur est évidente : il s'agit de montrer que les « qualités », qui ont permis à Staline de devenir l'homme de la bureaucratie sont celles mêmes qui l'ont empêché d'être une figure révolutionnaire.

La démonstration est assez claire et suffisamment étayée. Mais précisément on ne peut que s'étonner qu'un écrivain politique de la valeur de Trotsky ait cru devoir y consacrer un gros volume, et se livrer à un travail qui ressort le plus souvent de l'histoire

1. p. 290.

anecdotique et presque policière pour prouver que, pendant toute la période pré-révolutionnaire et révolutionnaire, Staline fut un homme obscur, et que c'est là justement ce qui lui permit d'être, en 1924, un « dictateur tout fait ». La vie de Staline n'était pas inconnue du public. Boris Souvarine avait publié en 1935 un *Staline*[1] substantiel, par rapport auquel Trotsky n'apporte aucun élément vraiment nouveau et qu'il feint curieusement d'ignorer. En admettant donc que ce fût un devoir d'éclairer l'avant-garde révolutionnaire sur la formation et l'évolution de l'actuel dictateur de la Russie, ce devoir avait été rempli et fort bien rempli. Souvarine ne s'était pas contenté, comme le fait Trotsky durant plus de trois cents pages, de décrire le comportement de Staline, il avait intégré habilement cette étude dans une étude autrement vaste et intéressante, celle du parti bolchevik. L'acharnement avec lequel Trotsky souligne la médiocrité de son « héros », et le caractère subalterne des fonctions qu'il occupe dans l'appareil révolutionnaire, a été, bien entendu, compris comme le signe d'un ressentiment personnel et d'une volonté d'auto-justification. Trotsyk aurait proposé à la comparaison son destin et celui de Staline avant la Révolution. Il aurait voulu faire ressortir toute la distance qui le séparait de cet obscur fonctionnaire du bolchevisme. Il suffit de connaître le tempérament de Trotsky pour se persuader que ces préoccupations lui étaiet étrangères et qu'une telle interprétation est artificielle. Il est plus sérieux de parler d'auto-justification en donnant à ce terme un sens politique. Trotsky, dirait-on par exemple, a voulu montrer qu'il n'a pas été dépossédé du pouvoir faute d'intelligence politique, mais par la toute-puissance des facteurs objectifs. Et cette puissance des facteurs objectifs serait prouvée précisément par la médiocrité du nouveau chef. La fin de l'Introduction rend tentante cette interprétation. « Il (Staline) prit possession du pouvoir, écrit Trotsky, non grâce à des qualités personnelles, mais en se servant d'une machine impersonnelle. Et ce n'était pas lui qui avait créé la machine, mais la machine qui l'avait créé; avec sa puissance et son autorité, elle était le produit de la lutte longue et héroïque du parti bolchevik, qui était lui-même le produit d'idées; elle était le porteur d'idées avant de devenir une fin en soi. Staline la dirigea du jour où il eut coupé le cordon ombilical qui la rattachait à l'idée et où elle devint une chose par elle-même. Lénine l'avait créée en une

1. *Staline, Aperçu historique du bolchevisme.* (Plon, éd.).

association constante avec les masses, sinon par la parole, du moins par l'écrit, sinon directement, du moins par l'aide de ses disciples. Staline se borna à s'en emparer[1] ». C'est ce que Trotsky exprimait déjà, sous une forme différente, dans *Ma Vie*, quand il écrivait : « Le fait qu'il joue maintenant le premier rôle est caractéristique, non pas tant pour lui que pour la période transitoire du glissement politique. Déjà Helvétius disait : « Toute époque a ses grands hommes et quand elle ne les a pas, elle les invente. » Le Stalinisme est avant tout le travail automatique d'un appareil sans personnalité au déclin de la révolution[2] ».

Pourtant nous ne pensons pas que cette interprétation non plus soit pleinement satisfaisante ; l'étude de Staline par Trotsky ne nous paraît pas tant une tentative consciente d'auto-justification. Elle nous semble avoir surtout la valeur d'un substitut. En ouvrant le *Staline*, nous ne doutions pas que Trotsky eût écrit sous ce titre une nouvelle étude du régime de l'U.R.S.S., qu'il eût repris l'ensemble du problème du stalinisme et qu'il eût cherché à en donner une caractérisation économique et sociale : c'était bien sa préoccupation, comme nous le savons par les derniers articles que nous connaissons de lui. C'est ce qu'on attendait de lui. Or ce *Staline*, cet ouvrage aux dimensions imposantes, qui laborieusement suit pas à pas le maître du Kremlin, alors anonyme, pour nous montrer qu'il n'a pas su diriger telle grève, ou qu'il fréquentait en déportation les détenus de droit commun et était méprisé par les politiques, — cette œuvre que l'on aurait voulue capitale se borne à démolir une légende à laquelle les gens sérieux ne croient pas. Elle prend donc pour nous l'aspect d'un *acte manqué*. Trotsky bavarde sans nécessité sur Staline, parce qu'il voudrait et ne peut pas définir le stalinisme. Rien ne peut mieux nous confirmer dans cette idée que la seconde partie du livre, volontairement restreinte[3], inconsistante, et qui traite par allusion des événements de première importance : c'est qu'elle porte précisément sur la période de cristallisation et de triomphe de la bureaucratie, c'est-à-dire, non plus sur Staline, mais sur le Stalinisme. Trotsky ne pouvait pourtant pas prétendre qu'il eût épuisé le sujet dans les deux ou trois chapitres qu'il lui a

1. p. XIII.
2. *Ma Vie*, p. 237. (Rieder, éd.).
3. L'ouvrage, il est vrai, est inachevé, mais Trotsky indique dans l'Introduction qu'il a volontairement donné une place secondaire à la période post-révolutionnaire.

consacrés respectivement dans *La Révolution trahie* et dans *Ma Vie*.

C'est sur cette période de formation du stalinisme que nous voudrions revenir, en partant des affirmations éparses que l'on trouve dans la dernière œuvre de Trotsky. Par ses insuffisances, par ses contradictions, par ses silences aussi, elle appelle une critique qui remette Trotsky à sa place d'acteur dans une situation qu'il veut trop facilement dominer quand il écrit son livre.

* * *

A la lecture du *Staline*, comme déjà de la *Révolution trahie* ou de *Ma Vie*, on croirait que l'attitude de Trotsky et de l'Opposition de gauche, dans la grande période 23-27, fut d'une parfaite rigueur. Tout se passe comme si Trotsky, « porteur » de la conscience révolutionnaire, avait été évincé par le cours inexorable des choses qui se développait alors dans le sens de la réaction. Nombreux sont ceux qui, prenant parti contre Trotsky, et d'une certaine manière pour Staline, ne reprochent à Trotsky que de n'avoir pas été assez réaliste, de ne pas avoir su « adapter » la politique de la Russie révolutionnaire aux circonstances difficiles d'un monde capitaliste en train de se reconsolider. Ils ne contestent pas que Trotsky ait alors adopté une attitude clairement révolutionnaire, mais c'est justement cette attitude qu'ils lui reprochent comme abstraite. De toutes manières, on n'a pas coutume de nier qu'il y ait eu une stratégie cohérente de l'Opposition de gauche, soit qu'on la justifie sur le plan de la morale révolutionnaire, soit qu'on la considère comme inopportune. Trotsky lui-même a largement accrédité cette opinion. Dans ses œuvres, il parle de cette période avec une parfaite sérénité, répétant qu'il a agi comme il le devait dans la situation objective et donnée. L'Histoire, dit-il en substance, passait par un nouveau chemin. Personne ne pouvait se mettre en travers du reflux de la révolution. Ainsi, rappelant les événements de l'année décisive, 1927, il écrit dans *Ma Vie* : « Nous allions au-devant d'une défaite immédiate, préparant avec assurance notre victoire idéologique dans un plus lointain avenir... On peut par les armes retenir un certain temps le développement des tendances historiques progressistes. Il est impossible de couper une fois pour toutes la route aux idées progressistes. Voilà pourquoi, quand il s'agit de grands principes, le révolutionnaire ne peut qu'avoir une règle : Fais ce

que tu dois, advienne que pourra » [1]. Il serait à coup sûr admirable, quand on est dans l'action historique, de garder une telle lucidité, et d'opérer ce dépassement de l'histoire quotidienne, qui donne la perception du permanent au cœur du présent immédiat. Mais la question est de savoir si Trotsky agissant était aussi lucide que Trotsky écrivant. Car c'est une chose de juger son propre comportement passé, de se retourner sur une période relativement close où tout invite à donner un sens unique et absolu des actions diverses et d'agir dans une situation équivoque ouverte sur un avenir indéterminé.

Dans son *Staline* Trotsky définit à nouveau les principes de l'Opposition de gauche dans sa lutte antistalinienne. « De nombreux critiques, publicistes, correspondants, biographes et quelques historiens, sociologues amateurs, ont sermonné l'Opposition de gauche de temps à autre à propos de ses erreurs tactiques, affirmant que sa stratégie ne correspondait pas aux exigences de la lutte pour le pouvoir. Mais cette façon même de poser la question est incorrecte. L'Opposition de gauche ne pouvait pas s'emparer du pouvoir et ne l'espérait même pas — en tout cas ses leaders les plus réfléchis. Une lutte pour le pouvoir menée par l'Opposition de gauche, par une organisation marxiste révolutionnaire, ne peut se concevoir que dans les conditions d'un soulèvement révolutionnaire. Dans de telles conditions la stratégie est basée sur l'agression, sur l'appel direct aux masses, sur une attaque de front contre le gouvernement. Nombreux étaient les membres de l'Opposition de gauche qui avaient joué un rôle important dans une bataille de cette nature et savaient de première main comment elle devait être menée. Mais au début des années vingt, il n'y eut pas de soulèvement révolutionnaire en Russie, tout au contraire; dans de telles circonstances le déclenchement d'une lutte pour le pouvoir était hors de question.

» Il faut se rappeler que dans les années de réaction, en 1908-1911 et plus tard, le parti bolcheviste refusa de déclencher une attaque directe contre la monarchie et se borna au travail préparatoire à une offensive éventuelle, en luttant pour le maintien des traditions révolutionnaires et pour la préservation de certains cadres, soumettant les événements à une infatigable analyse et utilisant toutes les possibilités légales et semi-légales pour éduquer

1. *Ma Vie*, p. 270, I.

les travailleurs les plus conscients. *Placée dans des conditions identiques*, l'Opposition de gauche ne pouvait agir autrement. En fait les conditions de la réaction soviétique étaient infiniment plus difficiles pour l'Opposition que les conditions tsaristes ne l'avaient été pour les bolcheviks...[1] »

On peut d'abord remarquer que cette interprétation des années 27 est en contradiction avec les thèses générales de Trotsky sur la nature du stalinisme. Il a écrit dans toutes ses œuvres que le stalinisme est fondé sur une infrastructure prolétarienne : il est réactionnaire, mais il est un moment de la dictature du prolétariat. Par exemple dans *État ouvrier, Thermidor et Bonapartisme*, Trotsky écrit : « cette usurpation (du pouvoir par la bureaucratie) n'a été possible et n'a pu se maintenir que parce que le contenu social de la bureaucratie est déterminée par les rapports de production que la révolution a établis. Dans ce sens on a le plein droit de dire que la dictature du prolétariat a trouvé son expression défigurée, mais incontestable, dans la dictature de la bureaucratie[2]. » Comment donc, si l'on maintient les thèses générales de Trotsky sur la nature du stalinisme, la lutte contre Staline, toujours considérée par lui comme lutte politique,pouvait-elle, comme il le dit dans son dernier ouvrage, exiger un soulèvement révolutionnaire? Quand Trotsky compare la situation de l'Opposition de gauche à celle dans laquelle se trouvait le parti bolchevik en lutte contre le tsarisme, il implique, — avec raison à notre avis, mais à l'encontre de toutes ses thèses, — que la lutte contre la bureaucratie ne pouvait être qu'une lutte de classe. Nous ne pouvons que nous trouver d'accord avec les conclusions qu'il en tire : maintien des traditions révolutionnaires, préservation des cadres, analyse infatigable des événements pour éduquer les travailleurs les plus conscients. Mais ce n'est pas un hasard si ces conclusions, dont il ne saisit pas la véritable portée, ne correspondent nullement à la tactique réelle qui fut la sienne et celle de l'Opposition de gauche dans la pratique.

Il est frappant de voir, en effet, quand on examine de près les événements de cette époque, que la lutte de l'Opposition de gauche contre Staline ne prit presque jamais une forme révolutionnaire et évolua toujours autour du compromis. Le problème n'est pas celui que pose Trotsky, à savoir s'il était possible et souhaitable d'en-

1. *Staline*, p. 555. Ici, comme dans la suite, les mots soulignés le sont par nous.
2. P. 12.

gager une lutte pour le pouvoir. La question était de mener la lutte — ou de préparer l'avenir, — dans l'esprit révolutionnaire. Les bolcheviks firent une retraite entre 1908-1911 et remirent à plus tard la lutte pour la prise du pouvoir : mais ils ne firent pas sur le plan théorique la moindre concession à leurs adversaires. A aucun moment il n'y eut de la part des bolcheviks une politique de compromis ou de conciliation avec le tsarisme. En revanche, c'est Trotsky lui-même qui déclarait en novembre 1934, évoquant son attitude à l'égard d'Eastman lorsque celui-ci révéla de sa propre initiative l'existence du Testament de Lénine : « Ma déclaration d'alors sur Eastman ne peut être comprise que comme partie intégrante de notre ligne, à cette époque orientée vers la conciliation et l'apaisement [1]. » Dès 1929, il écrivait dans le même sens et d'une manière beaucoup plus brutale : « Jusqu'à la dernière extrémité, j'ai évité la lutte, car, au premier stade, elle avait le caractère d'une conspiration sans principe dirigée contre moi, personnellement. Il était clair pour moi qu'une lutte de cette nature, une fois commencée, prendrait fatalement une vigueur exceptionnelle, et, dans les conditions de la dictature révolutionnaire, pourrait entraîner des conséquences dangereuses. Ce n'est pas le lieu de rechercher s'il était correct *au prix des plus grandes concessions personnelles* de tendre à préserver les fondements d'un travail commun, ou s'il était nécessaire que je me lance moi-même dans une offensive sur toute la ligne, en dépit de l'absence, pour celle-ci, de bases politiques suffisantes. Le fait est que j'ai choisi la première solution et qu'en dépit de tout je ne le regrette pas[2]. » Trotsky parle ici d'une manière volontairement vague de « concessions personnelles ». Mais il est clair qu'étant donné sa situation, ces concessions ne pouvaient que revêtir un caractère politique.

Avant de préciser ce que furent ces concessions, en d'autres termes ce que fut la politique de « conciliation et d'apaisement » de l'Opposition de gauche, il importe d'évoquer une période sur laquelle Trotsky passe en général rapidement, l'année 1923, alors que Lénine encore vivant préparait pour le XIIe congrès une « bombe contre Staline », alors que Trotsky passait encore pour le second chef bolchevik aux yeux de la majorité du parti, alors

1. *New International*, nov. 1934 (traduit par nous).
2. *What happened and how*, de Trotsky, cité par *Political Correspondance of the Workers League for a revolutionary party*, nº de mars 47, p. 27. (Traduit par nous).

surtout que Staline n'avait pas encore réussi à s'assurer la domination complète de l'appareil et que son pouvoir bureaucratique trop récent le laissait encore vulnérable. On croit ordinairement que l'antagonisme entre Trotsky et Staline fut beaucoup plus aigu que l'antagonisme de Staline et de Lénine. Il apparaît pourtant, d'une manière incontestable, d'après les mémoires mêmes de Trotsky, que ce n'est pas lui, à cette époque, qui voulut entamer la lutte contre Staline, mais Lénine. Déjà frappé à mort, Lénine avait perçu lucidement le danger extrême que Staline, et les méthodes bureaucratiques représentaient pour l'avenir du parti. Les documents qu'il a laissés et qui sont connus sous le nom de *Testament* ne laissent aucun doute à ce sujet. Ils montrent de façon éclatante que Lénine avait décidé d'engager une lutte décisive contre les têtes de la bureaucratie : Staline, Ordjonikidze, Dzerjinski. Les Mémoires de Trotsky montrent tout aussi clairement que, s'il partageait sur le fond le point de vue de Lénine, il ne voulait pas déclancher des hostilités décisives contre les Staliniens. Rapportant une conversation qu'il avait eue à cette époque avec Kamenev, déjà entré dans le jeu de Staline et son émissaire auprès de Trotsky, Trotsky écrit : « Parfois, lui dis-je, *devant un péril imaginaire*, on prend peur et on s'attire une menace réelle. Dites-vous bien et *dites aux autres* que je n'ai pas la moindre intention d'engager au Congrès la lutte pour arriver à des modifications d'organisation. Je suis d'avis de maintenir le *statu quo*. Si Lénine avant le Congrès peut se relever, ce qui n'est malheureusement pas probable, nous procéderons ensemble à un nouvel examen de cette question. Je ne suis pas d'avis d'en finir avec Staline, ni d'exclure Ordjonikidze, ni d'écarter Dzerjinski des Voies de Communication. Mais je suis d'accord avec Lénine sur le fond [1]. » Outre les mémoires de Trotsky, les documents sont là qui montrent que, contre la volonté de Lénine, Trotsky fit du XIIe Congrès du parti bolchevik un congrès d'unanimité; on mit de côté la « bombe » que Lénine avait recommandé à Trotsky de faire éclater à ce congrès à propos de la question nationale. C'est encore Trotsky lui-même qui se targue d'avoir au Congrès évité tout combat contre Staline, en se contentant d'amender la résolution de Staline au lieu de la condamner. Significatif aussi son refus de présenter le rapport politique devant le congrès en l'absence de Lénine. Et les justifications qu'il donne ne le sont pas moins. Toute sa conduite aurait été dictée par le

1. *Ma Vie*, p. 209.

souci de ne pas se présenter comme prétendant à la succession de Lénine. On comprend bien mal ces préoccupations, ces scrupules sentimentaux de la part d'un bolchevik, quand une question politique vitale est en jeu.

En vérité Trotsky s'est refusé au début, alors qu'il avait la supériorité, à entamer une lutte pour régénérer le parti en s'attaquant à sa bureaucratie. Quand il soutient qu'une lutte pour le pouvoir était impossible, il est difficile de le croire, s'agissant de cette année 23 où rien encore n'était joué. Lui-même d'ailleurs écrira plus tard : « Lénine aurait-il pu réussir le regroupement qu'il méditait dans la direction du parti? A ce moment-là sans aucun doute... Notre action commune contre le Comité central, si elle avait eu lieu au début de 1923, nous aurait assuré certainement la victoire. Bien plus. Si j'avais agi, à la veille du XIIe Congrès, dans l'esprit du « bloc » Lénine-Trotsky contre le bureaucratisme stalinien, je ne doute pas que j'aurais remporté la victoire, *même sans l'assistance directe de Lénine, dans la lutte*[1]. » Trotsky ajoute, il est vrai : « Dans quelle mesure cette victoire aurait-elle été durable, c'est une autre question. » Mais même si l'on répond négativement à cette question, comme il le fait en montrant que l'histoire allait alors dans le sens du reflux révolutionnaire, la tâche du révolutionnaire ne peut jamais être de composer avec le reflux.

Or, à partir de là, et « jusqu'à la dernière extrémité », l'Opposition de gauche mena une politique de « conciliation » et d' « apaisement ». Cette politique même ne pouvait demeurer cohérente, car si l'Opposition de gauche ne voulait pas la lutte, la bureaucratie la voulait. Son triomphe passait évidemment par l'anéantissement de l'ancien leader révolutionnaire, alors même que celui-ci recherchait une entente. Trotsky fut donc entraîné à attaquer à plusieurs reprises; mais ses attaques portent le signe de sa faiblesse. Comme le fait très justement remarquer Souvarine, Trotsky s'use dans une polémique vaine au sein du Bureau politique. Dans ses articles (ceux qu'il publie à propos du *Cours nouveau*, en 1923, les *Leçons d'Octobre* en 1924) il multiplie les allusions et écrit de manière à n'être compris que des cercles dirigeants. Aucun de ses écrits n'est destiné à éduquer les militants de base. Ce qui est infiniment plus grave, alors que la répression bureaucratique poursuit impitoyablement les membres ou les sympathisants de l'Opposition de gauche, Trotsky ne fait rien pour les défendre; par sa ligne en zig-

1. *Ma Vie*, p. 203.

zag il les désarme politiquement; il ne leur offre aucune plate-forme de combat, aucun élément théorique qui leur permette de se reconnaître et de se regrouper.

Ce n'est pas le lieu de suivre dans le détail la politique de Trotsky dans toute cette période, mais il importe de mettre en lumière quelques épisodes particulièrement saillants. Lors du XIII[e] Congrès, le premier qui fût complètement « fabriqué » par les bureaucrates, Trotsky, après avoir défendu ses conceptions sur le Plan d'État, se croit obligé de souligner l'unité du parti en des termes qui ne peuvent que jeter dans la confusion tous ses partisans. « Personne d'entre nous, déclare-t-il, ne veut ni ne peut avoir raison contre son parti. En définitive le parti a toujours raison... On ne peut avoir raison qu'avec et par le Parti, car l'histoire n'a pas d'autres voies pour réaliser sa raison. Les Anglais ont un dicton historique : Right or Wrong, my country — qu'il ait tort ou raison, c'est mon pays. Nous sommes bien plus fondés historiquement à dire : qu'il ait tort ou raison en certaines questions partielles concrètes, sur certains points, c'est mon parti... Et si le Parti prend une décision que tel ou tel d'entre nous estime injuste, celui-ci dira : juste ou injuste, c'est mon parti et je supporterai les conséquences de sa décision jusqu'au bout [1]. » C'est Trotsky qui s'inflige en 1940 le démenti le plus catégorique, dans son *Staline*, quand il affirme qu'un parti politique n'est ni « une entité homogène, ni un omnipotent facteur historique », mais un « instrument historique temporaire, un des très nombreux instruments de l'Histoire et aussi une de ses écoles[2]. » La déclaration de Trotsky au XIII[e] Congrès prend son véritable sens quand on sait qu'à ce moment il avait perçu la bureaucratisation complète de l'organisation et la mystification du congrès. Peu de temps auparavant avait eu lieu, en effet, l'entrée massive de nouveaux membres dans le parti, décorée du nom de « levée de Lénine », et qui, comme Trotsky l'écrira plus tard, était « une manœuvre pour résorber l'avant-garde révolutionnaire dans un matériel humain dépourvu d'expérience et de personnalité, mais accoutumé en revanche à obéir aux chefs [3]. » Cette levée avait achevé de faire du parti un instrument docile entre les mains de son secrétaire général. Pourtant cette « promotion de Lénine » qui, dira encore Trotsky, « porta un coup

1. *Staline*, de Souvarine, p. 340.
2. *Staline*, de Trotsky, p. 554.
3. *La Révolution trahie*, p. 116.

mortel au parti de Lénine », fut, elle aussi, célébrée par lui au cours du XIII[e] Congrès. Trotsky poussa la concession jusqu'à déclarer qu'elle « rapprochait le parti d'un parti élu[1]. »

Il est vrai que la lutte contre le Trotkysme n'avait pas encore pris jusqu'alors un caractère ouvert et surtout que le stalinisme s'était à peine dévoilé *politiquement*. Les concessions de Trotsky ont un air plus tragique quand la bataille est engagée. Après la première phase de cette bataille, après que Trotsky eut déclenché une lutte pour le Cours nouveau, après qu'il eut été l'objet d'une campagne d'attaques systématiques de la part du Bureau politique, après que Staline eut mis en avant sa conception du socialisme dans un seul pays[2], Trotsky publia un article dans la *Pravda* (janvier 1925), dans lequel il se défendit d'avoir jamais eu l'idée d'opposer une plate-forme à la majorité stalinienne[3]. C'était dire clairement qu'il n'y avait pas de divergences de fond entre lui et cette majorité. La capitulation apparaît encore dans cette année 1925, à l'occasion de l'affaire Eastman. Dans un ouvrage intitulé *Since Lenin died*, le journaliste américain, sympathisant bolchevik, avait pris sur lui, comme nous l'avons déjà indiqué, de révéler l'existence et le contenu du Testament de Lénine, que Trotsky, en accord avec le comité central, avait cru bon de cacher tant aux militants et aux masses russes qu'aux communistes du monde entier. La déclaration de Trotsky, à cette époque, mériterait d'être citée intégralement, tant y éclatent la mauvaise foi et la pratique du « sacrifice suprême ». Trotsky accuse Eastman de « méprisable mensonge » et insinue qu'il est un agent de la réaction internationale. « Le camarade Lénine, écrit-il, n'a pas laissé de Testament : la nature de ses relations avec le parti et la nature du parti lui-même exclut la possibilité d'un tel testament. » Évoquant la lettre de Lénine sur la réorganisation de l'Inspection ouvrière et paysanne (sur laquelle Staline avait la haute main) Trotsky n'hésite pas à

1. *Staline* de Souvarine, p. 339.
2. *Octobre et la Révolution permanente*, étude de Staline, Oct. 24.
3. « Après le treizième Congrès, certains nouveaux problèmes concernant le domaine de l'industrie, des soviets ou de la politique internationale surgirent ou devinrent plus clairement définis.

L'idée d'opposer une plate-forme quelconque à l'œuvre du comité central du Parti pour leur solution me fut absolument étrangère. Pour tous les camarades qui assistèrent aux réunions du Bureau politique, du Comité central, du Soviet du Travail et de la Défense, du Soviet Militaire Révolutionnaire, cette assertion se passe de preuves. »

Cité par *Political Correspondance*, *Ibid.* (Traduit par nous).

déclarer : « L'affirmation d'Eastman selon laquelle le C.C. était anxieux de cacher, c'est-à-dire de ne pas publier, les articles du camarade Lénine sur l'Inspection ouvrière et paysanne, est également erronée. Les différents points de vue exprimés dans le C.C., *s'il est seulement possible de parler de différence de points de vue* dans ce cas, avaient une portée absolument secondaire[1]. » Comment Trotsky peut-il tenir ce langage, alors que Lénine, sur ce point, attaquait à fond, et que Trotsky était pleinement d'accord avec lui, comme il l'a cent fois répété ?

On ne saurait faire le bilan de cette politique de conciliation, sans montrer que, même sur le plan théorique, Trotsky était obnubilé. Nous avons déjà signalé qu'il n'a pas donné à la lutte contre la théorie du socialisme dans un seul pays, quand elle fut « découverte » par Staline, un caractère principiel. Il faut reconnaître également que Trotsky ne s'est pas opposé à l'entrée des communistes chinois dans le Kuomingtang, pas plus qu'à la tactique menée par les communistes anglais dans le comité anglo-russe d'unité des Syndicats. Dans un cas comme dans l'autre, il n'a engagé la lutte contre la politique stalinienne que lorsqu'elle tourna ouvertement au désastre[2]. Nous disions plus haut que la tactique de l'Opposition de gauche avait contribué à désarmer l'avant-garde révolutionnaire en Russie, nous devons, à la lumière de ces derniers exemples, ajouter qu'elle fut aussi négative pour l'avant-garde révolutionnaire mondiale. Trotsky dit que Staline apparut un jour au monde comme un « dictateur tout fait », il oublie de mentionner sa responsabilité à cet égard.

C'est enfin dans la dernière période de lutte entre l'Opposition et la direction stalinienne, à mesure que cette lutte se fait plus violente, que les capitulations se font plus radicales et plus tragiques. A deux reprises, en octobre 1926 et en novembre 27

1. Texte de la lettre de Trotsky cité par *The Bulletin of the Workers League for a Revolutionary Party*, p. 30, nº sept.-oct. 47.

2. Deux extraits cités par *Political Correspondance* sont significatifs à cet égard. Dans un discours adressé à des étudiants d'Extrême-Orient, Trotsky déclare : « Nous approuvons l'appui communiste au Kuomingtang en Chine, où nous essayons de faire la révolution. » (rapporté par *International Press Correspondance*, mai 1924). Par ailleurs au Congrès des ouvriers du textile, Trotsky dit : « Le comité anglo-russe d'Unité des Syndicats est la plus haute expression de cé changement dans la situation européenne et particulièrement anglaise, qui s'opère sous nos yeux et qui conduit à la révolution européenne. » (Rapporté par la *Pravda*, janvier 1926. Traduit par nous.)

l'Opposition de gauche, qui réunit alors, aux côtés de Trotsky, Kamenev et Zinoviez, se condamne solennellement; répudie ses partisans à l'étranger et s'engage à se dissoudre. Enfin, alors qu'il n'y a plus d'espoir pour elle, alors que Staline a à sa disposition un congrès (le XVe), qui lui obéit aveuglément, l'Opposition fait une ultime démarche de recours en grâce, et rédige une nouvelle condamnation de son activité; c'est la Déclaration des 121. Il s'agit d'un document d'une grande valeur historique, puisqu'il représente la dernière action publique de l'Opposition de gauche en Russie. La déclaration commence par proclamer que l'unité du parti communiste est le plus haut principe à l'époque de la dictature du prolétariat. Nous retrouvons les mêmes termes que Trotsky employait déjà dans son discours au XIIIe Congrès cité plus haut. Le parti est tenu pour un facteur divin du développement historique, indépendamment de son contenu et de sa ligne. La déclaration souligne à cet effet le danger d'une guerre contre l'U.R.S.S et affirme qu'il n'y a rien de plus pressé que de rétablir « l'unité combattante du parti » On peut trouver extraordinaire que l'opposition cherche *avant tout* à garder au Parti la façade de l'unité, alors que les plus graves dissensions la dressent contre la direction de ce parti. Mais les 121 ont décidé de tenir pour nulles leurs dissensions avec le parti. Ils répètent certes à plusieurs reprises qu'ils sont convaincus de la justesse de leurs vues et qu'ils continueront à les défendre, comme les y autorisent les statuts d'organisation, après avoir dissous leur fraction; mais en même temps ils proclament : « *il n'y a pas de différence programmatique entre nous et le parti* [1]. » Et ils se défendent âprement d'avoir jamais pensé que le parti ou son comité central fussent passés à Thermidor. Or non seulement en 1927 le parti a complètement perdu son visage révolutionnaire et démocratique, mais il a adopté la perspective du socialisme dans un seul pays, c'est-à-dire en fait renoncé à celle de la révolution mondiale.

***

Cette voie royale que Trotsky, à lire son *Staline*, aurait fait suivre à l'Opposition de gauche, elle n'a donc jamais existé. Trotsky a improvisé pendant cinq années une politique au jour le jour, poli-

1. Cité par *The Bulletin...*, N° de sept.-oct. 47.

tique de dures concessions, de révolte — quand la domination de la bureaucratie se faisait trop insupportable — puis de capitulations qui préparaient de nouvelles explosions. Il ne nous est pas possible de suivre ici le comportement des différents représentants de l'Opposition. Mais les transfuges y furent nombreux, sans même parler de Zinoviev et de Kamenev qui étaient devenus des professionnels de la capitulation. Certes le visage de Trotsky se détache du groupe, car il n'était pas l'homme d'un abandon définitif. Mais sa responsabilité n'est que plus éclatante. Comment peut-il accabler les transfuges quand toute sa politique a tendu à nier toute « différence programmatique » avec les staliniens ? Cette politique peut se résumer dans la formule qu'il employait en 1927 : « ce qui nous sépare (de la bureaucratie) est incomparablement moindre que ce qui nous unit [1]. » C'était une politique de *suicide*, puisque, malgré toutes ses déclarations pratiques, Trotsky, mille détails nous le prouvent, n'était pas dupe de la dégérescence bureaucratique. Ses interventions dans les organismes supérieurs du parti, les notes qu'il mentionne lui-même dans ses mémoires ne laissent pas de doute à ce sujet. C'est d'une manière délibérée qu'il trompe l'opinion, au nom des fins supérieures, c'est-à-dire pour la sauvegarde de l'État soviétique dans le monde.

Comment comprendre que Trotsky, tout en percevant la bureaucratisation totale du parti et le caractère réactionnaire de la politique des dirigeants, continue à se sentir solidaire de ce parti et de ces dirigeants? On ne peut répondre à cette question sans prendre du recul et sans situer Trotsky et le trotskysme dans un développement objectif. Car l'intéressant pour nous n'est pas de voir si Trotsky a bien ou mal agi dans telle situation donnée, mais d'expliquer objectivement son attitude. En ce sens, toute une partie de la critique de Souvarine nous paraît artificielle. Dans de nombreux passages il reproche à Trotsky d'avoir mal mené la lutte, d'avoir provoqué la haine des dirigeants par des polémiques inopportunes, d'avoir rapproché Zinoviev et Kamenev de Staline au lieu de les dissocier de lui, en général de ne pas avoir su attendre que le bloc de ses ennemis s'effritât, de ne pas avoir su temporiser et manœuvrer comme le faisaient ses adversaires. Nous ne pouvons suivre Souvarine dans cette voie ; en admettant que Trotsky ait été souvent intransigeant et maladroit, malgré sa ligne générale de conciliation, ce n'est là qu'un aspect mineur de la question, et, de toutes

1. Cité par Souvarine, p. 421.

manières, il n'y a pas à lui reprocher de n'avoir pas su manœuvrer dans les sommets, mais au contraire d'avoir trop souvent limité son action aux sommets. Souvarine le sent bien, d'ailleurs, quand il fait porter sa critique, non plus sur la personnalité de Trotsky, mais sur le développement objectif de ses positions.

Faire la critique objective de Trotsky et de l'Opposition de gauche, c'est abandonner les critères de valeur pour un point de vue historique, concret. Trotsky semble adopter ce point de vue quand il s'efforce de tout ramener à une explication du type « c'était le reflux de la révolution ». En fait cette explication, sans être fausse, n'est pas satisfaisante, car elle est infiniment trop large. La conception du reflux révolutionnaire peut permettre de comprendre l'échec, mais non la déroute idéologique de l'opposition. Précisément parce que l'explication est trop large, Trotsky en invoque souvent une autre, trop étroite, cette fois : les machinations de Staline et des siens. En réalité nous ne pouvons comprendre la politique de Trotsky et des leaders révolutionnaires de grande valeur qui l'entouraient, après 23, qu'en l'intégrant dans le développement antérieur du parti bolchevik.

Car c'est bien le bolchevisme qui continuait à s'exprimer dans l'Opposition de gauche, et c'est de son impuissance à survivre comme idéologie et stratégie révolutionnaires qu'il faut arriver à rendre compte. Dans un passage de son *Staline*, Trotsky tente d'éluder le problème. « Stériles et absurdes, écrit-il, sont les travaux de Sysiphe de ceux qui essayent de réduire tous les développements d'une période à quelques prétendus traits fondamentaux du parti bolchevik... Le Parti bolcheviste, s'assigna à lui-même le but de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. Dans le mesure où ce parti accomplit cette tâche pour la première fois dans l histoire et enrichit l'expérience humaine par cette conquête, il a rempli un prodigieux rôle historique. Seuls ceux qu'égare le goût de la discussion abstraite peuvent exiger d'un parti politique qu'il soumette et élimine les facteurs, beaucoup plus denses, de masses et de classes qui lui sont hostiles[1]. » On ne peut qu'être d'accord sur le prodigieux rôle historique des bolcheviks. Par ailleurs la question est bien mal posée. Il ne s'agit pas évidemment d'exiger du parti une sorte de triomphe sur le cours de l'Histoire, mais de comprendre comment le cours de l'histoire est exprimé par la structure et la vie du parti lui-même. Ce n'est pas parce que le parti bolche-

1. *Staline*, de Trotsky, p. 554.

vik a réalisé la révolution d'Octobre que l'on doit le déifier et ne voir dans son échec postérieur qu'un accident. L'échec du parti bolchevik en 1923 doit être compris par la dynamique intérieure de ce parti. Nous ne cherchons nullement à minimiser le rôle des facteurs objectifs, mais à discerner sur la base de l'expérience bolchevique leur puissance permanente.

Nous ne voulons pas revenir — assez d'ouvrages et d'études de toutes sortes l'ont mis en évidence — sur le caractère bien particulier de la Russie dans le monde capitaliste avant 1917, sur l'aspect arriéré de son économie et le manque de culture des masses. Si cette situation même, comme on l'a également souligné, fut favorable à la formation d'un parti révolutionnaire vigoureux, les contradictions sociales étant portées à leur paroxysme, il n'en est pas moins vrai, et l'on a généralement moins insisté sur cet aspect des choses, qu'elle eut des conséquences essentielles en ce qui concerne la structure et le fonctionnement du parti. Dans aucun pays sans doute le type du révolutionnaire professionnel ne fut réalisé comme en Russie ; les nécessités de l'illégalité, en face de l'autocratie tsariste, l'habitude de vivre sous l'oppression et dans une grande misère contribuèrent à créer le type du praticien de la révolution que fut par excellence le bolchevik. Mais il faut voir aussi que le révolutionnaire professionnel, par la logique même de sa situation, était amené à se détacher des masses, à n'entretenir avec l'avant-garde réelle des usines que des relations superficielles. La clandestinité contraignait le révolutionnaire à vivre dans de petits cercles relativement fermés. Ce climat était favorable à la centralisation, non à la démocratie. Trotsky, dans son *Staline*, écrit en ce sens : « Le penchant du bolchevisme pour la centralisation révéla dès le III[e] Congrès ses aspects négatifs. Des routines d'appareils s'étaient déjà formées dans l'illégalité. Un type de jeune bureaucrate révolutionnaire se précisait. La conspiration limitait étroitement, il est vrai, les formes de la démocratie (élection, contrôle, mandats). Mais il n'est pas niable que les membres des comités aient rétréci plus qu'il ne le fallait les limites de la démocratie intérieure et se soient montrés plus rigoureux envers les ouvriers révolutionnaires qu'envers eux-mêmes, préférant commander, même lorsqu'il eût été indiqué de prêter attentivement l'oreille aux masses. » Et Trotsky poursuit : « Kroupskaia note que dans les comités bolchevistes, de même qu'au congrès, il n'y

1. *Id.*, p. 87, 88.

avait presque pas d'ouvriers. Les intellectuels l'emportaient : « Le membre du comité, écrit Kroupskaia, était d'ordinaire un homme plein d'assurance; il voyait l'énorme influence que l'activité du comité avait sur les masses; en règle générale le comitard n'admettait aucune démocratie à l'intérieur du parti [1]. » Certes, ce divorce entre certains révolutionnaires professionnels et les masses était moins marqué dans les grands moments révolutionnaires, mais les effets en étaient cependant très graves. On les voit se manifester à l'occasion de la révolution de 1905, quand les bolcheviks refusent de reconnaître les soviets que créent spontanément les ouvriers. « Le comité bolcheviste de Pétersbourg, rapporte Trotsky, s'étonna d'abord d'une innovation telle que la représentation des masses en lutte indépendamment des partis, et n'imagina rien de mieux que d'adresser un ultimatum au soviet : faire sien sur l'heure le programme social-démocrate ou se dissoudre [1]. » On peut affirmer que, si les bolcheviks ne provoquèrent pas des catastrophes, ce fut grâce à Lénine, et à sa faculté exceptionnelle de discerner en toute situation la signification révolutionnaire. Mais la prééminence même de Lénine mérite réflexion; on est frappé de voir comme les meilleurs leaders bolcheviks sont peu solides sans lui. Il y a une véritable faille entre Lénine et les autres dirigeants bolcheviks, et une faille aussi entre ces dirigeants et les militants moyens de l'Organisation. Mille preuves pourraient en être données, mais la plus connue, sans doute, est fournie par les événements de Février 1917 lorsque, Lénine étant en exil, Kamenev et Staline s'emparèrent en son absence de la direction du parti. Quand Lénine revint et présenta ses thèses d'Avril, il fut presque seul contre tout le parti, et ne trouva de soutien que chez les ouvriers bolcheviks de Viborg. C'est assez dire que la force du parti ne tenait qu'à un fil. Certes, les ouvriers bolcheviks étaient les meilleurs garants de sa puissance, mais ils ne pouvaient eux-mêmes diriger l'Organisation, et parmi les cadres, personne d'autre que Lénine ne pouvait la diriger.

Cette physionomie bien particulière du parti bolchevik, on la voit s'accentuer au lendemain de la révolution et pendant toute la période de la guerre civile. La guerre civile, en effet, jointe au chaos économique et au faible niveau de culture des masses russes, rendait nécessaire une concentration du pouvoir accentuée, une politique de plus en plus volontariste face à une situation de plus en

1. *Id.*, p. 95.

plus difficile. Souvarine décrit parfaitement, dans ces conditions, l'évolution du Conseil des Commissaires du Peuple, qui devient vite la doublure du comité central bolchevik, et ne sert plus qu'à donner forme constitutionnelle à ses décisions. Il montre également que le comité central à son tour existait de moins en moins en tant que « collège » et que le véritable pouvoir se trouvait concentré entre les mains d'une oligarchie au sein du Politbureau. Dans toutes les institutions, dans les syndicats comme dans les soviets, il n'y avait qu'un pouvoir et qu'une politique, celle des bolcheviks, qui devenaient de plus en plus de simples fonctionnaires étrangers aux masses et aux ouvriers en particulier.La même logique amenait les bolcheviks à se débarrasser de toutes les oppositions. On ne sait que trop avec quelle exceptionnelle violence Lénine s'acharna à exterminer ses adversaires, qu'ils fussent socialistes révolutionnaires de gauche ou anarchistes. L'ouvrage de l'anarchiste Voline donne sur ce point des renseignements saisissants. On y voit notamment les bolcheviks fabriquant des documents compromettants contre les anarchistes pour leur mettre sur le dos des affaires criminelles auxquels ils sont absolument étrangers. La terreur, qui commence par exterminer tous les partis opposants, tous les groupes concurrents, et qui finit, au sein même du parti bolchevik, par l'interdiction des fractions, atteint son paroxysme avec la répression des ouvriers de Cronsdadt, qui, autrefois considérés comme l'élite révolutionnaire, et combattant pour des revendications dont certaines sont confuses, mais la plupart démocratiques, sont traités comme des agents de la contre-révolution et implacablement écrasés.

Tous les faits concordent ; le parti qui, dès son origine et en raison de la situation objective, tendait vers une structure militaire et fonctionnait comme un organisme mal lié aux masses, a accusé considérablement ces traits dans la période post-révolutionnaire. On ne peut que suivre Souvarine quand il reprend à son compte la définition de Boukharine : « Le parti à part et au-dessus de tout [1] ». En revanche il nous paraît que Souvarine oscille entre une critique de l'attitude des dirigeants (subjective) et une interprétation objective qui rattache cette évolution du bolchevisme à la situation donnée, économique et sociale, nationale et mondiale. Nous le répétons, la première critique n'a pas d sens pour nous. Il n'y a pas de jugement de valeur qui soit permis. La politique du

1. *Staline*, p. 300.

parti bolchevik a été de 1917 à 1923 celle d'une organisation révolutionnaire luttant désespérément pour préserver jusqu'à l'éclatement de la révolution mondiale une victoire prolétarienne sans précédent dans l'histoire. Cette politique était essentiellement contradictoire, puisqu'elle était amenée à prendre un contenu antiprolétarien au nom des intérêts majeurs du prolétariat. Mais ses contradictions elles-mêmes étaient objectives, car elles exprimaient les contradictions du prolétariat russe victorieux, et étouffé, dans sa victoire par des facteurs négatifs à l'échelle nationale et internationale. La période post-révolutionnaire en Russie est le moment *tragique* du bolchevisme, déchiré entre ses fins et la nature des forces qu'il tente d'animer. Ce tragique culmine dans la répression des ouvriers de Cronstadt par Trotsky, qui est amené à les écraser et à forger des faux pour persuader le monde entier de leur culpabilité. Mais ce *moment de la contradiction* est, par essence, transitoire; le bolchevisme ne peut demeurer déchiré entre son comportement réel et ses principes; quelles que soient les fins suprêmes qu'il vise, il ne peut survivre s'il se coupe de son contenu réel, — les masses prolétariennes qu'il représente. Il ne peut demeurer sans fondement social, comme pure volonté de forcer le cours de l'Histoire. Au sein même du parti, la contradiction s'exprime comme la différence entre la politique de Lénine et Trotsky, qui coûte que coûte « gouvernent vers la révolution mondiale », et le corps même du parti qui tend à se cristalliser socialement et ébauche déjà la forme d'une caste privilégiée.

Ce n'est que dans cette perspective que l'on peut comprendre la défaite de Trotsky, sa liquidation en 1927, et surtout, ce qui est plus essentiel, son effondrement idéologique dès 1923. La lutte de Trotsky contre la bureaucratie manquait de base parce que Trotsky était objectivement un artisan de cette bureaucratie. Trotsky ne peut reprocher à Staline de faire une politique antiouvrière et antidémocratique quand il a inauguré lui-même cette politique. Il ne peut critiquer la répression exercée contre l'Opposition quand lui-même a participé à la répression du *Groupe ouvrier* et de la *Vérité ouvrière*. Il n'a plus la liberté de s'appuyer sur l'avant-garde des usines, parce qu'il s'est coupé d'elle. Il n'a pas de plateforme d'ensemble contre Staline parce qu'il s'est lui-même laissé enfermer dans la contradiction qui consiste à diriger le prolétariat en fonction de ses intérêts suprêmes à l'encontre de ses intérêts immédiats. Le tournant de l'année 23 paraît souvent difficile à

comprendre. En fait, à cette époque, le caractère révolutionnaire du bolchevisme ne tient déjà plus qu'à un fil : la politique de Lénine et de Trotsky orientée vers la révolution mondiale. En l'absence de cette révolution, le fil doit se rompre. La contradiction trop forte doit s'abolir. Ainsi l'avènement de Staline représente-t-il l'éclatement de la contradiction et le surgissement d'un nouveau terme. Pour s'affirmer, le nouveau régime n'a pas besoin d'entrer en guerre contre toutes les valeurs précédentes. Elles se sont ruinées d'elles-mêmes et, perdant leur vrai contenu, sont déjà devenues en un sen des moyens de mystification; ainsi Staline peut-il paraître sans que sa politique semble rompre d'emblée avec la politique bolcheviste. Ainsi la lutte qu'il mène contre Trotsky peut-elle apparaître comme une lutte de personnes. Et Trotsky lui-même peut-il affirmer qu'il s'agit d'une « conspiration sans principe, dirigée contre lui personnellement ». En fait il s'agit d'une rupture absolue avec le passé, comme l'avenir le montrera, mais apparemment, ce n'est qu'une transition insensible, une question de personnes. Trotsky, qui a voulu voir dans la seule existence du parti et la survivance formelle de la dictature du prolétariat comme une garantie historique pour la révolution mondiale, prolonge par l'attitude qu'il prend le moment de la contradiction dans le stalinisme, il *veut croire* que ce parti bureaucratisé, qui mène une politique contre-révolutionnaire, est un élément essentiel pour le prolétariat international. Tel est le sens des étranges déclarations que nous rapportions sur l'unité du parti et en général le sens de sa ligne de conciliation. Tel est le sens aussi de ses sursauts intermittents. Dans le même temps, il cache le *Testament* et accuse Staline d'abandonner la politique léniniste; dans le même temps, il demande un « cours nouveau », une véritable démocratisation du parti, et déclare, en dépit de la bureaucratisation, que « le parti a toujours raison ». Il n'a plus la liberté d'agir en révolutionnaire parce qu'il participe d'un processus qui l'a conduit à tourner le dos aux masses. Il n'a pas la liberté d'agir en bureaucrate parce qu'il s'est toujours déterminé, quelle que fût sa tactique, en fonction de l'idéal révolutionnaire.

Ses contradictions s'expriment peut-être de la manière la plus éclatante dans son hésitation quand il s'agit de dater le « Thermidor ». En 1923, il repousse toute analogie avec la réaction thermidorienne; en 1926, il prévoit la possibilité d'un cours thermidorien; en même temps il attaque violemment les gauchistes de *Centralisme démocratique*, selon qui Thermidor était déjà fait. En

novembre 1927, à la suite d'une manifestation de rues où les partisans de l'Opposition sont molestés par les bandes staliniennes, il affirme qu'on vient de voir une répétition générale de Thermidor. En 27, avec les 121, il affirme n'avoir jamais pensé que le parti ou son C.C. fût thermidorien. En 28-29 il annonce à nouveau la menace thermidorienne; puis en 30 proclame brusquement : « Chez nous, Thermidor a traîné en longueur ». Enfin, en 35, dans sa brochure *État ouvrier, Thermidor et Bonapartisme* il écrit : « Le Thermidor de la grande révolution russe n'est pas devant nous, mais déjà loin en arrière. Les thermidoriens peuvent célébrer le dixième anniversaire de leur victoire [1]. »

Il valait la peine d'examiner attentivement l'attitude de Trotsky à l'aube du stalinisme, car elle nous permet d'éclairer la politique (théorique) qu'il mena jusqu'à sa mort. Nous avons dit que Trotsky a représenté, de 23 à 27, les contradictions du bolchevisme. Nous devons maintenant ajouter qu'il ne s'est jamais dégagé de cette situation déchirée. Il a par la suite transposé dans le domaine de la théorie révolutionnaire la contradiction dans laquelle il s'était trouvé objectivement enfermé. Il a certes été obligé par les événements d'apercevoir le caractère contre-révolutionnaire du stalinisme, mais il n'a pas été capable de prendre une vue d'ensemble de la nouvelle société stalinienne et de la définir. Il a transféré sur des catégories économiques — la collectivisation, la planification — le fétichisme qu'il avait d'abord professé à l'égard de formes politiques, — Parti, Soviets. Il déclare à la fois qu' « à la différence du capitalisme, le socialisme ne s'édifie pas automatiquement, mais consciemment, (que) la marche vers le socialisme est inséparable du pouvoir étatique [2] », et que « la dictature du prolétariat a trouvé son expression défigurée mais incontestable dans la dictature de la bureaucratie [3]. » Il montre que la bureaucratie

1. *État ouvrier, Thermidor et Bonapartisme*, p. 25.
2. *Id.*, p. 20.
3. On peut également rapprocher cette affirmation des dernières lignes du *Staline* qui la démentent absolument : « L'État, c'est moi, écrit Trotsky, est presque une formule libérale en comparaison avec les réalités du régime totalitaire de Staline. Louis XIV ne s'identifiait qu'avec l'État. Les papes de Rome s'identifient à la fois avec l'État et avec l'Église — mais seulement durant les époques du pouvoir temporel. L'État totalitaire va bien au delà du césaro-papisme, car *il embrasse l'économie entière du pays. A la différence du Roi-Soleil, Staline peut dire à bon droit* : « *La société, c'est moi.* » (C'est nous qui soulignons).

s'est trouvé une base économique et sociale autonome [1], mais il continue dans toutes ses œuvres à affirmer que la bureaucratie n'est pas un système d'exploitation, qu'elle est simplement une caste parasitaire. Il écrit de manière excellente : « Le Thermidor russe aurait certainement ouvert une nouvelle ère du règne de la bourgeoisie, *si ce règne n'était devenu caduc dans le monde entier*[2] » indiquant par là que le mode d'exploitation fondé sur la propriété privée est dépassé par le cours de l'histoire, sans que pour autant le socialisme soit réalisé, et à l'inverse il dit et répète que le règne de la bureaucratie est purement transitoire et qu'il doit s'effondrer devant les deux seules possibilités historiques : capitalisme ou socialisme.

***

Nous avons suffisamment insisté sur le sens de notre critique pour espérer éviter les malentendus. Le Stalinisme est pour nous un système d'exploitation, qu'il convient de comprendre, comme il convient de comprendre le capitalisme moderne, en vue de contribuer au mouvement ouvrier, seul susceptible de les renverser. Quand nous apprécions le bolchevisme, notamment dans sa phase de décadence, c'est en gardant avec lui un lien de *participation*, car sa force et sa crise sont celles de l'idéologie révolutionnaire. Par ailleurs les appréciations romantico-fatalistes, du genre : « l'échec du bolchevisme, le parti génial des surhommes, montre bien que la révolution est impossible », nous sont étrangères. Le bolchevisme est pour nous l'expression d'une époque. Il n'a pas échoué parce que le prolétariat est incapable, mais parce qu'il était une anticipation historique. Il a échoué parce que la révolution socialiste est dans son essence mondiale et que ses fondements — la concentration des forces productives, l'interpénétration des économies — étaient encore insuffisants à l'époque de la première guerre mondiale; il a échoué parce que la révolution socialiste est par essence prolétarienne et que ses conditions — la capacité de gestion

1. Par exemple dans le passage de son *Staline* où il écrit, évoquant la période de liquidation des koulaks : « Ainsi s'ouvrit la lutte irréconciliable pour le surplus de la production du travail national. Qui en disposerait dans le plus proche avenir — la nouvelle bourgeoisie ou la bureaucratie soviétique — cela devint la question dominante, car qui en disposera aura le pouvoir de l'État à sa disposition. » *Staline*, p. 546.
2. *Staline*, p. 559.

du prolétariat — n'étaient pas mûres. Ce serait une autre tâche — qui déborde le cadre de cette étude — de montrer d'une part que les bases d'une telle révolution se sont élargies en même temps que s'étendait la barbarie, d'autre part que cette révolution présenterait des traits — participation effective de l'avant-garde prolétarienne au pouvoir, importance des organes autonomes de la classe, rôle réduit du ou des partis — sensiblement différents de ceux qu'a revêtus la révolution russe.

(*Novembre* 48.)

Claude LEFORT.

LE MYTHE DE LA FEMME ET LES ÉCRIVAINS

I. — *MONTHERLANT* ou Le Pain du Dégoût.

Montherlant s'inscrit dans la longue tradition des mâles qui ont repris à leur compte le manichéisme orgueilleux de Pythagore. Il estime après Nietzsche que seules les époques de faiblesse ont exalté l'Éternel Féminin. Spécialiste de l'héroïsme, il entreprend de détrôner la Magna Mater. La femme, c'est la nuit, le désordre, l'immanence. « Ces ténèbres convulsives ne sont rien de plus que le féminin à l'état pur[1] », écrit-il à propos de Mme Tolstoï. C'est selon lui la sottise et la bassesse des hommes d'aujourd'hui qui a prêté une figure positive aux déficiences féminines : on parle de l'instinct des femmes, de leur intuition, de leur divination alors qu'il faudrait dénoncer leur absence de logique, leur ignorance têtue, leur incapacité à saisir le réel; elles ne sont en fait ni observatrices, ni psychologues; elles ne savent ni voir les choses, ni comprendre les êtres; leur mystère est un leurre, leurs insondables trésors ont la profondeur du néant; elles n'ont rien à donner à l'homme et ne peuvent que lui nuire. Pour Montherlant, c'est d'abord la mère qui est la grande ennemie; dans une pièce de jeunesse, *l'Exil*, il mettait en scène une mère qui empêchait son fils de s'engager; dans les *Olympiques*, l'adolescent qui voudrait se donner au sport est « barré » par l'égoïsme peureux de sa mère; dans les *Célibataires*, dans les *Jeunes filles*, la mère est décrite sous

1. *Sur les femmes.*

des traits odieux. Son crime, c'est de vouloir garder son fils à jamais enfermé dans les ténèbres de son ventre; elle le mutile afin de pouvoir l'accaparer et remplir ainsi le vide stérile de son être; elle est la plus déplorable des éducatrices; elle coupe les ailes de l'enfant, elle le retient loin des cimes auxquelles il aspire, elle l'abêtit et l'avilit. Ces griefs ne sont pas sans fondement. Mais à travers les reproches explicites que Montherlant adresse à la femme-mère, il est clair que ce qu'il déteste en elle, c'est sa propre naissance. Il se croit dieu, il se veut dieu : parce qu'il est mâle, parce qu'il est un « homme supérieur », parce qu'il est Montherlant. Un dieu n'a pas été engendré; son corps, s'il en a un, est une volonté coulée en muscles durs et obéissants, non une chair sourdement habitée par la vie et la mort; cette chair périssable, contingente, vulnérable, et qu'il renie, c'est la mère qu'il en rend responsable. « Le seul endroit du corps où Achille était vulnérable, c'était celui où il avait été tenu par sa mère [1]. » Montherlant n'a jamais voulu assumer la condition humaine; ce qu'il appelle son orgueil, c'est, dès le départ, une fuite apeurée devant les risques que comporte une liberté engagée dans le monde à travers une chair; il prétend affirmer la liberté, mais refuser l'engagement; sans attache, sans racine, il se rêve une subjectivité souverainement repliée sur soi-même; le souvenir de son origine charnelle dérange ce songe et il a recours à un procédé qui lui est habituel : au lieu de surmonter, il répudie.

Aux yeux de Montherlant, l'amante est aussi néfaste que la mère; elle empêche l'homme de ressusciter en lui le dieu; le lot de la femme, déclare-t-il, c'est la vie dans ce qu'elle a d'immédiat; elle se nourrit de sensations, elle se vautre dans l'immanence, elle a la manie du bonheur; elle veut y enfermer l'homme; elle n'épouse pas l'élan de sa transcendance, elle n'a pas le sens de la grandeur; elle aime son amant dans sa faiblesse et non dans sa force, dans ses peines et non dans sa joie; elle le souhaite désarmé, malheureux au point de vouloir contre toute évidence le convaincre de sa misère. Il la dépasse et par là il lui échappe : elle entend le réduire à sa propre mesure pour s'emparer de lui. Car elle a besoin de lui, elle ne se suffit pas, c'est un être parasitaire. Par les yeux de Dominique, Montherlant fait apparaître les promeneuses du Ranelagh « pendues aux bras de leurs amants comme des êtres sans vertèbres, pareilles à de grandes limaces déguisées [2] »; à l'exception des sportives, les femmes sont,

1. *Sur les femmes.*
2. *Le Songe.*

selon lui, des êtres incomplets, voués à l'esclavage; molles et sans muscles, elles n'ont pas de prise sur le monde; aussi travaillent-elles âprement à s'annexer un amant ou, mieux, un époux. Le mythe de la mante religieuse n'est pas, que je sache, utilisé par Montherlant, mais il en retrouve le contenu : aimer, pour la femme, c'est dévorer; elle prétend se donner, et elle prend. Il cite le cri de Mme Tolstoï : « Je vis par lui, pour lui; j'exige la même chose pour moi », et il dénonce les dangers d'une telle furie d'amour; il trouve une terrible vérité au mot de l'Ecclésiaste : « Un homme qui vous veut du mal vaut mieux qu'une femme qui vous veut du bien. » Il invoque l'expérience de Lyautey : « Un de mes hommes qui se marie est un homme diminué de moitié. » C'est surtout pour « l'homme supérieur » qu'il juge le mariage néfaste; c'est un embourgeoisement ridicule; imagine-t-on qu'on ait pu dire : Mme Eschyle ou j'irai dîner chez les Dante? Le prestige d'un grand homme en est affaibli; et surtout le mariage brise la solitude magnifique du héros; celui-ci « a besoin de ne pas être distrait de soi-même [1] ». J'ai dit déjà que Montherlant a choisi une liberté *sans objet*, c'est-à-dire qu'il préfère une illusion d'autonomie à l'authentique liberté qui s'engage dans le monde; c'est cette disponibilité qu'il entend défendre contre la femme; celle-ci est lourde, elle pèse. « C'était un dur symbole qu'un homme ne pût marcher droit parce que la femme qu'il aimait était à son bras [2]. » « Je brûlais, elle m'éteint. Je marchais sur les eaux, elle se met à mon bras, j'enfonce [3]. » Comment a-t-elle tant de pouvoir puisqu'elle est manquée, pauvreté, négativité, et que sa magie est illusoire? Montherlant ne l'explique pas. Il dit seulement avec superbe que « le lion craint à bon droit le moustique [3] ». Mais la réponse saute aux yeux : il est facile de se croire souverain quand on est seul, de se croire fort quand on refuse soigneusement de se charger d'aucun fardeau. Montherlant a choisi la facilité; il prétend avoir le culte des valeurs difficiles : mais il cherche à les atteindre facilement. « Les couronnes que nous nous donnons nous-mêmes sont les seules qui valent d'être portées », dit le roi de Pasiphaé. Principe commode. Montherlant surcharge son front, il se drape de pourpre, mais il suffirait d'un regard étranger pour révéler que ses diadèmes sont en papier peint, et que, tel le roi d'Andersen, il est tout nu. Marcher en songe sur les eaux, c'est bien

1. *Sur les femmes.*
2. *Les jeunes filles.*
3. *Les jeunes filles.*

moins fatigant que d'avancer pour de bon sur les chemins de la terre. Et c'est pourquoi le lion Montherlant évite avec terreur le moustique féminin : il redoute l'épreuve du réel [1].

Si Montherlant avait véritablement dégonflé le mythe de l'éternel féminin, il faudrait l'en féliciter : c'est en niant la Femme qu'on peut aider les femmes à s'assumer comme êtres humains. Mais on a vu qu'il ne pulvérise pas l'idole : il la convertit en monstre. Il croit, lui aussi, en cette obscure et irréductible essence : la féminité; il estime après Aristote et saint Thomas qu'elle se définit négativement; la femme est femme par manque de virilité; c'est là le destin que tout individu femelle doit subir sans pouvoir le modifier. Celle qui prétend y échapper se situe au plus bas degré de l'échelle humaine : elle ne réussit pas à devenir homme, elle renonce à être une femme; elle n'est qu'une caricature dérisoire, un faux semblant; qu'elle soit un corps et une conscience ne lui confère aucune réalité : platonicien à ses heures, Montherlant semble considérer que seules les idées de féminité et de virilité possèdent l'être; l'individu qui ne participe ni à l'une ni à l'autre n'a qu'une apparence d'existence. Il condamne sans appel ces « stryges » qui ont l'audace de se poser comme des sujets autonomes, de penser, d'agir. Et il entend prouver en traçant le portrait d'Andrée Hacquebaut que toute femme qui s'efforce de faire de soi une personne se change en un fantoche grimaçant. Bien entendu, Andrée est laide, disgraciée, mal habillée et même sale, les ongles et les avant-bras douteux : le peu de culture qu'on lui attribue a suffi à tuer toute sa féminité; Costals nous assure qu'elle est intelligente, mais à chaque page qu'il lui consacre, Montherlant nous convainc de sa stupidité; Costals prétend éprouver de la sympathie pour elle; Montherlant nous la rend odieuse. Par cette adroite équivoque, on prouve la sottise de l'intelligence féminine, on établit qu'une disgrâce originelle pervertit chez la femme toutes les qualités viriles auxquelles elle tend.

Montherlant veut bien faire une exception pour les sportives; par l'exercice autonome de leur corps, celles-ci peuvent conquérir un esprit, une âme; encore serait-il facile de les faire descendre de ces hauteurs; de la gagnante du 1.000 mètres, à qui il consacre un

1. Ce processus est celui qu'Adler considère comme l'origine classique des psychoses. L'individu divisé entre une « volonté de puissance » et un « complexe d'infériorité » établit entre la société et lui le plus de distance possible afin de n'avoir pas à affronter l'épreuve du réel. Il sait qu'elle minerait des prétentions qu'il ne peut maintenir que dans l'ombre de la mauvaise foi.

hymne enthousiaste, Montherlant s'éloigne avec délicatesse; il ne doute pas de la séduire aisément et il veut lui épargner cette déchéance. Dominique ne s'est pas maintenue sur les sommets où l'appelait Alban; elle est tombée amoureuse de lui : « Celle qui avait été tout esprit et tout âme suait, poussait ses parfums, et, perdant l'air, elle toussotait à petits coups [1]. » Indigné, Alban la chasse. On peut estimer une femme qui, par la discipline du sport, a tué en elle la chair; mais c'est un odieux scandale qu'une existence autonome coulée dans une chair de femme; la chair féminine est haïssable dès qu'une conscience l'habite. Ce qui convient à la femme, c'est d'être purement chair. Montherlant approuve l'attitude orientale : en tant qu'objet de jouissance, le sexe faible a sur terre une place, humble sans doute, mais valable; il trouve une justification dans le plaisir qu'en tire le mâle et dans ce plaisir seul. La femme idéale est parfaitement stupide et parfaitement soumise; elle est toujours prête à accueillir l'homme, et ne lui demande jamais rien. Telle est Douce, qu'Alban apprécie à ses heures, « Douce, admirablement sotte et toujours plus convoitée à mesure que plus sotte..., inutile en dehors de l'amour et qu'il évite alors avec une douceur ferme [1] ». Telle est la petite arabe Radidja, tranquille bête d'amour qui accepte docilement plaisir et argent. Telle peut-on imaginer cette « bête féminine » rencontrée dans un train espagnol : « Elle avait l'air si abruti que je me mis à la désirer [2]. » L'auteur explique : « Ce qui est agaçant chez les femmes, c'est leur prétention à la raison; qu'elles exagèrent leur animalité, elles ébauchent le surhumain [3]. »

Cependant Montherlant n'a rien d'un sultan oriental; il lui manque d'abord la sensualité. Il est loin de se délecter sans arrière-pensée des « bêtes féminines »; elles sont « malades, malsaines, jamais tout à fait nettes [3] »; Costals nous confie que les cheveux des jeunes garçons sentent plus fort et meilleur que ceux des femmes; il éprouve parfois du dégoût devant Solange, devant « cette odeur doucereuse, presque écœurante et ce corps sans muscle, sans nerf, comme une loche blanche [3] ». Il rêve d'étreintes plus dignes de lui, entre égaux, où la douceur naîtrait de la force vaincue... L'Orient goûte voluptueusement la femme et par là s'établit entre amants une réciprocité charnelle : c'est ce que manifestent les ardentes

1. *Le songe.*
2. *La petite infante de Castille.*
3. *Les jeunes filles.*

invocations du *Cantique des Cantiques*, les contes des *Mille et une nuits*, et tant de poésies arabes à la gloire de la bien-aimée; certes, il y a de mauvaises femmes, mais il en est aussi de savoureuses, et l'homme sensuel s'abandonne à leurs bras avec confiance, sans s'en trouver humilié. Tandis que le héros de Montherlant est toujours sur la défensive : « Prendre sans être pris, seule formule acceptable entre l'homme supérieur et la femme [1] ». Il parle volontiers du moment du désir, qui lui semble un moment agressif, viril; il esquive celui de la jouissance; peut-être risquerait-il de découvrir que, lui aussi, il sue, il halète, il « pousse ses parfums »; mais non : qui oserait respirer son odeur, sentir sa moiteur? Sa chair désarmée n'existe pour personne, parce qu'il n'y a personne en face de lui : il est la seule conscience, une pure présence transparente et souveraine; et si pour sa conscience même le plaisir existe, il n'en tient pas compte : ce serait donner barre sur lui. Il parle complaisamment du plaisir qu'il donne, jamais de celui qu'il reçoit : recevoir, c'est une dépendance. « Ce que je demande à une femme, c'est de lui faire plaisir [2]. » La chaleur vivante de la volupté serait une complicité : il n'en admet aucune; il préfère la solitude hautaine de la domination. Ce sont des satisfactions, non pas sensuelles, mais cérébrales qu'il cherche auprès des femmes.

Et d'abord celles d'un orgueil qui souhaite s'exprimer, mais sans courir de risques. Devant la femme « on a le même sentiment que devant le cheval, devant le taureau qu'on va aborder : la même incertitude et le même goût de *mesurer son pouvoir* [2] ». Le mesurer à d'autres hommes, ce serait bien hardi; ils interviendraient dans l'épreuve; ils imposeraient des barèmes imprévus, ils rendraient un verdict étranger; en face d'un taureau, d'un cheval, on demeure son propre juge, ce qui est infiniment plus sûr. Une femme aussi, si on la choisit bien, on reste seul en face d'elle : « Je n'aime pas dans l'égalité parce que, dans la femme, c'est l'enfant que je cherche. » Cette lapalissade n'explique rien : pourquoi cherche-t-il l'enfant, non l'égale? Montherlant serait plus sincère s'il déclarait que lui, Montherlant, n'a pas d'égal; et plus exactement qu'il n'en veut pas avoir : son semblable lui fait peur. Au temps des *Olympiques* il admire dans le sport la rigueur des compétitions qui créent des hiérarchies avec lesquelles on ne peut pas tricher; mais il n'a pas lui-même entendu cette leçon; dans la suite de son œuvre et de sa vie, ses héros comme

1. *Les jeunes filles.*
2. *La petite infante de Castille.*

lui-même se soustraient à toute confrontation : ils ont affaire à des bêtes, des paysages, des enfants, des femmes-enfants, et jamais à des égaux. Naguère épris de la dure lucidité du sport, Montherlant n'accepte comme maîtresses que des femmes dont son orgueil peureux n'ait à craindre aucun jugement; il les choisit « passives et végétales », infantiles, stupides, vénales. Il évitera systématiquement de leur attribuer une conscience : s'il en découvre quelque trace, il se cabre, il s'en va; il ne s'agit pas d'établir avec la femme aucun rapport intersubjectif : elle ne doit être au royaume de l'homme qu'un simple objet animé; jamais on ne l'envisagera comme sujet; jamais il ne sera tenu compte de son point de vue à elle. Le héros de Montherlant a une morale qui se croit arrogante et qui n'est que commode : il ne se soucie que de ses rapports avec soi-même. Il s'attache à la femme — ou plutôt il s'attache la femme — non pour jouir d'elle, mais pour jouir de soi : étant absolument inférieure, l'existence de la femme dévoile la substantielle, l'essentielle et indestructible supériorité du mâle, sans risque.

Ainsi la sottise de Douce permet à Alban « de reconstituer en quelque mesure les sensations du *demi-dieu antique* épousant une oie fabuleuse [1] ». Dès qu'il touche Solange, voilà Costals changé en un superbe lion : « A peine étaient-ils assis l'un près de l'autre, il mit la main sur la cuisse de la jeune fille (par-dessus la robe), puis la tint posée au centre de son corps *comme un lion* tient sa patte étalée sur le quartier de viande qu'il s'est conquis... [2] » Ce geste que, dans l'obscurité des cinémas, tant d'hommes accomplissent chaque jour avec modestie, Costals leur annonce que c'est « le geste primitif du *Seigneur* [2] ». S'ils avaient comme lui le sens de la grandeur, les amants, les maris qui embrassent leur maîtresse avant de la posséder connaîtraient à bon marché ces puissantes métamorphoses. « Il humait vaguement le visage de cette femme, *pareil à un lion* qui déchiquetant la viande qu'il tient entre ses pattes, de temps en temps s'arrête pour la lécher [2]. » Cet orgueil carnassier n'est pas le seul plaisir que le mâle tire de sa femelle; elle lui est prétexte à faire librement et, toujours sans risque, à blanc, l'expérience de son propre cœur. Costals, une nuit, s'amusera même à la faire souffrir jusqu'à ce que, rassasié du goût de sa douleur, il attaque allégrement une cuisse de poulet. On ne peut se permettre que rarement un tel caprice. Mais

1. *Le Songe.*
2. *Les jeunes filles.*

il est d'autres joies, ou puissantes ou subtiles. Par exemple, la condescendance; Costals condescend à répondre à certaines lettres de femmes, et parfois même il y apporte ses soins; à une petite paysanne inspirée, il écrit à la fin d'une dissertation pédante : « Je doute que vous puissiez me comprendre, mais cela vaut mieux que si je me *fusse abaissé* à vous [1]. » Il lui plaît quelquefois de modeler une femme à son image : « Je veux que vous soyez pour moi comme une chéche... je ne vous ai pas *élevée* à moi pour que vous soyez autre chose que moi [1]. » Il s'amuse à fabriquer à Solange quelques beaux souvenirs. Mais c'est surtout quand il couche avec une femme qu'il éprouve avec ivresse sa prodigalité : donneur de joie, donneur de paix, de chaleur, de force, de plaisir, ces richesses qu'il dispense le comblent. Lui ne doit rien à ses maîtresses; souvent, pour en être bien sûr, il les paie; mais même quand le coït est au pair, la femme est sans réciprocité son obligée : elle ne donne rien, il prend. Aussi trouve-t-il absolument normal, le jour où il déflore Solange, de l'envoyer au cabinet de toilette; même si une femme est tendrement chérie, il ferait beau voir que l'homme se gênât pour elle; il est mâle de droit divin, elle est de droit divin vouée au bock et au bidet. L'orgueil de Costals imite ici si fidèlement la muflerie qu'on ne sait plus bien ce qui le distingue d'un commis-voyageur malappris. Le premier devoir d'une femme, c'est de se soumettre aux exigences de sa générosité; quand il suppose que Solange n'apprécie pas ses caresses, Costals entre dans une rage blanche. S'il chérit Radidja, c'est que le visage de celle-ci s'allume de joie dès qu'il entre en elle. Alors il jouit de se sentir à la fois bête de proie et prince magnifique. On se demande cependant avec perplexité d'où peut venir l'ivresse de prendre et de combler si la femme prise et comblée n'est qu'une pauvre chose, chair fade où palpite un ersatz de conscience. Comment Costals peut-il perdre tant de temps avec ces créatures vaines? Ces contradictions donnent la mesure de son orgueil.

Une délectation plus subtile du fort, du généreux, du maître c'est la pitié pour la race malheureuse. Costals, de temps en temps, s'émeut de sentir en son cœur tant de gravité fraternelle, tant de sympathie pour les humbles, tant de « pitié pour les femmes ». Quoi de plus touchant que la douceur imprévue des êtres durs? Il ressuscite en lui cette noble image d'Épinal quand il se penche

1. *Les jeunes filles.*

sur ces animaux malades que sont les femmes. Même les sportives, il aime les voir vaincues, blessées, harassées, meurtries; quant aux autres, il les veut le plus désarmées possible. Leur misère mensuelle le dégoûte et cependant Costals confie que « toujours il avait préféré chez les femmes ces jours où il les savait atteintes... [1] ». Il lui arrive de céder à cette pitié; il va jusqu'à prendre des engagements, sinon jusqu'à les tenir : il s'engage à aider Andrée, à épouser Solange. Quand la pitié se retire de son âme, ces promesses meurent : n'a-t-il pas le droit de se contredire? C'est lui qui fait les règles du jeu qu'il joue avec lui-même pour seul partenaire.

Inférieure, pitoyable, ce n'est pas assez. Montherlant veut la femme méprisable. Il prétend parfois que le conflit du désir et du mépris est un drame pathétique : « Ah! désirer ce qu'on dédaigne, quelle tragédie!... Devoir attirer et repousser presque dans le même geste, allumer et rejeter vite comme on fait avec une allumette; la tragédie de nos rapports avec les femmes [2]! » En vérité, il n'y a de tragédie que du point de vue de l'allumette, point de vue négligeable. Quant à l'allumeur, soucieux de ne pas se brûler les doigts, il est trop clair que cette gymnastique le ravit. Si son bon plaisir n'était pas de « désirer ce qu'on dédaigne », il ne refuserait pas systématiquement de désirer ce qu'il estime : Alban ne repousserait pas Dominique; il choisirait d'« aimer dans l'égalité »; et il pourrait éviter de tant dédaigner ce qu'il désire : après tout, on ne voit pas à priori en quoi une petite danseuse espagnole, jeune, jolie, ardente, simple est si méprisable; est-ce parce qu'elle est pauvre, de basse extraction, sans culture? Il est à craindre qu'aux yeux de Montherlant ce ne soient en effet des tares. Mais surtout il la méprise en tant que femme, par décret; il dit justement que ce n'est pas le mystère féminin qui suscite les rêves mâles, mais ces rêves qui créent du mystère; mais lui aussi projette dans l'objet ce que sa subjectivité réclame : ce n'est pas parce qu'elles sont méprisables qu'il dédaigne les femmes, c'est parce qu'il veut les dédaigner qu'elles lui paraissent abjectes. Il se sent perché sur des cimes d'autant plus hautaines qu'entre elles et lui la distance est plus grande; c'est ce qui explique qu'il choisisse pour ses héros des amoureuses aussi minables : au grand écrivain Costals il oppose une vieille vierge de province, tourmentée par le sexe et l'ennui, et une petite bourgeoise d'extrême-droite, niaise et intéressée; c'est jauger avec des mesures bien

1. *Les jeunes filles.*
2. *La petite infante de Castille.*

humbles un individu supérieur : le résultat de cette prudence c'est qu'il nous paraît tout petit. Mais peu importe, Costals se croit grand. Les plus humbles faiblesses de la femme suffisent à nourrir sa superbe. Un texte des *Jeunes filles* est singulièrement significatif. Avant de coucher avec Costals, Solange fait sa toilette de nuit. « Elle dut aller aux w.-c. et Costals se souvint de cette jument qu'il avait eue, si fière, si délicate qu'elle n'urinait ni ne brenait jamais quand il était sur son dos. » Ici se découvre la haine de la chair (on pense à Swift : « Célia chie »), la volonté d'assimiler la femme à une bête domestique, le refus de lui reconnaître aucune autonomie, fût-elle d'ordre urinaire; mais surtout, tandis que Costals s'indigne, il oublie qu'il possède lui aussi une vessie et un côlon; de même quand il s'écœure d'une femme baignée de sueur et d'odeur, il abolit toutes ses sécrétions personnelles : il est un pur esprit servi par des muscles et un sexe d'acier. « Le dédain est plus noble que le désir », déclare Montherlant dans *Aux fontaines du désir*, et Alvaro : « Mon pain est le dégoût[1]. » Quel alibi que le mépris quand il se complaît en soi-même! Du fait qu'on contemple et qu'on juge, on se sent radicalement autre que l'autre que l'on condamne, on se lave sans frais des tares dont on l'accuse. Avec quelle ivresse Montherlant exhale pendant toute sa vie son mépris pour les hommes! Il lui suffit de dénoncer leur sottise pour se croire intelligent, leur lâcheté pour se croire courageux. Au début de l'occupation, il se livre à une orgie de mépris à l'égard de ses compatriotes vaincus : lui n'est ni français, ni vaincu; il plane. Au détour d'une phrase, il convient que, somme toute, lui, Montherlant, qui accuse, n'a rien fait de plus que les autres pour prévenir la défaite; il n'a même pas consenti à être officier; mais aussitôt il recommence à accuser avec une furie qui l'emporte bien loin de lui-même[2]. S'il affecte de se désoler de ses dégoûts, c'est pour les sentir plus sincères et s'en réjouir davantage. En vérité, il y trouve tant de commodités qu'il cherche systématiquement à entraîner la femme dans l'abjection. Costals s'amuse à tenter avec de l'argent ou des bijoux des filles pauvres : qu'elles acceptent ses cadeaux malveillants, il jubile. Il joue un jeu sadique avec Andrée pour le plaisir, non de la faire souffrir, mais de la voir s'avilir. Il invite Solange à l'infanticide : elle accueille cette perspective, et les sens de Costals s'enflam-

1. *Le maître de Santiago.*
2. *Le solstice de juin*, p. 301.

ment; il possède dans un ravissement de mépris cette meurtrière en puissance.

La clé de cete attitude, c'est l'apologue des chenilles [1] qui nous la fournit : quelle qu'en ait été l'intention cachée, il est par soi-même assez significatif. Compissant des chenilles, Montherlant s'amuse à en épargner certaines, à en exterminer d'autres; il accorde une pitié rieuse à celles qui s'acharnent à vivre et les laisse généreusement courir leur chance; ce jeu l'enchante. Sans les chenilles, le jet urinaire n'eût été qu'une excrétion; il devient instrument de vie et de mort; en face de l'insecte rampant, l'homme qui soulage sa vessie connaît la solitude despotique de Dieu, sans être menacé de réciprocité. Ainsi devant les bêtes féminines, le mâle, du haut de son piédestal, tantôt cruel, tantôt tendre, juste et capricieux tour à tour, donne, reprend, comble, s'apitoie, s'irrite; il n'obéit qu'à son bon plaisir; il est souverain, libre, unique. Mais il faut que ces bêtes ne soient que des bêtes; on les choisira à dessein, on flattera leurs faiblesses, on les traitera en bêtes avec tant d'acharnement qu'elles finiront bien par accepter leur condition. Ainsi les blancs de Louisiane et de Georgie s'enchantent des menus larcins et des mensonges des noirs : ils se sentent confirmés dans la supériorité que leur confère la couleur de leur peau; et si un de ces nègres s'entête à être honnête, on l'en maltraitera davantage. Ainsi se pratiquait systématiquement dans les camps de concentration l'avilissement de l'homme : la race des Seigneurs trouvait dans cette abjection la preuve qu'elle était d'essence surhumaine.

Cette rencontre n'a rien d'un hasard. On sait assez que Montherlant admira l'idéologie nazie. Il s'enchante de voir la croix gammée qui est la Roue solaire triompher en une des fêtes du Solèil... « La victoire de la Roue solaire n'est pas seulement victoire du Soleil, victoire de la païennie. Elle est victoire du principe solaire qui est que tout tourne... Je vois triompher en ce jour le principe dont je suis imbu, que j'ai chanté, qu'avec une conscience entière je sens gouverner ma vie [2]. » On sait aussi avec quel sens pertinent de la grandeur il a, pendant l'occupation, proposé en exemple aux Français ces Allemands qui « respirent le grand style de la force [3] ». Le même goût panique de la facilité qui le faisait fuir devant ses égaux le met à genoux devant les vainqueurs : il croit par cet agenouil-

1. *Le solstice de juin*, p. 286.
2. *Le solstice de juin*, p. 308.
3. *Le solstice de juin*, p. 194.

lement s'identifier à eux; le voilà vainqueur, c'est ce qu'il a toujours souhaité, que ce soit contre un taureau, des chenilles ou des femmes, contre la vie même et la liberté. Il est juste de dire que, déjà avant la victoire, il encensait les « enchanteurs totalitaires [1] ». Comme eux, il avait toujours été nihiliste, il avait toujours détesté les hommes. « Les gens ne valent même pas d'être conduits (et il n'est pas besoin que l'humanité vous ait fait quelque chose pour la détester à ce point) [1] »; comme eux, il croyait que certains êtres : race, nation ou lui-même, Montherlant, détiennent un privilège absolu qui leur confère sur autrui tous les droits. Toute sa morale justifie et appelle la guerre et les persécutions. Pour juger de son attitude à l'égard des femmes, il convient d'examiner cette éthique de plus près. Car enfin il faudrait savoir *au nom de quoi* elles sont condamnées.

La mythologie nazie avait une infrastructure historique : le nihilisme exprimait le désespoir allemand; le culte du héros servait un impérialisme positif pour lesquels des millions de soldats sont morts. L'attitude de Montherlant n'a aucune contrepartie positive et elle n'exprime que son propre choix existentiel. En vérité, ce héros a choisi la peur. Il y a en toute conscience une prétention à la souveraineté : mais elle ne saurait se confirmer qu'en se risquant; aucune supériorité n'est jamais donnée puisque, réduit à sa subjectivité, l'homme n'est rien; c'est entre les actes et les ouvrages des hommes que des hiérarchies peuvent s'établir; le mérite est sans cesse à conquérir : Montherlant lui-même le sait. « On n'a de droit que sur ce qu'on est prêt à risquer. » Mais il n'a jamais voulu *se* risquer au milieu de ses semblables. Et c'est parce qu'il n'ose pas l'affronter qu'il abolit l'humanité. « Enrageant obstacle que celui des êtres », dit le roi de la *Reine morte*. C'est qu'ils démentent la « féerie » complaisante que le vaniteux crée autour de soi. Il faut les nier. Il est remarquable qu'*aucune* des œuvres de Montherlant ne nous peigne un conflit d'homme à homme; c'est la coexistence qui est le grand drame vivant : il l'élude. Son héros se dresse toujours seul en face d'animaux, d'enfants, de femmes, de paysages; il est en proie à ses propres désirs (comme la reine de Pasiphaé) ou à ses propres exigences (comme le Maître de Santiago), mais il n'y a jamais *personne* à ses côtés. Même Alban dans le *Songe* n'a pas de camarade : Prinet vivant, il le dédaigne, il ne s'exalte que sur son cadavre. L'œuvre comme la vie de Montherlant n'admet qu'*une* conscience.

1. *L'équinoxe de septembre*, p. 57.

Du même coup, tout sentiment disparaît de cet univers; il ne peut y avoir de rapport intersubjectif, s'il n'y a qu'un sujet. L'amour est dérisoire; mais ce n'est pas au nom de l'amitié qu'il est méprisable, car « l'amitié manque de viscères [1] ». Et toute solidarité humaine est refusée avec hauteur. Le héros n'a pas été engendré, il n'est pas limité par l'espace et le temps. « Je ne vois aucune raison raisonnable de m'intéresser aux choses extérieures qui me sont contemporaines plus qu'à celles de n'importe quelle année du passé [2]. » Rien de ce qui arrive à autrui ne compte pour lui. « A vrai dire, les événements ne m'ont jamais importé. Je ne les aimais que dans les rayons qu'ils faisaient en moi en me traversant... Qu'ils soient donc ce qu'ils veulent être... [2]» L'action est impossible. « Avoir eu de l'ardeur, de l'énergie, de l'audace et n'avoir pu les mettre à la disposition de quoi que ce soit par manque de foi en quoi que ce soit d'humain! [3]» C'est dire que toute *transcendance* est interdite. Montherlant le reconnaît. L'amour et l'amitié sont des fariboles, le mépris empêche l'action; il ne croit pas à l'art pour l'art, et il ne croit pas en Dieu. Il ne reste que l'immanence du plaisir : « Ma seule ambition a été d'user mieux que les autres de mes sens », écrit-il en 1925 [3]. Et encore : « En somme, qu'est-ce que je veux? La possession des êtres qui me plaisent, dans la paix et dans la poésie [4]. » Et, en 1941 : « Mais moi qui accuse, qu'ai-je fait de ces vingt années? Elles ont été un songe rempli de mon plaisir. J'ai vécu en long et en large, me saoulant de ce que j'aime : quel bouche à bouche avec la vie [5]! » Soit. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle se vautre dans l'immanence que la femme était piétinée? Quelles fins plus hautes, quels grands desseins Montherlant oppose-t-il à l'amour possessif de la mère, de l'amante? Lui aussi cherche « la possession »; et quant au « bouche à bouche avec la vie », bien des femmes pourraient lui rendre des points. Il est vrai qu'il déclare goûter singulièrement les jouissances insolites : celles qu'on peut tirer des bêtes, des garçons, des fillettes impubères; il s'indigne qu'une maîtresse passionnée ne songe pas à mettre dans son lit sa fille de douze ans : c'est une mesquinerie bien peu solaire. Ne sait-il pas que la sexualité des femmes n'est pas moins tourmentée que celle des mâles? Si c'est d'après ce critère qu'on hiérarchise

1. *Aux fontaines du désir.*
2. *La possession de soi-même*, p. 13.
3. *Le solstice de juin*, p. 316.
4. *Aux fontaines du désir.*
5. *Le solstice de juin*, p. 301.

Montherlant nous dit dans une préface qu'il s'intéresse en certains hommes de ce temps à « leur foi tranchante, leur mépris de la réalité extérieure, leur goût de la ruine, leur fureur du rien ». C'est à cette fureur que le maître de Santiago sacrifie sa fille. On la parera du beau mot chatoyant de mystique. N'est-il pas plat de préférer le bonheur à la mystique? En vérité, les sacrifices et les renoncements n'ont de sens que dans la perspective d'un but, un but humain; et les buts qui dépassent l'amour singulier, le bonheur personnel, ne peuvent apparaître que dans un monde qui reconnaît le prix et de l'amour et du bonheur; la « morale des midinettes » est plus authentique que les féeries du vide parce qu'elle a ses racines dans la vie et dans la réalité : et c'est de là que peuvent jaillir des aspirations plus vastes. On imagine aisément Inès de Castro à Buchenwald, et le Roi s'empressant à l'ambassade d'Allemagne par raison d'État. Bien des midinettes ont, pendant l'occupation, mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. Les mots creux dont il se forge sont dangereux par leur vide même : la mystique surhumaine autorise toutes les dévastations temporelles. Le fait est que, dans les drames dont nous parlons, elle s'affirme par deux meurtres, l'un physique et l'autre moral; Alvaro n'a pas beaucoup de chemin à faire pour devenir farouche, solitaire, méconnu, un grand inquisiteur; ni le roi, incompris, renié, un Himmler. On tue les femmes, on tue les Juifs, on tue les hommes efféminés ou enjuivés, on tue tout ce qu'on a intérêt ou plaisir à tuer au nom de ces hautes idées. Ce n'est que par des négations que peuvent s'affirmer des mystiques négatives. Le vrai dépassement, c'est une marche positive vers l'avenir, l'avenir des hommes. Le faux héros, pour se persuader qu'il est arrivé loin, qu'il plane haut, regarde toujours en arrière, à ses pieds; il méprise, il accuse, il opprime, il persécute, il torture, il massacre. C'est par le mal qu'il fait à son prochain qu'il s'estime supérieur à lui. Tels sont les sommets que Montherlant nous désigne d'un doigt superbe, quand il interrompt son « bouche à bouche avec la vie[1] ».

« Comme l'âne des norias arabes, je tourne, je tourne, aveugle et repassant sans fin sur mes traces. Seulement, je ne fais pas venir d'eau fraîche. » Il y a peu de choses à ajouter à cet aveu que signait Montherlant en 1927. L'eau fraîche n'a jamais jailli. Peut-être Montherlant eût-il dû allumer le bûcher de Perigrinos : c'était la solution la plus logique. Il a préféré se réfugier dans son propre culte.

1. *Le solstice de juin*, p. 312.

Au lieu de se donner à ce monde qu'il ne saurait fertiliser, il s'est contenté de s'y mirer; et il a ordonné sa vie dans l'intérêt de ce mirage visible à ses seuls yeux. « Les princes sont à l'aise en toutes circonstances, même dans la défaite », écrit-il[1]; et, parce qu'il se complaît dans la défaite, il se croit roi. Il a appris de Nietzsche que « la femme est le divertissement du héros » et il croit qu'il suffit de se divertir des femmes pour être sacré héros. Le reste à l'avenant. Comme le dit Costals, « Au fond, quelle rigolade ! »

II. — *D. H. LAWRENCE*
ou L'orgueil phallique.

Lawrence se situe aux antipodes d'un Montherlant. Il ne s'agit pas pour lui de définir les rapports singuliers de la femme et de l'homme, mais de les replacer tous deux dans la vérité de la Vie. Cette vérité n'est ni représentation, ni volonté : elle enveloppe l'animalité, où l'être humain a ses racines. Lawrence refuse avec passion l'antithèse sexe-cerveau; il y a chez lui un optimisme cosmique qui s'oppose radicalement au pessimisme de Schopenhauer; le vouloir-vivre qui s'exprime dans le phallus est joie : et c'est en lui que pensée et action doivent avoir leur source, sous peine d'être concept vide, mécanisme stérile. Le pur cycle sexuel est insuffisant parce qu'il retombe dans l'immanence : il est synonyme de mort; mais mieux vaut encore cette réalité mutilée : sexe et mort, qu'une existence coupée de l'humus charnel. L'homme n'a pas seulement besoin, tel Antée, de reprendre par moments contact avec la terre; sa vie d'homme doit être tout entière expression de sa virilité qui pose et exige immédiatement la femme; celle-ci n'est donc ni divertissement, ni proie, elle n'est pas un objet en face d'un sujet, mais un pôle nécessaire à l'existence du pôle de signe opposé. Les hommes qui ont méconnu cette vérité, un Napoléon par exemple, ont manqué leur destin d'homme : ce sont des ratés. Ce n'est pas en affirmant sa singularité, c'est en accomplissant sa généralité le plus intensément possible que l'individu peut se sauver : qu'il soit mâle ou femelle, il ne doit jamais chercher dans les rapports érotiques le triomphe de son orgueil ni l'exaltation de son moi; se servir de son sexe comme de l'instrument de sa volonté, c'est là la faute irré-

1. *Le solstice de juin*, p. 312.

parable; il faut briser les barrières de l'ego, dépasser les limites mêmes de la conscience, renoncer à toute souveraineté personnelle. Rien de plus beau que cette statuette représentant une femme en train d'accoucher : « une figure terriblement vide, pointue, rendue *abstraite jusqu'à l'insignifiance* sous le poids de la sensation ressentie [1] ». Cette extase n'est ni un sacrifice, ni un abandon; il ne s'agit pour aucun des deux sexes de se laisser engloutir par l'autre; ni l'homme ni la femme ne doivent apparaître comme le fragment brisé d'un couple; le sexe n'est pas une blessure; chacun est un être complet, parfaitement polarisé; quand l'un est assuré dans sa virilité, l'autre dans sa féminité, « chacun réussit la perfection du circuit polarisé des sexes [1] »; l'acte sexuel est sans annexion, sans reddition d'aucun des partenaires, l'accomplissement merveilleux de l'un par l'autre. Quand Ursule et Bikrin enfin se sont trouvés, « ils se donnaient *réciproquement* cet équilibre stellaire qui seul peut s'appeler liberté... Elle était pour lui ce qu'il était pour elle, la magnificence immémoriale de *l'autre réalité*, mystique et palpable [2] ». Accédant l'un à l'autre dans l'arrachement généreux de la passion, deux amants accèdent ensemble à l'Autre, au Tout. Ainsi Paul et Clara, dans le moment de leur amour [2] : elle est pour lui « une vie forte, étrange, farouche, qui se mêlait à la sienne. C'était tellement plus grand qu'eux qu'ils étaient réduits au silence. Ils s'étaient rencontrés et dans leur rencontre se confondaient l'élan des innombrables brins d'herbe, les tourbillons des étoiles ». Lady Chatterley et Mellors atteignent aux mêmes joies cosmiques : se mêlant l'un à l'autre, ils se mêlent aux arbres, à la lumière, à la pluie. Lawrence a longuement développé cette doctrine dans la *Défense de Lady Chatterley*; « le mariage n'est qu'une illusion s'il n'est pas durablement et radicalement phallique, s'il n'est pas relié au soleil et à la terre, à la lune, aux étoiles et aux planètes, au rythme des jours et au rythme des mois, au rythme des saisons, des années, des lustres et des siècles. Le mariage n'est rien s'il n'est pas basé sur une correspondance du sang. Car le sang est la substance de l'âme ». « Le sang de l'homme et de la femme sont deux fleuves éternellement différents qui ne peuvent se mélanger. » C'est pourquoi ces deux fleuves entourent de leurs méandres la totalité de la vie. « Le phallus est un volume de sang qui remplit la vallée de sang de la femme. Le puissant fleuve de sang masculin entoure dans ses ultimes pro-

1. *Femmes amoureuses.*
2. *Amants et fils.*

fondeurs le grand fleuve du sang féminin...; pourtant, aucun des deux ne rompt ses barrages. C'est la communion la plus parfaite... et c'est un des plus grands mystères. » Cette communion est un miraculeux enrichissement; mais elle exige que les prétentions de la « personnalité » soient abolies. Quand des personnalités cherchent à s'atteindre sans se renier, comme il arrive ordinairement dans la civilisation moderne, leur tentative est vouée à l'échec. Il y a alors une sexualité « personnelle, blanche, froide, nerveuse, poétique », qui est dissolvante pour le courant vital de chacun. Les amants se traitent en instruments, ce qui engendre entre eux la haine : ainsi Lady Chatterley et Michaëlis; ils demeurent enfermés dans leur subjectivité; ils peuvent connaître une fièvre analogue à celle que donne l'alcool ou l'opium, mais elle est sans objet : ils ne découvrent pas la réalité de l'autre; ils n'accèdent à rien. Lawrence eût condamné Costals sans recours. Il a peint en Gérard [1] un de ces mâles orgueilleux et égoïstes; et Gérard est pour une très grande part responsable de cet enfer où il se précipite avec Gudrun. Cérébral, volontaire, il se complaît dans l'affirmation vide de son moi et se raidit contre la vie : pour le plaisir de maîtriser une jument fougueuse, il la maintient accotée à une barrière derrière laquelle un train roule avec fracas, il ensanglante ses flancs rebelles et s'enivre de son pouvoir. Cette volonté de domination avilit la femme contre laquelle elle s'exerce; faible, la voilà transformée en esclave. Gérard se penche sur Minette, « son regard élémentaire d'esclave violée, dont la raison d'être est d'être perpétuellement violée, faisait vibrer les nerfs de Gérard... La seule volonté était la sienne, elle était la substance passive de sa volonté ». C'est là une souveraineté misérable; si la femme n'est qu'une substance passive, ce que le mâle domine n'est rien. Il croit prendre, s'enrichir : c'est un leurre. Gérard serre Gudrun dans ses bras : « elle était la substance riche et adorable de son être à lui... Elle s'était évanouie en lui et il atteignait la perfection ». Mais dès qu'il la quitte, il se retrouve seul et vide; et le lendemain elle ne vient pas au rendez-vous. Si la femme est forte, la prétention mâle suscite en elle une prétention symétrique; fascinée et rebelle, elle devient masochiste et sadique tour à tour. Gudrun est bouleversée de trouble quand elle voit Gérard serrer entre ses cuisses les flancs de la jument affolée; mais elle est troublée aussi quand la nourrice de Gérard lui raconte qu'autrefois « elle pinçait ses petites fesses ». L'arrogance masculine exaspère les résistances féminines. Tandis

1. *Femmes amoureuses.*

qu'Ursule est vaincue et sauvée par la pureté sexuelle de Bikrin, comme lady Chatterley par celle du garde-chasse, Gérard entraîne Gudrun dans une lutte sans issue. Une nuit, malheureux, brisé par un deuil, il s'abandonne dans ses bras. « Elle était le grand bain de vie, il l'adorait. Elle était la mère et la substance de toutes choses. L'émanation miraculeuse et douce de son sein de femme envahissait son cerveau desséché et malade comme une lymphe guérisseuse, comme le flot calmant de la vie même, parfait comme s'il baignait de nouveau dans le sein maternel. » Cette nuit-là, il pressent ce qu'une communion avec la femme pourrait être; mais c'est trop tard; son bonheur est vicié, car Gudrun n'est pas vraiment présente; elle laisse Gérard dormir sur son épaule, mais elle demeure éveillée, impatiente, séparée. C'est le châtiment de l'individu en proie à soi-même : il ne peut, seul, briser sa solitude; en dressant les barrières du moi, il a dressé celles de l'*autre :* il ne le rejoindra jamais. A la fin, Gérard meurt, tué par Gudrun et par lui-même.

Ainsi aucun des deux sexes n'apparaît d'abord comme privilégié. Aucun n'est sujet. Pas plus qu'une proie, la femme n'est un simple prétexte. Malraux [1] remarque que, pour Lawrence, il ne suffit pas, comme il suffit à l'Hindou, que la femme soit l'occasion d'un contact avec l'infini, à la manière, par exemple, d'un paysage : ce serait d'une autre façon en faire un objet. Elle est réelle autant que l'homme; c'est une communion réelle qu'il faut atteindre. C'est pourquoi les héros approuvés par Lawrence réclament de leur maîtresse beaucoup plus que le don de son corps : Paul n'accepte pas que Myriam se livre à lui par un tendre sacrifice; Bikrin ne veut pas qu'Ursule se borne à chercher dans ses bras le plaisir; froide ou brûlante, la femme qui demeure enfermée en soi laisse l'homme à sa solitude : il doit la repousser. Il faut que tous deux se donnent corps et âme. Si ce don s'est accompli, ils doivent se rester à jamais fidèles. Lawrence est partisan du mariage monogame. Il n'y recherche de la variété que si l'on s'intéresse à la singularité des êtres : mais le mariage phallique est fondé sur la généralité. Quand le circuit virilité-féminité s'est établi, aucun désir de changement n'est concevable : c'est un circuit parfait, fermé en soi, définitif.

Don réciproque, réciproque fidélité : est-ce vraiment le règne de la reconnaissance mutuelle? Bien loin de là. Lawrence croit passionnément à la suprématie mâle. Le mot même de « mariage phallique »,

1. Préface à *L'amant de lady Chatterley.*

l'équivalence qu'il établit entre sexuel et phallique, le prouvent assez. Des deux courants de sang qui mystérieusement se marient, le courant phallique est privilégié. « Le phallus sert de trait d'union entre les deux fleuves : il conjugue les deux rythmes différents en un courant unique. » Ainsi l'homme est non seulement un des termes du couple, mais aussi leur rapport; il est leur dépassement : « Le pont qui mène à l'avenir, c'est le phallus. » Au culte de la Déesse Mère, Lawrence entend substituer un culte phallique; quand il veut mettre en lumière la nature sexuelle du cosmos, c'est non le ventre de la femme, mais la virilité de l'homme qu'il évoque. Il ne peint presque jamais un homme troublé par la femme : mais cent fois il montre la femme secrètement bouleversée par l'appel vif, subtil, insinuant du mâle; ses héroïnes sont belles et saines, mais non capiteuses; tandis que ses héros sont des faunes inquiétants. Ce sont les animaux mâles qui incarnent le trouble et puissant mystère de la Vie; les femmes en subissent le sortilège : celle-ci est émue par un renard, celle-là est éprise d'un étalon, Gudrun défie fiévreusement un troupeau de jeunes bœufs; elle est bouleversée par la vigueur rebelle d'un lapin. Sur ce privilège cosmique se greffe un privilège social. Sans doute parce que le courant phallique est impétueux, agressif, parce qu'il enjambe l'avenir, — Lawrence ne s'en explique qu'imparfaitement, — c'est à l'homme qu'il appartient de « porter en avant les bannières de la vie [1] »; il est tendu vers des buts, il incarne la transcendance; la femme est absorbée par ses sentiments, elle est toute intériorité; elle est vouée à l'immanence. Non seulement l'homme joue dans la vie sexuelle le rôle actif, mais c'est par lui que cette vie est dépassée; il est enraciné dans le monde sexuel, mais il s'en évade; elle y demeure enfermée. La pensée et l'action ont leurs racines dans le phallus; faute de phallus la femme n'a droit ni à l'une ni à l'autre : elle peut jouer le rôle de l'homme, et même brillamment, mais c'est un jeu sans vérité. « La femme est polarisée vers le bas, vers le ventre de la terre. Sa polarité profonde est le flux dirigé vers le bas, l'attraction lunaire. L'homme est au contraire polarisé vers le haut, vers le soleil et l'activité diurne [1]. » Pour la femme « la plus profonde conscience gît dans son ventre et dans ses reins... Si elle se tourne vers le haut, il vient un moment où tout s'écroule [1] ». Dans le domaine de l'action, c'est l'homme qui doit être l'initiateur, le positif; la femme est le positif sur le plan de

1. *Fantaisie de l'inconscient.*

l'émotion. Ainsi Lawrence retrouve-t-il la conception bourgeoise traditionnelle de Bonald, d'Auguste Comte, de Clément Vautel. La femme doit subordonner son existence à celle de l'homme. « Elle doit croire en vous, au but profond vers lequel vous tendez [1]. » Alors l'homme lui vouera une tendresse et une gratitude infinies. « Ah! douceur de revenir chez soi auprès de la femme quand elle croit en vous et qu'elle accepte que votre dessein la dépasse... On éprouve une gratitude insondable pour la femme qui vous aime... [1]. » Lawrence ajoute que, pour mériter ce dévouement, il faut que l'homme soit authentiquement habité par un grand dessein; si son projet n'est qu'une imposture, le couple sombre dans une mystification dérisoire; mieux vaut encore s'enfermer dans le cycle féminin : amour et mort, comme Anna Karénine et Vronsky, Carmen et don José, que se mentir comme Pierre et Natacha. Mais sous cette réserve, ce que prône Lawrence, c'est, à la manière de Proudhon, de Rousseau, le mariage monogame où la femme tire du mari la justification de son existence. Contre la femme qui souhaite renverser les rôles, Lawrence a des accents aussi haineux que Montherlant. Qu'elle renonce à jouer les Magna Mater, à prétendre détenir la vérité de la vie; accapareuse, dévorante, elle mutile le mâle, elle le fait retomber dans l'immanence et le détourne de ses buts. Lawrence est bien loin de maudire la maternité : au contraire, il se réjouit d'être chair, il accepte sa naissance, il chérit sa mère; les mères apparaissent dans son œuvre comme de magnifiques exemples de la vraie féminité; elles sont pur renoncement, absolue générosité, toute leur chaleur vivante est vouée à leur enfant : elles acceptent qu'il devienne un homme, elles en sont fières. Mais il faut redouter l'amante égoïste qui veut ramener l'homme à son enfance; elle brise l'élan du mâle. « La lune, planète des femmes, nous attire en arrière [1]. » Elle parle sans cesse d'amour : mais aimer, pour elle, c'est prendre, c'est combler ce vide qu'elle sent en elle; cet amour est proche de la haine; ainsi Hermione qui souffre d'une affreuse déficience parce qu'elle n'a jamais su se donner, voudrait s'annexer Bikrin; elle échoue; elle essaie de le tuer et l'extase voluptueuse qu'elle éprouve en le frappant est identique au spasme égoïste du plaisir [2]. Lawrence déteste les femmes modernes, créatures de celluloïd et de caoutchouc, qui revendiquent une conscience. Quand la femme a pris sexuellement conscience d'elle-même, la voilà « qui

1. *Fantaisie de l'inconscient.*
2. *Femmes amoureuses.*

marche dans la vie, agissant d'une façon toute cérébrale et obéissant aux ordres d'une volonté mécanique [1] ». Il lui défend d'avoir une sensualité autonome; elle est faite pour se donner, non pour prendre. Par la bouche de Mellors, Lawrence crie son horreur pour les lesbiennes. Mais il blâme aussi la femme qui a devant le mâle un attitude détachée ou agressive; Paul se sent blessé et irrité quand Myria caresse ses flancs en lui disant : « Tu es beau. » Gudrun comme Myriam est en faute quand elle s'enchante de la beauté de son amant : cette contemplation les sépare autant que l'ironie des intellectuelles glacées qui jugent le pénis dérisoire ou la gymnastique mâle ridicule; la recherche acharnée du plaisir n'est pas moins blâmable : il y a une jouissance aiguë, solitaire, qui sépare, elle aussi, et la femme ne doit pas se tendre vers elle. Lawrence a tracé de nombreux portraits de ces femmes indépendantes, dominatrices, qui manquent leur vocation féminine. Ursule et Gudrun sont de cette espèce. Au départ, Ursule est une accapareuse. « L'homme devrait se livrer à elle jusqu'à la lie... [1]. » Elle apprendra à vaincre sa volonté. Mais Gudrun s'entête; cérébrale, artiste, elle envie farouchement aux hommes leur indépendance et leurs possibilités d'action; elle tient à garder intacte son individualité; elle veut vivre pour soi-même; ironique, possessive, elle restera à jamais enfermée dans sa subjectivité. La figure la plus significative, parce qu'elle est la moins sophistiquée, c'est celle de Myriam [2]. Gérard est en partie responsable de l'échec de Gudrun; en face de Paul, Myriam porte seule le poids de son malheur. Elle aussi, elle voudrait être un homme, et elle hait les hommes; elle ne s'accepte pas dans sa généralité; elle veut « se distinguer »; aussi le grand courant de la vie ne la traverse pas; elle peut ressembler à une sorcière ou à une prêtresse, jamais à une bacchante; elle n'est émue par les choses que lorsqu'elle les a recréées dans son âme, leur donnant une valeur religieuse : cette ferveur même la sépare de la vie; elle est poétique, mystique, désadaptée.. « Son effort exagéré se refermait sur lui-même..., elle n'était pas maladroite et cependant elle ne faisait jamais le mouvement qui convenait. » Elle cherche des joies tout intérieures et la réalité lui fait peur; la sexualité lui fait peur; quand elle couche avec Paul, son cœur se tient à part dans une sorte d'horreur; elle est toujours conscience, jamais vie; elle n'est pas une compagne; elle ne consent pas à se fondre avec son amant; elle veut

1. *Femmes amoureuses.*
2. *Amants et fils.*

l'absorber en elle. Il s'irrite de cette volonté ; il se met dans une colère violente quand il la voit caresser des fleurs : on dirait qu'elle veut leur arracher le cœur; il l'insulte : « Vous êtes une mendiante d'amour; vous n'avez pas besoin d'aimer, mais d'être aimée. Vous voulez *vous remplir d'amour* parce qu'il vous manque quelque chose, je ne sais quoi. » La sensualité n'est pas faite pour combler un vide; elle doit être l'expression d'un être achevé. Ce que les femmes appellent amour, c'est leur avidité devant la force virile dont elles souhaitent s'emparer. La mère de Paul pense lucidement à propos de Myriam : « Elle le veut tout, elle veut l'extraire de lui-même et le dévorer. » La jeune fille se réjouit quand son ami est malade, parce qu'elle pourra le soigner : elle prétend le servir, mais c'est une façon de lui imposer sa volonté. Parce qu'elle demeure séparée de lui, elle excite en Paul « une ardeur pareille à la fièvre, comme fait l'opium », mais elle est incapable de lui apporter joie et paix; du sein de son amour, au secret d'elle-même, « elle détestait Paul parce qu'il l'aimait et la dominait ». Aussi Paul s'écarte d'elle. Il cherche son équilibre auprès de Clara; belle, vivante, animale, celle-ci se donne sans réserve; et les amants atteignent des moments d'extase qui les dépassent tous deux; mais Clara ne comprend pas cette révélation; elle croit qu'elle doit cette joie à Paul lui-même, à sa singularité, et elle souhaite se l'approprier : elle échoue à le garder parce qu'elle aussi le veut tout à elle. Dès que l'amour s'individualise, il se change en égoïsme avide et le miracle de l'érotisme s'évanouit.

Il faut que la femme renonce à l'amour personnel : ni Mellors ni don Cipriano ne consentent à dire à leur maîtresse des mots d'amour. Teresa, qui est la femme exemplaire, s'indigne quand Kate lui demande si elle aime don Ramon [1]. « Il est ma vie », répond-elle; le don qu'elle lui a consenti est bien autre chose que l'amour. La femme doit comme l'homme abdiquer tout orgueil et toute volonté; si elle incarne pour l'homme la vie, il l'incarne aussi pour elle; lady Chatterley ne trouve paix et joie que parce qu'elle reconnaît cette vérité, « elle renoncerait à sa dure et brillante puissance féminine qui la fatiguait et la durcissait, elle plongerait dans le nouveau bain de vie, dans la profondeur de ses entrailles qui chantaient la chanson sans voix de l'adoration »; alors elle est appelée à l'ivresse des bacchantes; obéissant en aveugle à son amant, ne se cherchant pas entre ses bras, elle forme avec lui un couple harmonieux, accordé

1. *Le serpent à plumes.*

à la pluie, aux arbres, aux fleurs du printemps. De même Ursule renonce entre les mains de Bikrin à son individualité et ils atteignent à un « équilibre stellaire ». Mais c'est surtout le *Serpent à plumes* qui reflète dans son intégrité l'idéal de Lawrence. Car don Cipriano est un de ces hommes qui « portent en avant les bannières de la vie »; il a une mission à laquelle il est tout entier donné si bien qu'en lui la virilité se dépasse et s'exalte jusqu'à la divinité : s'il se fait sacrer dieu, ce n'est pas mystification; c'est que tout homme pleinement homme est un dieu; il mérite donc l'absolu dévouement d'une femme. Imbue des préjugés occidentaux, Kate d'abord refuse cette dépendance, elle tient à sa personnalité et à son existence limitée; mais peu à peu elle se laisse pénétrer par le grand courant de la vie, elle donne à Cipriano son corps et son âme. Ce n'est pas une reddition d'esclave : avant de décider de demeurer avec lui, elle exige qu'il reconnaisse le besoin qu'il a d'elle; il le reconnaît puisqu'en effet la femme est nécessaire à l'homme; alors elle consent à n'être jamais rien d'autre que sa compagne; elle adopte ses buts, ses valeurs, son univers. Cette soumission s'exprime dans l'érotisme même; Lawrence ne veut pas que la femme soit crispée dans la recherche du plaisir, séparée du mâle par le spasme qui la secoue; il lui refuse délibérément l'orgasme; don Cipriano s'écarte de Kate quand il sent en elle l'approche de cette jouissance nerveuse; elle renonce même à cette autonomie sexuelle. « Son ardente volonté de femme et son désir s'apaisaient en elle et s'évanouissaient, la laissant toute douceur et soumission, comme les sources d'eau chaude qui sortent de terre sans bruit et sont pourtant si actives et si puissantes dans leur pouvoir secret. »

On comprend pourquoi les romans de Lawrence sont avant tout des « éducations de femmes ». Il est infiniment plus difficile pour la femme que pour l'homme de se soumettre à l'ordre cosmique, parce que lui s'y soumet de façon autonome, tandis qu'elle a besoin de la médiation du mâle. C'est quand l'Autre prend la figure d'une conscience et d'une volonté étrangères qu'il y a vraiment reddition; au contraire, une soumission autonome ressemble étrangement à une décision souveraine. Les héros de Lawrence ou bien sont condamnés au départ, ou bien dès le départ ils détiennent le secret de la sagesse [1]; leur soumission au cosmos a été consommée depuis si longtemps et ils en tirent tant de certitude intérieure qu'ils semblent aussi arro-

1. A l'exception de Paul d'*Amants et fils* qui est de tous le plus vivant. Mais c'est le seul roman qui nous montre un apprentissage masculin.

gants qu'un individualiste orgueilleux; il y a un dieu qui parle par leur bouche : Lawrence lui-même. Tandis que la femme doit s'incliner devant leur divinité. Que l'homme soit un phallus et non un cerveau, l'individu qui participe à la virilité garde ses privilèges; la femme n'est pas le mal, elle est même bonne : mais subordonnée. C'est encore l'idéal de la « vraie femme » que Lawrence nous propose, c'est-à-dire de la femme qui accepte sans réticence de se définir comme l'Autre.

(*A suivre*)

Simone de BEAUVOIR.

DICTATURE AU GHETTO[1]

LE GOUVERNEMENT DE CHAIM RUMKOWSKI A LODZ

Il est donné à peu d'hommes d'incarner les limites d'une société, à plus forte raison de deux. C'est ce que Mordechaï Chaim Rumkowski, de Lodz, qui n'avait par ailleurs rien de remarquable, sut faire de façon rigoureuse. Que ce n'était point un être normal, ou même parfaitement équilibré, tout le monde est d'accord là-dessus, mais cela ne modifie en rien le sens du rôle extraordinaire qu'il a joué. Doué de qualités contradictoires et mû par de fortes passions, Rumkowski en vint naturellement à des rapports tendus avec le monde. Sa double carrière met en lumière certains défauts de la communauté juive de Pologne avant la seconde guerre mondiale et les vices du système nazi, et particulièrement les différences existant entre les deux. Une telle biographie vaut deux histoires.

Rumkowski avait déjà la soixantaine lorsqu'il mit en relief cette différence par l'exécution d'une pantomime d'adolescent, ou presque. Pendant bien des années, il avait vendu des polices d'assurance et dirigé un orphelinat juif avec une énergie insigne. Ces occupations aboutissaient l'une et l'autre à une sollicitation constante soit de primes, soit de contribution, auprès des mêmes citoyens opulents de Lodz. Les méthodes de persuasion et de courtage qu'ils employait étaient du type sans façon se prétendant au service de l'intérêt public.

Il trouva aussi le temps d'acquérir le rang d'un « personnage ». Rumkowski avait fait aisément la découverte que bien des Juifs

1. Cette étude, publiée dans le n° de décembre 1948 de *Commentary* (New-York) paraît ici en version française avec l'aimable autorisation de *Commentary*.

enrichis — les industries de Lodz s'étaient développées d'une manière phénoménale et retentissante — n'avaient pas le courage de leur thésaurisation et qu'on pouvait par des cris leur soutirer leur argent. Rumkowski se fit connaître par l'insistance impudente qui maintenait en fonds l'orphelinat. Quand il ne jouait pas le prophète de la colère auprès des riches, il faisait parade de son amour pour les enfants. L'affection était authentique autant que la parade : il était veuf et sans enfants. Il se plaisait à s'accabler de responsabilités, bien qu'apparemment il en fît le poids un peu fort. On chuchotait qu'il s'était rendu coupable de familiarités auprès de jeunes filles déjà formées et de femmes employées à l'institution[1]. Il existe même un procès-verbal de poursuite judiciaire mystérieusement abandonnée avant qu'elle ait pu aller jusqu'au procès.

Ce qui est certain, c'est que Rumkowski gouvernait son institution d'une main de fer non gantée, sans tenir compte des vœux des souscripteurs non plus que de ceux de ses collaborateurs. Les collecteurs d'argent professionnels jouent un trop grand rôle dans une communauté juive, que ce soit en Pologne ou aux États-Unis. On cède toujours aux justes coups de poing sur la table. Néanmoins, Rumkowski ne pouvait pas aller bien loin dans une communauté comme Lodz. Ses manières étaient grossières et sa culture nulle. En dépit de sa forte personnalité, il était condamné à une influence négligeable, plus importune que pernicieuse.

Les nazis, quoi qu'il en soit, lui offrirent une chance énorme. Lodz tomba sans coup férir à peine une semaine après que la guerre eut éclaté en septembre 1939. Il était inévitable qu'elle fût d'un intérêt tout particulier pour l'Allemagne. Avec ses douze cents entreprises et ses deux millions de fuseaux, elle était célèbre depuis longtemps comme la Manchester de l'Est. En un siècle, de village qu'elle était, elle était devenue cité de près de 750 000 habitants, après Varsovie la plus grande du pays. Les Allemands et les Juifs y avaient repris chacun leur rôle traditionnel dans l'Europe de l'Est. C'étaient eux plutôt que les Polonais qui avaient développé Lodz. Outre les deux cents à deux cent cinquante mille Juifs, la population comprenait près de quatre-vingt-dix mille Allemands, la plus grande île « nordique » de la mer polonaise.

A Lodz comme ailleurs, les nazis invitèrent les Juifs à perpétrer leur propre spoliation et même leur immolation. Cela épargnait du

1. J. Akrutny, *Sein Excellenz der Kenig fun Litzmannstadt Ghetto*, Unser Shtime (Paris), 29 avril 1947.

temps, du travail et de l'argent, et préservait « l'ordre » en réduisant au minimum la confrontation de la victime et du tyran. Dresser des Juifs contre des Juifs, c'était créer une diversion, les dégrader, et confirmer les nazis dans leur croyance que l'homme a le goût de la brutalité. La communauté autonome et organisée — à qui, comme partout en Europe, ne manquaient ni pouvoirs de taxation, de sanctions, ni même des partis politiques — devait mettre à exécution les ordres du vainqueur. La communauté avait une organisation démocratique, mais quand les nazis disaient « communauté », ils entendaient « le chef ». Comment ils en vinrent à penser qu'à Lodz c'était Rumkowski, cela reste une sorte de mystère. Il était membre sioniste du conseil élu, et membre sans influence. Un mois après l'occupation, un officier fit irruption dans la salle du conseil et demanda à parler à l'*Aelteste der Juden*, par quoi il entendait le doyen. Rumkowski, avec sa grosse tête et sa crinière blanche, fut remarqué, ou bien il se montra. Cette histoire est probablement une légende, et contient plus de *Galgen humor* que de choses exactes.

Israël Tabaksblatt se fait l'écho d'une version plus vraisemblable selon laquelle Rumkowski intrigua en sous-main pour être élevé [1].

Il fut investi d'une sorte de *Führerschaft*, mais ses pouvoirs n'atteignirent leur plénitude que lorsque les Juifs furent enfermés à part dans le Ghetto. Pendant six mois les nazis se bornèrent à les écarter des rues les plus importantes, les étiquetant de l'étoile de David, leur retirant leurs plus beaux foyers et leurs meilleures affaires, pour les mettre en compagnie de *Volksgenossen*, dont le nombre était gonflé d'émigrants baltes ; les désignant pour des tâches forcées, et les soumettant à des rapines et des fusillades, à la fois organisées et officieuses. Ce régime libéral prit fin en février 1940. A Lodz, d'abord, puis dans les autres cités — car les villes plus petites furent purement et simplement détruites —, les Allemands ressuscitèrent le Ghetto et le plongèrent dans des abîmes de dégradation inconnue des temps médiévaux.

Les Juifs furent amenés de tous les coins de la ville et parqués dans le district du Balut, au Nord. Comme tous les centres industriels, depuis Manchester jusqu'à Pittsburg, Lodz était surpeuplée et faite de constructions à bon marché. Un écrivain indigène l'a décrite comme « la plus agressivement laide » des cités polonaises

1. Israël Tabaksblatt, *Hurban Lodz : Sechs Yur Nazi-Gehenim* (Buenos-Aires, 1946), p. 32.

et « la plus monstrueusement malsaine »[1] — et un poète du pays en était réduit à cette apostrophe :

> « *Que le Gange, Sorrente et la Crimée*
> *Soient exaltés jusqu'au ciel,*
> *Moi j'aime mieux Lodz : sa saleté, sa fumée*
> *Me sont toujours bonheur, joie, pur miel.* [2] ».

Et nulle part Lodz n'avait moins d'attraits que dans les faubourgs du Balut.

Des milliers de Juifs avaient tant bien que mal réussi à fuir la ville, car le système nazi ne prit pas forme tout de suite, et les 160.000 Juifs restants furent entassés dans 35.000 à 42.000 pièces — les estimations varient —, soit à raison de quatre à six par pièce. Cela fait, les Allemands eurent le front de se plaindre de la saleté du Ghetto. Un chef de police impressionnable fit observer qu'une « odeur indescriptible » y régnait partout et que les Juifs étaient couverts d'ordure; il se servait d'un mot plus fort[3]. Un autre fonctionnaire blâmait les conditions de « *niedrigen Wohnkultur dieses Volkes*[4]. »

Fait caractéristique, ce n'est que par degrés que les nazis en vinrent au *dénouement* de l'isolement, encourageant toujours l'idée que le plus dur était passé, pour prévenir la résistance du désespoir absolu. Ainsi on ne renonça à l'espoir que lorsqu'il était trop tard. Pendant un temps, les Polonais eurent l'autorisation de pénétrer dans le Ghetto pour affaires, et les Juifs pouvaient le quitter dans la journée pour aller travailler dans la cité. Puis les grilles furent baissées : personne ne put aller ou venir. Puis les quinze kilomètres de murs et de barbelés qui fermaient le Ghetto furent parcourus nuit et jour par des patrouilles. Plus d'un Juif fut tué, bien souvent par pure exubérance ou pure plaisanterie, alors qu'il passait tout simplement au long de ces murs. Seuls les gardiens et les fonctionnaires allemands eurent l'autorisation de pénétrer dans l'enfer et de reparaître ensuite dans le purgatoire.

1. R. Dybosky, *Poland* (London, 1933), p. 128.
2. Julien Tuwim, cité par L. Felde : *Lodz, Le Manchester Polonais, Bulletin de la Société Neuchateloise de Géographie*, XLIII, 1934, p. 5.
3. S.S. Brigade Führer D. Albert, *Unser Kampf gegen das Chaos, Die Deutsche Polizei* (Berlin), N° 3, janvier 1941.
4. *Dokumenty i Materialy*, t. III : *Getto Lodzkie*, édité par A. Eisenbach (Warsaw, 1946), p. 199.



En ces enceintes interdites, l'autorité de Rumkowski ne fit que croître et embellir. Il prit le titre de *Der Alteste der Juden in Litzmannstadt-Ghetto* et le titre polonais de *Prezes*. Il reçut pleins pouvoirs pour maintenir « l'ordre social ». Lui seul devait entretenir des rapports avec les autorités allemandes, et à travers elles avec la planète. Il devait contrôler la propreté du ghetto, juger et punir les habitants, et les exécuter même [1]. Sous cette autocratie, une ombre d'État surgit qui était toute la parodie d'un État vrai. La parodie joue ici le rôle du détail précis dans les *Voyages de Gulliver :* elle nous persuade, pour un moment, que la fantaisie est vraie. Mais le sens, pour Swift, est ailleurs, et il en va de même pour l'État de Rumkowski.

Cela commença par un budget plutôt que par un contrat social. Rumkowski leva une sorte de taxe individuelle, et constitua son trésor à l'aide d'une redevance habituelle. Mais il apparut qu'un trop grand nombre de ses sujets sans travail et sans revenus auraient eu plutôt besoin de secours eux-mêmes. Rumkowski là-dessus ordonna de convertir toutes les espèces en circulation et les envois de l'étranger en son argent à lui, qui devint la seule monnaie légale du Ghetto. Il décréta la vente des bijoux, des fourrures et des autres valeurs en échange du nouveau papier. Avec une partie de ces fonds — car la plus grande part était drainée sans retour au profit des nazis — il importa de la nourriture, distribua des secours, acheta des matières premières, et mit sur pied un appareil administratif régulier. Tous les billets émis par cet État né de la Swastika furent ornés de la Ménorah et de l'étoile de David, et portèrent la signature de Rumkowski, surchargée de fioritures [2].

Après l'argent, la force armée. (Comme il est plus simple d'organiser un État que de perfectionner une société!) Rumkowski recruta une vaste police, un corps d'agents en civil pour les enquêtes, les confiscations et les arrestations secrètes, et une garde privée. Son chef de police se rendit célèbre par sa cruauté et sa vénalité. Des juges, des prisons, des punitions corporelles même, complé-

1. *Ibid.*, pp. 74-75.
2. Tabaksblatt, *op. cit.*, p. 50. On peut voir des échantillons de la monnaie du ghetto dans la riche collection de l'Institut Scientifique juif Yivo, à New-York.

tèrent l'organisation de la coercition. L'*Aelteste* se réserva un pouvoir « administratif » d'arrestation, le droit de confiscation, par ordre oral direct, et le droit de grâce et d'amnistie. Sa « monarchie » fut sans limites à l'égard du Ghetto. Je pourrais dire son « empire », car il avait également la haute main sur une « colonie » de Gitans condamnés par les Allemands à une rapide extermination.

Les P. T. T. du Ghetto et ses timbres furent à la fois plus utiles et plus décoratifs. La première année, il passa entre les mains des P. T. T. 135.063 colis venus des autres parties de la Pologne, et 14.229 venus de l'étranger, 64.049 mandats d'une valeur de 1 million 699.151 marks, 10.238 télégrammes, et plus d'un million de lettres et de cartes. Les courriers étaient tout à fait rapides, bien qu'il arrivât que le chef dût accuser réception de camions entiers de colis que les Allemands, par caprice, avaient gardés pour eux. En compensation, Rumkowski s'adonna à la philatélie. Sur un timbre, son image auréolée de blanc et lunettée, adoucie par des artistes courtisans, ressort sur une étoile de David, elle-même plaquée sur une Menorah. Ou bien, il contemple, le regard impérieux, les symboles de la fécondité économique : un volant de machine sur fond de cheminées fumantes, un compas et un ciseau de mensuisier, sans oublier la très importante bobine de coton [1].

L'arme la plus forte du pouvoir, plus forte que la police juive et que la Gestapo allemande, était le contrôle du ravitaillement et du travail. « Vous pouvez inspecter tout ce que vous voulez et donner votre opinion, excepté sur les bureaux de l'administration et du personnel du ravitaillement », disait, en guise d'avertissement, Rumkowski à son conseil appointé. Moi seul distribuerai la nourriture et nommerai les fonctionnaires [2] ». Les rations étaient plus basses et les prix plus élevés dans le Ghetto qu'à l'extérieur, bien que ce ne fût pas entièrement sa faute, car les Allemands payaient très mal les produits manufacturés et l'imposaient d'une manière exorbitante pour les importations. Les Juifs étaient exploités à plusieurs échelons. Résultat, la disette était fréquente et la demi-disette tout à fait générale. Le résultat, comme à l'ordinaire, était la maladie plus encore que la faim. Tabaksblatt note que « si un Juif du Ghetto prétend avoir mangé son content ne serait-ce qu'une fois pendant ces deux ans [d'État « autonome »], il ment [3]. » Lui et le

1. Tabaksblatt, *op. cit.*, p. 46, et collection Yivo.
2. Tabaksblatt, *op. cit.*, p. 58.
3. *Ibid.*, p. 61.

Dr. Albert Mazur, autre survivant, mentionnent des cas où des familles dissimulaient leurs morts afin de percevoir la ration supplémentaire. J'épargne les détails au lecteur[1]. Cette pratique fut tout à fait courante dans les camps de concentration : on vivait sur le mort, pour ainsi dire. En peu d'années, les nazis auraient pu tuer tous les Juifs rien que par ce pogrom « froid », mais ils étaient des gens pressés. Un agenda enregistre, par exemple, que le 5 juillet 1942, il y eut 105 morts pour 5 naissances; le 27, les chiffres étaient 113 et zéro. Même lorsque la population fut chaque jour diminuée par les déportations en masse, le taux de mortalité s'éleva nettement :

1940	6.851
1941	11.437
1942	18.020 [2]

L'alimentation du Ghetto, dans ces conditions, dépendait largement de sa capacité de production. Des industries anciennes furent ressuscitées et de nouvelles usines s'ouvrirent. L'une des raisons pour lesquelles les nazis tolérèrent l'existence du Ghetto aussi longtemps qu'ils le firent fut leur besoin de manufactures. Finalement, la plupart des usines travaillèrent à l'approvisionnement de la Wehrmarcht. « *Unsere Passport ist die Arbeit* » était l'un des slogans habituels de Rumkowski. Il était très fier de ses réalisations dans ce domaine. L'almanach imprimait soigneusement dans le mémorial du Ghetto l'anniversaire de l'établissement des diverses industries. Les difficultés furent au début vraiment considérables : obéissant à un principe de pillage plutôt que d'efficacité, les nazis avaient déménagé du Balut outils et machines; le Ghetto manquait de main-d'œuvre spécialisée; les commandes furent d'abord rares et les matières premières faisaient défaut; l'échange et le troc se firent jour au travers d'artères officielles sclérosées. La première année, quinze à vingt pour cent de la population seulement purent trouver du travail; les autres vivotaient, affamés, sur de vagues secours. L'usine comme la rue était soumise à la main de fer. Le deuxième numéro de la *Ghetto Zeitung*, le journal officiel, annonçait naïvement : « Le Ghetto ne travaille pas régulièrement. » Certes.

1. *Ibid.*, p. 67; Dr Albert MAZUR, *Dos Lebn un Umkum fun Lodzer Ghetto*, *Dos Naye Lebn* (Lodz), 6 sept. 1946.
2. Tabaksblatt, *op. cit.*, p. 67; *Unser Shtime*, 30 avril 1947.

Ce qui a pu encourager Rumkowski à croire, comme il le faisait, qu'il contribuait à sauver un reste de Juifs polonais, c'est son aptitude à organiser non seulement des ateliers, mais aussi des hôpitaux et des écoles. Il rassembla un personnel médical et des fournitures, bien que les fonctionnaires allemands veillassent à ce que sa réussite en ce domaine fût tragiquement inopportune. Ils lui permirent d'improviser un système scolaire complet. Le premier printemps, il réunit 7.366 garçons et filles dans des écoles primaires, et 728 dans les établissements secondaires. Les chiffres furent doublés l'année d'après. L'emploi du temps reflétait la situation nouvelle : l'instruction religieuse était renforcée, l'enseignement de l'allemand interdit à la « race inférieure », et le yiddish supplantait le polonais qui avait été généralement la langue employée dans les classes primaires. Le Ghetto était juif sur le mode yiddish, si l'on peut ainsi parler. Rumkowski gratifiait les enfants de rations supplémentaires, de sucreries et de cadeaux de vacances. L'intérêt professionnel qu'il leur portait lui rendait grand service. Les survivants reconnaissent pour la plupart que ce dévouement était authentique.

*
* *

Telles étaient les institutions de cet État crépusculaire. Ce n'était pas précisément un État nazi, car on ne saurait persuader des Juifs de croire à d'odieuses distinctions individuelles, ni de faire de la brutalité une vertu. Mais il ressemblait à l'organisation-mère par l'autocratie, la servilité et la corruption. Le système nazi donnait naissance à une synthèse subtile entre le vol systématique considéré comme affaire de police d'État, et la rapine spontanée des subordonnés et des subalternes. Un intérêt commun faisait s'entendre comme larrons en foire ces deux irréconciliables rivaux des manuels de science politique : l'individu et l'État. Rumkowski appointait des fonctionnaires complaisants et égoïstes, et privait ainsi la communauté de services publics responsables et compétents. Il faisait pleuvoir sur eux les occasions de commettre des exactions et de toucher des pots-de-vin Qu'on ne s'imagine pas que dans l'ombre de la mort il n'y a pas place pour l'accumulation et l'ostentation. Moloch a depuis longtemps révélé que « l'enfer même n'a pas besoin de son lustre caché. »

Les membres des organismes officiels mangeaient bien et cachaient la nourriture à des fins de spéculation et de sécurité privée. On

gâchait beaucoup par excès de prévoyance. Les distributions n'étaient pas contrôlées. Rumkowski lui-même ne savait pas ce qui entrait et ce qui sortait : on imagine le résultat. Des magots ont été découverts. Nous avons des comptes rendus d'orgies de table et de lit à la fois. Rumkowski était largement accessible aux tentations de la chair. Vieille histoire. Pendant son règne pourtant, il épousa une jeune femme de bonne famille, et de moitié plus jeune que lui — un roi doit avoir une reine, et si possible une dynastie. Volontiers il prenait part aux réjouissances peu bucoliques de ses créatures. Mais lui n'était pas mercenaire. Il était attiré plutôt par les menus profits politiques et psychologiques du rôle singulier et, croyait-il, plein de promesses, qu'il jouait. Comme tous les dictateurs, il affectait de mépriser la politique, d'aimer l'ordre, et de protéger ses loyaux sujets. Son mot favori était *Ruhe*, son but *Ruhe im Ghetto*. Il disait : « mes enfants », « mes travailleurs », « mes usines », ou même « mes Juifs ». Il avait un faible pour la langue du commandement. Quand des infirmières lui demandèrent une réduction de leurs heures de travail, il menaça de « briser leur obstination ». En décrétant que les vêtements d'homme se feraient plus courts, afin d'épargner du tissu pour mettre des pièces, il annonça : « Je réaliserai mon plan intégralement et, comme à mon habitude, rien ne pourra m'arrêter. » Il arrangeait à sa façon les règles religieuses : en invitant un homme qui venait de perdre l'un des siens à retourner à son usine, il déclarait, sans voir ce qu'il y avait de plaisant dans ces mots : « Dans les temps que nous traversons, il est permis de n'observer le *shiva* (sept jours de deuil) que pendant quatre jours [1] ».

En accord avec son époque, Rumkowski encourageait une sorte de culte du *Führer*. L'almanach du Ghetto (imprimé comme par hasard au dos d'une publicité de café — Hans Biebow faisait commerce de café avant de devenir le *Leiter der Ghettoverwaltung* —) ne mentionnait, mise à part la création des industries, qu'une date historique — l'anniversaire de l'*Aelteste*. Par un hasard ironique, cet anniversaire tombait le jour de Purim, la fête de la libération de Haman. L'intérêt porté par Rumkowski aux enfants fut habilement exploité par ses sous-ordres politiques. Le soir de Rosh Hashanah, en 1942, on lui fit présent d'un grand album, relié en bois dur et en cuir, contenant les bons vœux de tout le corps enseignant. Les signa-

1. *Ghetto Zeitung*, 7 mars, 2 mai, 15 juillet 1941 ; Tabaksblatt, *op. cit.*, p. 61 ; *Dos Naye Lebn*, 24 mai 1946.

tures distinctes de 14.587 élèves et de 715 professeurs, soigneusement dénombrées, peuvent se lire dans l'exemplaire original, qui se trouve maintenant dans les archives du *Yiddish Scientific Institute Yivo*, à New-York. C'est peut-être la plus précise des listes de martyrs de la guerre. Les noms de chaque école sont précédés d'une prière ou de vers, généralement en yiddisch, mais à l'occasion en hébreu ou en polonais. Le frontispice sur parchemin salue Rumkowski du nom de *Adonenou Ha-Nassi* (notre prince, ou seigneur) et le glorifie : *Atah Nassi deag lanou* (Toi, notre seigneur, subviens à nos besoins). Je traduis quelques vers au hasard :

C'est à nous que tu consacres ta vie,
C'est pour nous que tu luttes, pour nous.
Sévère de visage mais cœur compatissant
Ton sang est répandu pour chacun des enfants.
De la source la plus pure, du cœur des enfants,
Monte un flot de bénédictions vers ta tête magnifique[1]

C'était à sa propre *Ghetto Zeitung*, la seule publication autorisée pour la communauté, que Rumkowski s'en remettait pour les louanges les plus byzantines. Les dix-huit exemplaires de ce journal qui parurent entre juin et septembre 1941 (on peut également les consulter : il en existe des reproductions photographiques dans les archives du *Yivo*) le présentent comme le modèle même du maître bienveillant et compatissant : il « se sent responsable de tout ce qui se passe au Ghetto »; il est le seul qui puisse en comprendre les problèmes; sévère et juste, — le journaliste ne voudrait pas être à la place des infortunés qui osent lui mentir — il se détend souvent; son aspect devient alors compatissant et avenant, de ses yeux « coule un flot d'amour », et un sourire erre sur ses lèvres : « C'est alors comme si une colombe familière et tranquille, battant doucement des ailes, réchauffait et berçait ses petits... [2] ».

La prose ne suffisait pas. Dès le premier numéro de la *Zeitung*, C. Berman chantait, d'une manière significative, la louange du *Bras puissant :*

Notre Président Rumkowski
Est doté par le Seigneur dans le ciel

1. Pp. 97, 52, 69.
2. *Ghetto Zeitung*, 21 mars, 11 avril et 4 avril 1941.

Non seulement d'intelligence et de talent
Mais d'un bras solide et fort.
Que ce soit dans les bureaux ou dans les usines
Le travail est profond, exemplaire.
Tout lui est lié, tout dépend
Du bras puissant du Président.
Et à Dworska numéro 20 [1]
Toujours on est à l'ouvrage.
Quiconque songe à se coucher
Tâte du bras puissant du Président.
Tous les éléments de trouble
Ont été mis le dos au mur.
La paix et l'ordre règnent dans le Ghetto,
N'en rendons grâces qu'à son bras puissant [2].

Mais c'est encore l'amour de Rumkowski pour les enfants qui touche le plus le cœur du poète :

LE PRÉSIDENT PASSE A CHEVAL

Hommes et femmes, jeunes et vieux,
Des foules se rassemblent un peu partout,
Chacun se presse et se bouscule :
Le Président passe à cheval.
Mais son cheval gris pommelé
Tout à coup fait halte,
Et la masse est illuminée
Par sa tête aux cheveux d'argent
Tous les yeux et tous les cœurs
Se tournent vers lui.
Et le peuple étend, déploie
Ses mains pleines de pétitions.
Mais le Président est occupé
Et il ne voit personne maintenant
Il a surpris et s'est arrêté pour bavarder avec lui,
Un petit enfant de sept ans [3].

1. Le Bureau Central.
2. *Ibid.*, 7 mars 1941.
3. *Ibid.*, 14 mars 1941.

Submergé par le flot des louanges, Rumkowski se mit à prendre des attitudes. Il affectionnait le manteau flottant, les bottes brillantes et la canne impérieuse. Le même cheval gris traînait toujours sa voiture. Lors du premier Rosh Hashanah (Nouvel An juif) au Ghetto, en 1940, il se rendit en grande pompe à la synagogue, drapé dans un long manteau blanc orné d'un col d'argent ouvragé à la main, à la ressemblance de la Talith Hatorah (sorte de surplis), et couronné d'un chapeau bleu et blanc. Il était accompagné d'une suite composée des plus hauts fonctionnaires; la foule et la police faisaient la haie dans les rues et s'inclinaient pour lui murmurer un *Gut yom tov* (bonne fête) à l'occasion sardonique, tandis qu'il les passait en revue. Les artistes de sa cour le peignaient étendant la protection de son manteau sur les enfants du Ghetto tournés en adoration vers lui — ou absorbé jusqu'au cœur de la nuit dans l'étude des problèmes du Ghetto. Quand chacun reposait, lui seul veillait, travaillait, planifiait sans fin. Il se sentait isolé et incompris. « Je suis sans cesse troublé dans mon travail », déclarait-t-il plaintivement. Les pétitionnaires du poète étaient une gêne pour son héros. Les piétinements du vulgaire ont « un effet déprimant sur un homme qui travaille dur et n'a que peu de temps pour se reposer. » Il tempêtait, déclarant qu'il négligerait ces pétitions, même si, dans un moment de faiblesse, il les acceptait d'abord. Elles devaient être jetées dans une boîte spéciale, dans son bureau. « Dieu sait que j'aimerais faire plaisir à chacun — mais où en trouverais-je les moyens? Je sais bien que beaucoup de gens abusent de mon affection pour les enfants — ce sont les seuls qui ne me troublent jamais dans mon travail — et certains passent en contrebande des pétitions par leur intermédiaire. A cela aussi je veux mettre fin [1] ».

De temps à autre, le caractère patriotique, qui n'apparaît pas ici, surgit en pleine lumière. On raconte qu'au moment où les Juifs furent amenés de Lodz au Balut, il était assis dans son bureau, réfléchissant aux titres qu'il pourrait prendre comme chef du nouveau Ghetto. Il était sujet à des accès soudains de passion. Il lui arrivait de couvrir d'injures des gens dans les rues, ou de distribuer des coups de canne, ou encore d'ordonner qu'une barbe qui lui déplaisait fût coupée sans autre forme de procès. Une fois, il frappa un médecin. Il lui arrivait d'avoir des crises d'enthou-

1. *Morning Freiheit* (New-York), 4 mai 1947; *Ghetto Zeitung*, 7, 21 et 28 mars 1941.

siasme et d'exubérance et de rayonner de bonne volonté. Il éclatait en chansons. D'autres fois, il était triste et abattu. Un jour, il fit son apparition à une réunion où assistaient des médecins et leurs familles, sans y être ni invité, ni bienvenu, et se mit en devoir de justifier sa tyrannie : On dit que je suis un dictateur; ce n'est pas vrai; mon ambition est de sauver ceux qui restent et les générations futures de Juifs me seront redevables de tout; l'histoire seule pourra juger mon œuvre qui, dans cette perspective, apparaîtra comme bienfaisante. Et ainsi de suite.

***

L'histoire de l'État de Rumkowski n'est naturellement pas toute l'histoire du Ghetto. Son régime, pas plus qu'aucun autre, ne pouvait espérer épuiser la société. Au travers des fissures de son despotisme obscurantiste, des initiatives privées se firent jour sous toutes les formes possibles : cercles de lecture, récitations, théâtres d'amateurs, petits orchestres, conférences, soirées littéraires.

Et comme il est au désert des oasis, en mer
De petites îles au milieu de l'ouragan des vagues,
De même en cette période calamiteuse, il ne manque pas
De manifestations éclatantes de la grandeur humaine.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la littérature et les autres productions artistiques continuaient, bien que les œuvres aient disparu avec leurs créateurs. Peu de pièces subsistent. Je cite, par exemple, quelques vers du sensible poète hassidique S. Shayevitch :

Même sur nous le Seigneur a répandu d'une main douce,
Un présent double
Le décret de mort et le printemps.
Le jardin s'épanouit et le soleil brille.
Et les bourreaux font leur office...
Mais nous n'implorons ni récompense ni pitié.
Car quand vous mettez un homme à mort
A mort aussi bien vous mettez son Dieu[1].

1. *Forward* (New-York), 27 oct. 1946.

Rien ne pouvait étouffer chez les Juifs le sens de l'humour et du ridicule. Des ordres de déportation étaient des « invitations à une cérémonie nuptiale » (*khassine kartlekh*); comme le front oriental se rapprochait, nous avons l'impression, disaient-ils, que « le secours est dans notre dos, la mort sous notre nez ». On raconte qu'une fois, lors d'un mariage, — à cette occasion, il accordait une ration supplémentaire —, comme Rumkowski posait la question rituelle : « Aimez-vous votre future femme? » il se vit répliquer : « En attendant, j'ai faim... »

D'abord, Rumkowski espéra s'assurer l'appui des intellectuels. Il déchanta bientôt. Les meilleurs d'entre eux s'engagèrent dans une lutte sans merci, nécessairement camouflée et finalement sans espoir, contre ses services. Des poèmes et des chansons satiriques furent mis en circulation sous le manteau, et des sketches politiques représentés. En retour, comme I. Spiegel, l'un des rares écrivains survivants, le signale, Rumkowski « fit tout ce qu'il put pour briser la plume de l'écrivain et la palette du peintre ». Il censurait des pièces et des vaudevilles, refusait aux écrivains le papier précieux et l'encre, retirait à certains leurs rations, en faisait surveiller d'autres. Les Allemands complétaient ce travail. Quand, par exemple, Rumkowski approuva la représentation d'un sketch — son nom était, du reste, *Es vet sein besser* — les Allemands dispersèrent le public. Comme tout l'était virtuellement, les instruments de musique du Ghetto furent confisqués [1]. A l'occasion, les accents d'un violon illégal prenaient leur essor au travers de la nuit et mettaient mal à l'aise les dictateurs.

S'occuper de politique était plus dangereux, qui dit politique dit opposition. Malheureusement, les différents partis furent incapables d'unir leurs énergies. Les factions sionistes coopéraient au développement des activités culturelles, sportives et économiques; en fait, elles montraient à Rumkowski le chemin de la reconstruction de la vie au Ghetto. Une autre coalition, celle de la Gauche, était plus faible : les communistes eux-mêmes étaient divisés. Il n'y a rien là d'étonnant, puisque l'inauguration du Ghetto tomba au moment du fameux pacte d'amitié entre l'Union Soviétique et l'Allemagne nazie, quand, selon les termes de Molotov, le nazisme était « affaire de goût ». Je parle du sien.

1. *Dos Naye Lebn*, 6 sept. 1946; *Bekanntmachung*, 9 janv. 1942; *Jewish Morning Journal* (New-York), 28 juillet 1946.

De plus, Rumkowski traitait l'opposition avec férocité. Il censurait le courrier et contrôlait la presse imprimée. Il n'hésita pas à demander aux Allemands d'envoyer des troupes dans le Ghetto pour tirer sur les manifestants, car aux premiers jours ni les grèves, ni les manifestations publiques de protestation ne manquèrent. Les poissonniers, les bouchers et les cochers se distinguèrent particulièrement par leurs défis à la police, et Rumkowski tira d'eux une vengeance raffinée. Il précipita les trois F (*Fisher*, *Fleischer*, *Führmenner*) dans la première fournée de déportés exigée par les nazis. Plus tard, quand ce fut le tour des femmes, il démontra de façon persuasive qu'on devait donner la préférence aux personnes sans attaches, et là-dessus les veuves — car des hommes, bien entendu, on n'avait plus jamais entendu parler — furent embarquées. Et quand enfin les nazis demandèrent des enfants, c'est aux orphelins des « trois F » qu'on donna encore « la préférence ».

De telles méthodes firent beaucoup pour paralyser la volonté de résistance. Mais d'autres facteurs que l'organisation Rumkowski empêchèrent Lodz de se révolter comme l'avaient fait Varsovie, Vilno et d'autres villes. A Lodz, le Ghetto était plus hermétiquement fermé et il s'avéra impossible d'obtenir les armes nécessaires. Les Juifs de Lodz étaient entourés par des Allemands aussi bien que par des Polonais, et ceci rendait plus difficiles les communications avec le monde extérieur. Deux messagers envoyés à Varsovie pendant l'hiver 1942-1943 pour y chercher de l'aide ne revinrent jamais.

De l'audace, il y en eut à revendre. Certains se révoltèrent ouvertement et allèrent au-devant d'un sort atroce dans un mouvement de violence solitaire et désespérée. Avec un courage plus tranquille, des millions d'habitants — dans toutes les classes de la société — se refusèrent à la faillite morale, quelle que fût la provocation. La simple persévérance dans l'humain nécessitait l'acte de foi le plus haut. Il y eut des Juifs orthodoxes qui ne voulurent point toucher la viande « impure », et s'exposèrent ainsi à une double condamnation. Bien qu'on risquât la mort à posséder une radio ou à répéter les communiqués, des centaines de gens chaque jour se réunissaient pour propager les nouvelles par vagues concentriques. La radio était le seul moyen qu'on eût de savoir que le monde existait encore La *Ghetto Zeitung* ne donnait que des nouvelles locales. « Ce fut grâce aux communiqués de la radio que le Ghetto apprit les massacres en masse de Juifs à Kharkov, Lublin, Varsovie et ailleurs. » En 1941, douze personnes furent arrêtées, mais

on continua de répandre les communiqués. Finalement, le soir de la liquidation de la communauté en 1944, une jeune canaille conduisit la Gestapo aux radios secrètes. Un de leurs propriétaires, Nathan Widavsky, chef sioniste lié aux agitateurs clandestins, se donna la mort par le poison, de peur de céder à la torture et de révéler leur identité. Le mouchard fut plus tard battu à mort par des Juifs dans un camp de concentration, destination commune des bons et des mauvais [1].

*
* *

Ce n'étaient là que des frais accessoires pour la fragile gloire de Rumkowski. Le prix le plus élevé était exigé par les nazis. Rumkowski le chef n'était très évidemment qu'un délégué, un délégué tenu en laisse. Dictateur de la communauté, il était esclave de ses maîtres, comme eux des leurs. Il était responsable des questions de police devant la Gestapo, et devant son double la Kripo, d'aussi mauvaise réputation, pour les affaires criminelles. Il était responsable des questions d'économie et d'administration générale devant Hans Biebow qui devint *Leiter der Getthoverwaltung* lors de l'établissement du quartier réservé. Biebow avait été hautement recommandé comme un nazi d'une fidélité sans tache, et il trouva l'exploitation des Juifs beaucoup plus lucrative que le commerce du café, à quoi il s'était consacré pendant dix-huit ans. Il fut exécuté pour ses milliers de crimes par un tribunal allié en 1947.

Mais Rumkowski n'était pas seulement un exécutant subordonné; il ne pouvait s'empêcher d'être en même temps un Juif, et aucun nazi n'était assez bas pour lui devoir du respect. Cela lui fut prouvé sans détour au début de son « règne ». Les nazis, avec cet attachement cynique à la légalité qui était leur tribut à la correction allemande, avaient prescrit à Rumkowski de réunir un Conseil pour lui donner des avis et l'assister. Bien entendu il n'était pas question d'élections. Rumkowski informa simplement les dix-neuf membres de leur nomination. C'étaient des hommes plus compétents et plus respectés que lui-même. Avant longtemps, ils furent convoqués à la Gestapo et battus et torturés. Rumkowski, qui eut toujours du courage physique, accourut pour les protéger. Sa souveraineté fut

1. Tabaksblatt, *op. cit.*, pp. 104-105.

vite remise à sa place. Les soldats lui tombèrent dessus, et le maire polonais de Lodz eut toutes les peines du monde à lui sauver la vie. Le Conseil disparut bien vite, et Rumkowski en désigna un autre, soulignant d'une manière significative que « l'acceptation du mandat était obligatoire. » Une autre fois, alors qu'il était fermement établi et jouissait de quantité de pouvoirs, il fut invité à la maison de Biebow, où le maître allemand, pris de boisson, le bourra de coups, apparemment pour le plaisir. Cet incident m'a été confirmé par le jeune médecin, actuellement aux États-Unis, qui soigna les blessures de Rumkowski après « l'audience ».

Le tribut réel exigé par les Allemands était plus tangible que la dignité. C'étaient des biens, des hommes pour les usines et des hommes pour les organisations de mort. Rumkowski devait aider les Allemands à extorquer ses richesses à la communauté. Des milliers de gens furent envoyés au travail forcé, dans des entreprises privées aussi bien que dans des entreprises publiques, dans des conditions meurtrières et pour ne revenir jamais. Les employeurs allemands payaient 0,70 Reichsmark par jour et par esclave à un compte spécial de l'administration *allemande* du Ghetto. C'était sur ce compte que les suppôts du régime étaient récompensés d'envoyer d'autres Juifs à l'extermination.

Avant même l'établissement du Ghetto, les Allemands réclamèrent vingt-cinq mille personnes. Lodz fut révoltée et Rumkowski protesta qu'il était impossible d'organiser un tel transport. Il transigea en abandonnant les « surplus » sociaux. De cinq à six mille bouches inutiles furent embarquées.

Lodz apprit bientôt à être moins sensible et Rumkowski moins indépendant. Un an environ après que le Ghetto eut été clos, les déportations commencèrent pour de bon. Les nazis demandèrent 10.000 hommes pour travailler, comme on disait, dans la *Vaterland*. On fit appel aux volontaires sans succès. Rumkowski découvrit alors qu'il y avait trop de gens malhonnêtes un peu partout : des *milliers* de personnes furent arrêtées pour vol! (Ce fut en cette occasion qu'il donna, par-dessus le marché, « les trois F » pour faire bonne mesure). Il se vanta devant une assemblée de directeurs d'usines d'avoir été en position « sur ces dix mille, d'en racheter beaucoup. Mais je n'ai pas voulu le faire. Absolument pas. Qu'ils soient un exemple pour les autres voleurs. » Puis, les Allemands arrêtèrent cinquante-sept malades mentaux; à cette occasion, ils

déclarèrent tout uniment qu'ils les supprimeraient en tant que « charges superflues[1]. »

Les Juifs pourtant s'efforçaient de croire que le plus dur était passé. Comme tous les peuples civilisés, dans les récits d'atrocités, ils faisaient la part de l'exagération. Lodz évidemment devait être épargnée — sinon, pourquoi les Allemands auraient-ils déversé des flots de Juifs à Lodz? A l'automne 1941, 18.000 Juifs environ arrivèrent des villes avoisinantes : douze communautés plus petites furent ainsi liquidées. A la même époque, 19.980 réfugiés, mieux habillés et avec, parmi eux, bien des hommes connus, furent amenés de l'étranger, de Berlin surtout, de Vienne et de Prague. Mais la raison recule devant la méthode nazie. Il apparut ensuite que ce n'était là qu'une étape vers une re-déportation; et les déportations répétées une forme peu coûteuse d'extermination. Déchargés dans un Ghetto déjà surpeuplé, les réfugiés vivaient, ou plutôt mouraient, dans des conditions incroyablement pénibles. Des 2.651 personnes amenées de la proche Vlotzlavek, 347 seulement finalement survécurent. L'hiver suivant, on ordonna la redéportation des Juifs étrangers, à l'exception des porteurs de la Croix de fer allemande et d'un petit nombre d'autres catégories. Ils eurent l'autorisation d'emporter avec eux 12 kilos et demi de bagages, après en avoir amené 50. Sur une période de six mois en ce qui concerne ces Juifs étrangers, la moyenne s'établit à :

Arrivés à Lodz.............	19.980
Morts à Lodz...............	6.247
Laissés à Lodz..............	3.206
Restant, de nouveau déportés.	10.527[2]

Ainsi disposa-t-on de la moitié des réfugiés.

Mais il y a plus. L'importation de Juifs allemands avait servi d'excuse pour déporter des Juifs indigènes, car, expliquait-on soigneusement — comme les nazis aimaient à donner des raisons! — la population du Ghetto devait rester fixe. N'était-il pas déjà trop peuplé? Ils exigèrent donc une nouvelle livraison équivalente, par fournées quotidiennes de 1.000. Une conférence fut convoquée au Ghetto. Quelques orateurs déclarèrent que seuls les vieux et les

1. *Ibid.*, pp. 116-117.
2. *Ibid.*, p. 120.

très jeunes devaient être livrés : les autres avaient plus de chances de maintenir le Ghetto. D'autres dirent que des enfants et des vieillards seraient trop fragiles pour supporter les épreuves que la déportation laissait présager clairement. Il fut décidé de faire les envois par familles entières, afin de favoriser l'assistance mutuelle. Des moribonds, et parfois même des morts, furent jetés dans les camions, pour faire nombre. « Possédés, les Allemands ! » Puis on remarqua que les Allemands ne tenaient absolument pas de comptes. La panique s'empara du Ghetto. Les nazis cessèrent, mais on avait livré un nombre d'habitants à peu près deux fois égal à celui des réfugiés étrangers. 60.000 personnes — un tiers du Ghetto — étaient parties, pour où ? L'un des derniers réfugiés apporta une carte du rabbin de Grabow, non loin de Lodz :

Grabow, 19 janvier 1942.

Bien cher,

J'ai reçu votre lettre du 8 novembre. Je ne voulais pas répondre à vos questions au sujet des autres villes, parce qu'il y avait à leur sujet des informations différentes. Mais, pour notre malheur, nous connaissons tout maintenant. Il y avait ici aujourd'hui un témoin oculaire, qui se trouvait là-bas en personne, en Enfer. C'est au village de Khelmo, près de Dombie, et tous les Juifs sont enterrés là-bas dans la forêt appelée Lumbow. Voilà ce qui est arrivé aux Juifs de Koyl, Dombie, Klodeve et Isbik-Koyavsky. Des milliers de Gitans de Kodz ont été aussi emmenés là-bas et ont subi le même sort. Depuis la semaine dernière, des Juifs de Lodz arrivent ici par milliers. Tous ces hommes, au fur et à mesure, on les fusille, ou bien on les extermine dans les chambres à gaz.

Le cœur durcit comme pierre, les yeux s'emplissent de larmes. Ne pensez pas que ceci est écrit par un dément. Ce n'est que l'amère, l'atroce vérité. Déchire tes vêtements, Fils de l'Homme, jette-toi sur le sol, cours dans les rues, et pleure ou ris de démence pure. Peut-être Celui dont le Nom est sanctifié viendra-t-il à votre aide et sauvera-t-il le reste. Au secours, Créateur !

Écrivez-moi si vous avez entendu parler de ceci.

I. Sihman[1].

1. *Ibid.*, p. 124.

« Et Il sauvera le reste ! » Rumkowski le croyait-il? Il était après tout mieux placé que personne pour soupçonner, sinon pour savoir, le pire. Cependant son ambition, à la fin, semblait liée à la chance qu'avait son royaume d'être préservé. Son erreur de calcul était de proportions astronomiques. Le fait est que la fin du Ghetto avait été décidée *avant sa naissance.* L'ordre secret même du *Regierungspraesident*, Mebelhor of Kali, daté du 10 décembre 1939 et communiqué seulement à douze chefs allemands soigneusement spécifiés, qualifiait l'établissement du Ghetto de « mesure transitoire ». « Je réserve la date précise et les moyens, déclarait-il, par lesquels le Ghetto, et par là la cité de Lodz, sera débarrassé des Juifs. De toute façon, notre but doit être de nettoyer par le feu ce trou de pestiférés » (dass wir diese Pestbeule ausbrennen [1].)

Non seulement les vœux d'un Rumkowski, mais ceux mêmes des fonctionnaires allemands locaux étaient tout à fait déplacés; c'était leur intérêt matériel de faire durer le Ghetto, source de profit supplémentaire. Le destin de Lodz, comme celui du reste de la juiverie, dépendait depuis toujours du bon plaisir du gouvernement de Berlin. Et ce gouvernement, mise à part sa malveillance toute particulière, n'était influencé que par les vicissitudes de la guerre. Plus la guerre allait mal pour Hitler, plus cela allait mal pour les Juifs! A partir de 1942, Mars ne sourit plus à son favori. La Russie était à demi occupée, mais pas du tout conquise. Les États-Unis concentraient toutes leurs forces pour la production de fournitures de guerre. L'Allemagne entrait dans sa quatrième année de guerre, et ses stocks industriels s'effondraient. Il fut décidé de transformer le Ghetto en camp de travail comprenant seulement des adultes et d'utiliser plus complètement de la sorte ses ressources humaines. Le surmenage et la fatigue viendraient automatiquement à bout de cette armée du travail, et le but poursuivi, l'exploitation, rejoindrait le but premier, et dernier, l'anéantissement : on ferait d'une pierre deux coups.

La première rencontre avec le malheur eut lieu en avril 1942, lorsque l'on recensa des personnes « déclassées » pour le travail forcé, sous menace de leur retirer leurs rations. Des milliers d'hommes et de femmes furent conduits aux usines. Puis vint l'ordre de recenser également tous les enfants de cinq à douze ans, les vieillards et les infirmes — il était difficile à penser que ce fût pour les faire tra-

1. *Dokumenty i Materialy*, tome III, *op. cit.*, p. 31; voir aussi pp. 7, 16, 112, 167 et 176.

vailler. Un petit nombre seulement se montrèrent. Rumkowski, menaçant, ordonna de faire vite. Il promit aux pompiers d'épargner leurs familles, s'ils voulaient aider à rabattre les jeunes. Il y eut plus. Rumkowski ne se dérobait jamais à une responsabilité : il se plaça lui-même à la tête de troupes d'enfants, et les conduisit au bureau de recensement et de là à la gare. Ils furent embarqués, pour une destination qu'ils ne connaissaient pas. Et pourtant Rumkowski aimait sincèrement les enfants; ce jour-là fut le plus tragique de sa vie, mais il n'était pas homme à se laisser abattre par une tragédie, fût-ce la sienne propre.

Mais le nombre fut considéré comme trop faible pour l'estomac nazi. Un ordre encore plus péremptoire vint : tous les enfants devaient être livrés sur-le-champ. Aucune raison n'était donnée. On ajoutait foi à des rumeurs fantastiques : ils devaient être mis à l'engrais et leur sang mis en réserve pour les soldats allemands blessés; ils seraient élevés comme « *Kosher Aryans*[1] ». Tout semblait possible, sauf l'inévitable. Les Juifs avaient grand besoin d'un Tertullien pour leur apprendre à croire à l'impossible[2].

Anticipant sur le malheur, Rumkowski réunit un meeting de parents. Ses suppôts et lui-même en appelèrent à leur égoïsme : à bien des époques dans l'histoire du Peuple Juif, il avait été nécessaire de sacrifier une partie du peuple pour sauver le reste; c'est une époque de la guerre qui était maintenant venue; si les enfants n'étaient pas livrés, tout le monde périrait; on peut remplacer des enfants, mais des adultes... : mères, abandonnez vos enfants, et nous sauverons le Ghetto.

D'un millier de cœurs monta une lamentation. Israël pleurait.

Aucun enfant ne fut livré. Enfin, dans la quatrième semaine d'août 1944, les Allemands, impatients, ordonnèrent à chacun de rester chez soi, cernèrent l'un après l'autre tous les pâtés de maisons, et, allant de l'une à l'autre, chassèrent les gens dans la rue. Ils arrêtèrent les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes, les faibles, et les poussèrent, ou les jetèrent — à la lettre souvent — dans des charrettes ou des camions. Et en avant! Dans les orphelinats, les enfants gémissaient serrés les uns contre les autres : « *Mir viln nisht shtarbn* », et leurs chœurs faisaient loin derrière écho aux camions en marche. Les ravisseurs entraînés eux-mêmes reculaient

1. *Kosher*, m. à m. « Cawcher, ère » : se dit, chez les Juifs, de la viande abattue selon les rites, propre à la consommation rituelle.
2. *Dos Naye Lebn*, 28 nov. 1946; Tabaksblatt, *op. cit.*, pp. 152-153.

d'horreur devant ce massacre des innocents et Biebow dut non seulement établir une prime, mais aussi un supplément d'alcool et de cigarettes pour maintenir le moral.

*
* *

Les rafles de cette semaine-là prirent au filet quelque 15.000 âmes, parmi lesquelles plusieurs milliers d'enfants. Pourquoi aurait-on pris la peine de faire le compte exact? La population du Ghetto tomba à environ 70.000 personnes, toutes ou presque, *arbeitsfähig*. Un petit nombre d'enfants sauvèrent leur vie en se prétendant d'un âge plus élevé et, pour rendre la supercherie plausible, en s'attachant à des travaux particulièrement pénibles. Nous avons des photographies d'enfants manipulant des outils de forge qui semblent plus lourds qu'eux. Bientôt 95 % des gens furent au travail — l'idéal du *full employment*. De nouvelles usines s'ouvrirent. La production bourdonnait. Les survivants travaillaient pour la Wehrmacht, laquelle était en retraite, — et les survivants aussi.

Le masque de l'autonomie fut levé. Les P. T. T., avec leurs timbres et leurs colis, les écoles maintenant superflues, les hôpitaux vides, les orphelinats et les foyers pour convalescents furent fermés un à un. A la même époque, une révolution inspirée d'en haut priva Rumkowski de deux de ses deux plus grandes sources de pouvoir. Là où l'opposition avait échoué, une clique de créatures des Allemands réussit. Le chef allemand et le chef juif du Ghetto ne s'étaient jamais bien entendus... pour l'honneur peut-être de l'un et de l'autre. Biebow n'avait pas confiance en Rumkowski[1] et Rumkowski n'avait que peu de goût pour les humiliations que Biebow lui infligeait. L'Allemand saisit l'occasion de la liquidation des Juifs « superflus » pour affaiblir l'autorité de l'*Aelteste*; il ne pouvait le congédier puisque la nomination de Rumkowski venait des autorités supérieures. La surveillance des usines et la distribution de la nourriture — c'était là, à part la police, à peu près tout le « gouvernement » dont avait besoin un camp de travail — changèrent de mains pour être confiés, l'un à Aaron Jakobovitch, fonctionnaire relativement inoffensif et d'esprit étroit, l'autre à David Gertler. Avant la guerre, Gertler avait vécu en lisière des bas-fonds, puis il

1. *Dokumenty i Materialy*, tome III, p. 108.

s'était introduit dans les bonnes grâces de la Gestapo. Sa fin fut hautement caractéristique du régime qui l'avait mis en haut rang.

Il flânait un jour, sans veston et sans chapeau, dans une rue du Ghetto : une automobile survint, il fut empaqueté et escamoté. Son successeur fut, comme il fallait s'y attendre, l'homme qui avait machiné la conspiration contre Rumkowski, un certain David Marek.

Mais l'*Aelteste* conservait la direction en titre des affaires. Ni l'administration juive ni l'administration allemande ne pouvaient réellement se passer de lui. Elles eurent bientôt besoin de toutes ses qualités. La révolution n'avait pas amélioré la situation du Ghetto et la guerre allait de mal en pis pour les Allemands. Les travailleurs étaient menés plus durement et nourris plus légèrement que jamais. Avec des rations de pain beaucoup plus faibles que celles des Polonais de l'extérieur, dans la cité, ils produisaient deux tiers en plus. Des fonctionnaires allemands rapportaient que bien des Juifs « s'évanouissaient littéralement d'épuisement à leurs bancs de travail. » Rive Kwiatowsky, dans un poème sans concessions, résumait la vie du Ghetto : des milliers de pieds traînant des cadavres vers les usines [1].

L'inquiétude augmentait. Il devenait de toute évidence plus difficile de diriger le camp. Des cercles « littéraires » officieux osèrent se charger d'un travail d'organisation locale. Rumkowski en fut amené à protester qu'on n'accordait pas aux Allemands la déférence coutumière. Il commanda aux travailleurs de se lever de leurs bancs à l'apparition d'un uniforme, ou, comme disaient les Juifs russes de l'ancien temps, d'un *Knepl*, et de ne se rasseoir que lorsque tous les uniformes seraient passés, et qu'un ouvrier de l'usine, à l'avance désigné à cet effet, aurait donné l'ordre : « *Wieder arbeiten*! » Dans la rue, la police juive et les pompiers devaient se mettre au garde-à-vous en croisant un militaire allemand ou même un fonctionnaire en civil, les civils juifs devaient se découvrir, les femmes s'incliner. On menaçait des « punitions les plus sévères » ceux qui garderaient les mains dans les poches ou une cigarette à la bouche en saluant [2].

La situation était évidemment de plus en plus sombre. Au milieu de 1944, le cours de la guerre avait pris un tournant décisif. Les

1. *Dokumenty i Materialy*, tome III, pp. 244, 246; *Dos Naye Lebn*, 6 septembre 1946.

2. *Dos Naye Lebn*, 6 septembre 1946; *Bekanntmachung*, 6 janvier, 16 février 1944.

Allemands fuyaient de Russie et les Anglo-Américains combattaient sur le continent. En août vint l'ordre de liquider le reste des Juifs et de raser le Ghetto. Avec l'intention, comme toujours, d'exécuter l'atrocité en toute tranquillité et sans frais, les Allemands réclamèrent une fois de plus des volontaires. Rumkowski organisa une réunion monstre et Biebow en personne y prit la parole. Il dit aux Juifs que leur destination était l'Allemagne et les assura, leur donnant sa parole d'honneur de fonctionnaire allemand, qu'ils y trouveraient du travail et de bons traitements. « Faites vos paquets, conclut-il, et présentez-vous à la gare. » Peu de gens obéirent. Ce fut le tour de Rumkowski. Dans des proclamations répétées, il souligna qu'il était de l'intérêt des Juifs eux-mêmes d'apporter leur libre concours. On dut néanmoins faire appel à la coercition et à la force. Usine après usine, on ordonna aux travailleurs de se rassembler en corps avec leurs familles. Les récalcitrants — et il y en eut beaucoup, puisque Rumkowski dut répéter ses ordres aux mêmes usines — furent pourchassés jusque dans leurs foyers et dans les foyers de leurs amis. Ceux qui se cachaient, et quiconque les y aidait, devaient être exécutés. Finalement les quartiers, les uns après les autres, furent cernés et nettoyés [1].

Chaque jour, aux mois d'août et de septembre 1944, de longs trains aux wagons bondés et plombés quittèrent la gare de Lodz et furent dirigés sur les camps d'extermination, surtout sur Auschwitz. Après s'être traînés durant quelques jours de voie de garage en voie de garage, ils arrivaient généralement — c'était voulu — au cœur de la nuit. Les portes étaient déplombées et les Juifs — laissant derrière eux beaucoup des leurs morts d'étouffement, de faim, de maladie — descendaient. Ils étaient immédiatement répartis en deux longues files. Leur tâtant les bras et les muscles et leur donnant des claques dans le dos, les soldats nazis dirigeaient sans ménagements les faibles sur la file qui conduisait, c'était une affaire de jours, vers le gaz et le feu. Des bien portants de la deuxième file, beaucoup furent aussi exterminés dans les camps, plus ou moins au hasard, mais d'autres y trouvèrent le chemin des camps de travail, où ils moururent plus lentement du surmenage et de traitements inhumains. Les rares survivants appartenaient pour la plupart à cette file plus fortunée.

Là-bas, dans le Ghetto, plusieurs centaines d'hommes furent

1. *Dokumenty i Materialy*, tome III, pp. 268-269; *Bekanntmachung*, 3 mars, 16 juin, 3, 5, 7, 8, 13, 14 et 19 août 1944.

laissés pour rassembler, au profit des Allemands, les quelques biens restants et détruire ensuite les maisons. Un autre groupe de quelques centaines de personnes réussit à se cacher sous terre. Plusieurs semaines plus tard, un mouchard conduisit les nazis à l'issue secrète, mais il était trop tard. L'ordre de se présenter à un autre « recensement » ne fut pas exécuté. Les armées russes approchaient et la discipline allemande s'était évanouie. Quand les Russes firent leur entrée au Ghetto, un millier de personnes les accueillit, ce qui restait des deux cent mille Juifs de la grande cité industrielle de Lodz, la Manchester de l'Est.

Et Rumkowski? Un jour, au cours de la liquidation finale, il était debout sur le quai de la gare, surveillant le chargement des wagons. Un fonctionnaire allemand, qui faisait, liste en main, l'appel des déportés, ordonna au frère de Rumkowski d'entrer dans le train. Le dictateur juif demanda qu'il lui fût permis de rester. Le fonctionnaire refusa sèchement, mais invita Rumkowski à monter, s'il en avait envie. Rumkowski rejoignit son frère dans le train. Telle est la première version de sa fin. Selon une autre version, le commandant nazi lui donna une lettre cachetée, adressée au chef du camp de destination, et l'assura que, bien entendu, il recevrait un traitement particulier. A l'arrivée, Rumkowski et sa famille furent les premiers à être jetés dans la chambre à gaz.

Solomon F. BLOOM.

(*Traduit par René Guyonnet.*)

NOTE

Cet essai repose sur l'étude de matériaux qui se trouvent dans les archives du *Yiddish Scientific Institute Yivo* à New-York et en divers endroits en France et en Italie : *Ghetto Zeitung*, proclamations officielles, registres d'écoles, photographies, timbres, pièces, etc.; sur des documents allemands, en particulier ceux publiés par E. Eisenbach, *Dokumenty i Materialy*, vol. III, *Ghetto Lodzkie*, Varsovie, 1946; sur les récits de survivants, comme Israël Tabaksblatt, *Hurban Lodz : Sechs Yur Nazi-Gehenim*, Buenos-Aires, 1946, ou de témoins qui n'ont pas survécu, comme

S. Shayevitch *Lekh Lekho*, Lodz 1946; sur des enquêtes auprès de survivants, dont certains ont travaillé dans l'administration de Rumkowski, et qui se trouvent maintenant aux États-Unis, en France, en Italie; sur des articles parus dans *Yivo Bleter*, New-York; *Fun Letzten Hurban*, Munich; *Shrifn far literatur, kunst un geselshaflikhe fragn*, Kassel; *Dos Naye Lebn*, Lodz; *Unser Shtime*, Paris; et *Morning Freiheit*, *Jewish Morning Journal* et *Forward*, New-York, et d'autres publications; et sur L. Felde « *Lodz, le Manchester Polonais* », *Bulletin de la Société Neuchâtelloise de Géographie*, vol. XLIII.

POUR LA PAIX AU VIET-NAM

Les témoignages les moins suspects de partialité en faveur du gouvernement républicain du Viet-Nam s'accordent à démontrer que la résistance armée contre les troupes françaises s'accroît au Viet-Nam, que nos pertes en hommes et en matériel sont très considérables, que le gouvernement républicain voit croître son prestige, et que par contre le gouvernement de Hanoï, formé à l'instigation du gouvernement français, ne parvient ni à affirmer son autorité, ni même à se faire respecter par la population.

Ne faisons-nous pas fausse route? Ne gaspillons-nous pas les vies et les milliards dans une entreprise sans issue, dont la cruauté révolte l'esprit des hommes épris de justice et de fraternité, alors que seules des négociations avec nos adversaires d'aujourd'hui pourraient rétablir la paix et la prospérité en Indochine?

C'est la question que posent solennellement à l'opinion un certain nombre d'écrivains, d'artistes, d'universitaires et de journalistes.

Au moment où la population française est appelée à accomplir de grands efforts et à consentir de lourds sacrifices pour surmonter la crise économique et financière, au moment où il faudrait chercher à rassembler les citoyens de la métropole et les nations de l'Union Française dans une œuvre constructive, la guerre d'Indochine s'éternise, et constitue pour les finances de l'État une ponction annuelle d'environ 70 milliards. Elle constitue en même temps une pomme de discorde entre Français, et un véritable ferment de haine et de désagrégation pour l'Union Française, empêchant toute association véritable.

Nous ne pouvons rappeler sans tristesse que, si nous en croyons les chiffres fournis par une source digne de foi, 30.000 jeunes Français environ, et un chiffre aussi considérable de Vietnamiens, sont déjà tombés dans cette guerre fratricide. Si le pays se rend mal compte de cette hémorragie continue, c'est que la procédure administrative lui en dissimule la réalité : citons seulement la censure, et la façon presque clandestine dont sont communiqués les avis de décès.

Nous pensons qu'il est inutile aujourd'hui de chercher à fixer les responsabilités réciproques : le simple fait de la guerre qui se poursuit, et qui exige toujours plus d'hommes et de milliards, prime tous les autres,

Que faisons-nous pour faire cesser cette guerre? Jusqu'ici notre gouvernement n'a usé et n'use que de deux méthodes; il accroît son effort militaire, il cherche à établir au Viet-Nam l'autorité d'un nouveau gouvernement susceptible de remplacer celui de Ho Chi Minh.

Or, ni l'une ni l'autre de ces méthodes ne donne les résultats escomptés. On sait peu de choses en France sur la situation réelle en Indochine. Il n'en est pas de même à l'étranger. L'opinion de revues spécialisées et de grands journaux qui n'ont pas de sympathie spéciale pour Ho Chi Minh est formelle et concluante.

C'est le périodique américain *U.S. News and World Report* du 13 août qui déclare : « Les troupes du Viet-Nam contrôlent 80 % du territoire. Les Français ne se trouvent en sécurité que dans les grandes villes. Les forces militaires françaises qui se servent d'artillerie, de tanks, d'avions, se révèlent impuissantes devant la tactique de guerilla des Vietnamiens. » Ce témoignage est confirmé par *Far Eastern Survey* de New York du 2 juin : « Tout ce qui est en dehors des centres et des grandes villes est aux mains d'Ho Chi Minh. La grande offensive d'hiver 1947-48 a été contenue et repoussée avec de lourdes pertes. Impasse politique et militaire, et ruine économique : telle est la situation. » Enfin, l'opinion du grand quotidien de Boston, *Christian Science Monitor*, va dans le même sens (9 août) : « Les Français ont perdu tout espoir d'anéantir l'armée nationaliste et sont réduits à défendre l'Indochine du sud et les côtes. Malgré la formation d'un gouvernement vietnamien d'obédience française, les perspectives d'une pacification prochaine sont plutôt sombres. »

Ajoutons enfin un témoignage américain d'un poids considérable, celui de l'*American Perspective*, bulletin de la Fondation pour les affaires étrangères, qui écrit en juin dernier : « Le Gouvernement français et le Gouvernement vietnamien sont arrivés à une impasse, car aucune des parties ne pourra emporter une victoire décisive. »

Quand une guerre coûte plus qu'elle ne promet, la sagesse d'une grande nation non moins que l'humanité et l'économie de ses ressources lui commandent de chercher d'autres moyens d'assurer ses buts ou d'autres buts pour entretenir sa grandeur.

Quels est maintenant d'après les mêmes sources et d'autres aussi peu suspectes de partialité envers le Viet-Minh, le crédit respectif dont jouissent, auprès de la population, le gouvernement d'Ho Chi Minh et le gouvernement Bao Daï Xuan?

Le *Christian Science Monitor* écrit (9 août) : « La force du mouvement de Ho Chi Minh est à celle du général Xuan ce que la force d'un boxeur poids lourd est à celle d'un écolier », et le journal ajoute que Washington ne paraît pas estimer qu'il s'agisse, en ce qui concerne Xuan, d'un « gouvernement créé par les gens du pays ». Ce point de vue est confirmé par le *Times* de Londres qui écrit le 23 août : « Tous les efforts de la France pour briser la puissance du gouvernement Ho Chi Minh ont échoué. Le Dr Ho Chi Minh jouit d'un soutien populaire bien plus fort que le général Xuan ou Bao Daï, considérés l'un et l'autre par beaucoup comme de véritables fantoches de la France. »

Il y a longtemps que l'on sait, comme le confirme d'ailleurs l'article du *Christian Science Monitor*, que Ho Chi Minh est « suivi, à quelques exceptions près, par toutes les personnalités vietnamiennes, dont la plupart n'ont rien à voir avec les communistes ». On sait d'autre part que l'appui de divers évêques vietnamiens, notamment celui des évêques de Vinh-Long en Cochinchine, de Phat-Diem au Tonkin, celui de nombreux prêtres séculiers et réguliers, lui est acquis.

Il est clair en tout cas que la prolongation de l'état de guerre ne peut qu'accroître la popularité de celui qui est apparu comme le premier champion de l'indépendance nationale, et que, si l'on doute de son autorité, seul un retour à une compétition politique normale peut en fixer clairement l'étendue.

L'hostilité de l'opinion américaine à l'égard de toute notre politique est exprimée d'une façon brutale par le *New York Times* du 7 juillet, qui écrit : « L'insistance avec laquelle la France cherche à rétablir en Indochine le vieux régime colonial avec une armée de plus de 100.000 hommes, n'est pas conforme aux principes de l'O.N.U. »

C'est bien, on est obligé de s'en convaincre, contre tout un peuple que la France lutte actuellement et ce que cette guerre peut avoir de déchirant pour le pays des Droits de l'Homme est encore aggravé par le caractère impitoyable et interminable d'un combat dont rien ne permet de laisser présager la fin.

Dans ces conditions, nous demandons à l'opinion française si elle pense que cette guerre est juste et raisonnable. Notre Gouvernement a déjà consenti au gouvernement Bao Dai Xuan, par les accords de la baie d'Along, l'unité et l'indépendance qu'il avait refusée à Ho Chi Minh, refus qui est la cause principale de guerre. Notre Gouvernement a usé une série de hauts fonctionnaires auxquels nous imposons une politique qui évite perpétuellement le nœud réel du problème. La poursuite de la guerre n'a plus qu'un seul sens; le refus d'entrer en conversation avec le Gouvernement de Ho Chi Minh. Quel que soit le malentendu, les erreurs et les fautes commises de part et d'autre, notre peuple ne peut consentir à la ruine de l'Indochine et contribuer ainsi à celle de la France.

Dans un Extrême-Orient de plus en plus troublé, dans un monde inquiet, on attend que la France, là où elle le peut encore, donne l'exemple de la sagesse et de l'esprit de fraternité.

Sans objectif politique et chacun en pleine liberté, nous demandons que des propositions pour de nouvelles et réelles négociations de paix soient publiquement faites.

Ont signé :

Georges Altman, Bertrand d'Astorg, Pasteur Daniel Atger, Claude Aveline, Jean Baboulène, Jean-Louis Barrault, Albert Bayet, Simone de Beauvoir, Colonel Bernard, André Beucler, Biquard, André Blumel, Jacques Bounin, Claude Bourdet, Léon Boutbien, André Breton, André

Cholley, Jean Cocteau, Jean-Marie Domenach, Pierre Emmanuel, Etiemble, Yves Farge, Paul Fraisse, Stanislas Fumet, André Gillois, Abbé Groues, dit Abbé Pierre, Hadamard, J.-M. Hertrich, Georges Izard, Pasteur Jousselin, Ch.-André Julien, Émile Kahn, Jean Lacroix, Mandouze, Louis Martin-Chauffier, Louis Massignon, Henri Matisse, Maurice Merleau-Ponty, Emmanuel Mounier, Maurice Nadeau, Jean Paulhan, André Philip, Marceau Pivert, Madeleine Renaud, Paul Rivet, Gérard Rosenthal, Jean Rous, David Rousset, Armand Salacrou, Jean-Paul Sartre, capitaine de frégate Sonneville, Dr Tzanck, Vercors.

AU CHOIX ! MESSIEURS ! AU CHOIX !

Dans un livre que j'aimerais entendre plus souvent citer, et louer comme il convient [1], Lucien Febvre met en garde l'homme d'aujourd'hui contre les arguments et accusations d'autrefois (c'est-à-dire aussi d'aujourd'hui, car nous sommes l'autrefois de nos arrière-neveux). Vers le milieu du XVIe siècle, pour abattre quelqu'un, on le traitait d'*athée*. Quel *athée*, ce Rabelais, insinuera Calvin dans le *De Scandalis*. Quel *athée*, ce Scaliger, écrivait donc Rabelais, quitte à s'entendre répliquer : *Athée*, moi? Hé! pas tant que vous. Eût-il suivi cent dieux, celui-là passait alors pour athée qui ne suivait pas le chemin, la vérité, la vie, bref : le *vrai* dieu, dont les voies, comme on sait, sont parfois drôlement brouillées. Gardons-nous néanmoins de juger comique l'usage immodéré de cette suprême injure : ou bien jugeons comiques les bûchers de Dolet, de Vanini.

Si l'on était alors, infailliblement, l'athée de celui-ci ou bien de celui-là, il semble aujourd'hui malaisé de n'être point le trotskiste, ou le fasciste de quelqu'un. Au point qu'un fidèle « compagnon de route », Claude Aveline, constate, pour le regretter, que celui-là passe pour anticommuniste, pour fasciste, par conséquent, ou trotskiste, qui formule, si nuancée soit-elle, une réserve, une critique. « Je m'élève solennellement contre cette absurdité », conclut-il. Le fait est qu'on ne peut désormais sans insulter Staline déplorer qu'Aragon ait écrit des sottises. C'est, nous répondent les responsables, que l'heure présente est au moins très sévère : à l'heure du choix, qui prétend discutailler? Hors du Parti il n'y a que des traîtres, des imbéciles et des bouffons. Allez! pas de discussion : avec, ou contre nous. Vous n'avez pas le choix!

Enfin, je voudrais comprendre. Est-ce l'heure du choix? Ou bien

1. *Le Problème de l'incroyance au XVIe siècle, la religion de Rabelais*, L'Évolution de l'humanité, Albin Michel, éd.

n'ai-je pas le choix? Eh bien! j'ai compris : le choix n'est jamais plus cruel que dans les circonstances où il n'y a pas de choix. Mais alors, si vraiment nous n'avons pas d'autre choix que de choisir, c'est ou jamais le moment de tout scruter, de tout peser, de tout remettre en question. Car enfin, un esprit grave et subtil, Jean Grenier par exemple, dès qu'il écrit du choix, comment ne mettrait-il pas en évidence (et peut-être en *valeur*) cette angoisse qu'impose toute décision. Quelle robe? Ou quelle cravate? Du camembert, ou du gruyère? Ah! vous croyez que c'est simple de choisir? Et vous me demandez de ne pas discuter quand il s'agit d'opter, non pas entre deux fromages, mais pour ou contre l'Amérique, pour ou contre la Russie, pour ou contre moins de justice et plus de liberté, pour ou contre tout, en somme.

Il faut que je l'avoue : peu de livres, cette année, m'ont mieux déçu que cette *Heure du choix* [1]. Curieux. Car j'aime d'habitude les essais de Georges Friedmann; j'admire Jean Cassou pour les quelques sonnets que lui donna le secret d'une prison; même, en lisant l'*Homme et la Bête*, si juste et si discret, il me plaisait de découvrir un Martin-Chauffier sensiblement amélioré. Donc, j'étais bien disposé envers tous ces écrivains, qui ont construit, chacun pour soi, des ouvrages estimables, des romans policiers par exemple ou des récits patriotiques. Mon dépit s'en accroît.

Sans doute, et pour mériter la confiance qu'ils tentent d'arracher aux douteurs, aux douteux, chacun des officiants s'efforce d'articuler, contre cette Russie ou ce marxisme qu'il s'agit de nous faire adopter, quelques griefs aussi judicieux qu'anodins. Tel condamnera benoîtement « le réalisme tactique et multiforme » du Parti. On laisse entendre, bien sûr, que « fins et moyens sont, en politique, inextricablement mêlés et dépendants ». On souhaite que du moins la Russie n'accepte jamais pour règle « ce qui n'est qu'un humiliant pis-aller ». On va jusqu'à oser affirmer comme un axiome que la Russie, qui nous doit être un exemple, ne peut pour nous « constituer un modèle ». Sans forcer la pensée des auteurs, leur pensée secrète, on les croirait des gallicans du communisme. Mais le tout si bien noyé de grands mots, de phrases creuses, de pathos! Encore que je ne voie que trop le pathos de ces articles, j'en discerne assez bien le pathétique aussi. Leur besogne a ses risques. Sans déplaire au Parti, comment plaire à ceux-là qu'il importe de rallier? Or, en

1. Éditions de Minuit.

avouant l'évidence, et que le Parti c'est l'Église, Claude Aveline, que j'approuve alors, il sait qu'il va déplaire. Comme Friedmann déplaisait, avant guerre, quand il regrettait, dans son livre sur la Russie, que Staline devînt icône. Et bien que Staline ait un jour suggéré que la pensée marxiste pourrait évoluer selon chaque pays d'Orient ou d'Occident, répéter après lui qu'il convient de penser un communisme gallican, c'est tomber en hérésie merleaupontienne. Thorez, pourtant...

Non certes, ils n'ont pas choisi la voie la plus facile, ces braves compagnons de route. J'avouerai même que si parfois je suis tenté de passer outre à mes scrupules, ce n'est jamais pour avoir écouté Benda, ou Aveline. Non. C'est après deux ou trois jours de passionnés débats, voire d'engueulades, avec un membre du Parti. Je ne parle point de ces Kanapas qui se donnent un mal de chien de garde pour paraître plus sots qu'ils ne sont en vérité. Ni de ces petits paons à plumes d'oie dont la vanité, le cri rauque, nous éloignent du Parti. Je parle de ces chics types, si fréquents, de ces militants courageux et gentils, intelligents et généreux : de Charles Hainchelin, par exemple, puisqu'il est mort. Ceux-là ne mâchent pas leurs mots. Ils ne vous déroulent pas le chemin de velours. Plutôt vous montreraient-ils cet endroit où le bât les blesse, et qu'il n'est pas facile de choisir comme ils ont fait. Ne leur parlez pas, à ceux-là, de l'*Heure du Choix.* « Des conneries, vous diront-ils. Du bla-bla-bla pour la galerie. »

Que pourtant nous soyons condamnés à choisir, sans doute. Ainsi, moi, je me sens tiraillé entre l'*Utopie*, de Thomas Moore, la *République* de Platon, la *Nouvelle Icarie* du Père Cabet, *Le Pays des Merveilles*, celui de Cocagne et le *Cabinet du docteur Caligari.* C'est mon droit, il me semble, jusqu'à nouveau droit. Plutôt que pour une Troisième Force, qui nous force à la mépriser, je serais plutôt pour un tiers-ordre gallican : une république socialiste, avec des coopératives, beaucoup de coopératives, plus que de flics; avec des syndicats indépendants du politique; chacun rémunéré selon ses besoins, pour commencer, et ensuite selon ses mérites; quelques partis, cela va de soi, deux ou trois, ni plus, ni surtout moins; l'*habeas corpus*, que j'oubliais... Et pourquoi me refuserait-on le droit de choisir le gouvernement de mon rêve?

Et ne prétendez pas que c'est au plus une plaisanterie, qui ne tire point à conséquence, car je vous répondrai que ça me tire du moins à cette conséquence que le gouvernement de mon rêve ou que mon

Paradis, ce n'est plus le pays de Staline et des siens. Ça me tire à conséquemment reconnaître que mon royaume à moi non plus n'est pas de ce triste monde. Mais ça me permet aussi de juger posément la Russie de Staline : comme Paradis, zéro pointé; comme vallée de larmes, on a fait pis, et l'on fait chaque jour dix fois pis, pour rien : en Chine, en Grèce et en Espagne. Ou même : en Indochine et à Madagascar.



A quelque indiscret qui lui demandait s'il avait beaucoup transformé la Russie de ses pères, Staline, fort sagement, répondit non. Il m'est arrivé, comme à tant d'autres, de faire grief au marxisme de ce que j'aurais dû reprocher à l'héritage des tsars. Cela, je l'espère, ne m'arrivera plus.

Je me rappelle qu'en 1934, visitant la terre du socialisme en gestation, j'y fis une découverte : on se baignait nu en Russie. Et je me reprochai, comme un honteux péché, de n'avoir point porté mes regards sur le corps, si proche pourtant, de la jeune interprète qui nous escortait aux bords du Dniepr, et fort belle sans doute. (Je n'en sais rien, tout occupé que j'étais alors à méditer sur mon ignominie, sur la grandeur de la révolution, sur la pureté paradisiaque de ses mœurs).

A quelque temps de là, rue Visconti, dans la salle de l'Union pour la Vérité, le jour qu'André Gide s'offrait aux bêtes pour confesser le communisme, j'entendis quelqu'un bafouiller quelques phrases tremblées et passablement ridicules : c'était moi qui le louais de vouloir mourir pour la Russie Soviétique « car dans les fleuves bolcheviques et sur les plages communistes les hommes d'aujourd'hui se baignent nus sans vergogne ». Et je crois bien que j'y allai des Écritures. A la sortie, un sceptique me railla : « On se baigne nu, bien sûr, faute de caleçons de bains; les Russes n'ont pas encore été fichus d'en fabriquer. »

Dix ans plus tard, comme je ne pouvais pas ne pas voir de ma fenêtre les dizaines de milliers de corps nus qui se vautraient sur la plage de Chicago, je m'étonnais d'avoir donné dans le panneau. C'est pourtant cette année seulement que, relisant Havelock Ellis, j'y tombai sur la confession rédigée en 1912 par un homme de quarante ans, né en Russie méridionale. Il raconte ses baignades : « Il faut savoir que les individus de tout âge et des deux sexes ont

l'habitude en Russie (surtout dans les campagnes) de se baigner absolument nus dans les rivières et dans la mer. Les hommes et les femmes forment des groupes séparés qui ne se baignent pas ensemble, mais assez près pour pouvoir s'examiner les uns les autres d'une façon assez détaillée. Il en était ainsi dans le village où je passais l'été. » Ainsi, vers 1885, dans la Sainte Russie des Tsars, j'aurais eu, moi Français de 1934, la révélation du Paradis terrestre. Ainsi, en 1934, j'avais rendu grâce à Lénine de ce qui devait revenir aux coutumes du peuple russe.

Mais que de blâmes aussi, jetés au stalinisme, qui devraient retomber sur la tradition russe! Tenez, le réalisme-socialiste, ce tremplin d'où nos clounes font volontiers quelques sauts périlleux : à deux ou trois reprises, j'eus l'intention de le pourfendre. Quand un ami, fort ami des communistes, me conseilla de lire avec un peu d'attention le garde-blanc Remizov. Et je lus en effet ceci : « Les Russes ont réussi comme par miracle à conserver une tradition, celle de l'indifférence à l'expression, ou pour mieux dire, de l'ignorance de la forme. Le souci du mot — le mot, c'est pourtant la matière sans quoi il n'est pas d'écrivain — a été et est toujours traité d'enfantillage, maniérisme, jonglerie, œuvre vaine et futile. Tenez, je me souviens de Prichvine[1] : il arrive une fois chez nous, rue Tauride, bouleversé, du macaroni dans la barbe, une mèche hérissée dominant sa calvitie, ainsi qu'on figurait jadis les diables dans les Tentations, les yeux hors de la tête, comme un chat. Je me demande s'il n'est pas arrivé malheur à sa chienne favorite. Eh bien! non, pas un mot de la chienne, mais il avait été dans l'entourage de l'érudit lettré S. A. Venguérov et là on l'avait attaqué pour un mot pittoresque et bien placé, mais qui, selon eux, n'existait pas. Je le rassurai, je m'en souviens : on m'avait attaqué dans le même milieu, et il se le rappelait très bien, pour un mot analogue. Et encore tout récemment, un jeune poète russe, Mamtchenko... il prouvait que le mot « devineresse » en russe, n'existait pas, et il me fallut encore, comme avec Prichvine, invoquer mon exemple : je l'ai employé il y a quarante ans dans mon apocryphe *Sisinius et la Devineresse*. » Les querelles du « formalisme »? Séquelles du tsarisme.

Je m'étonne donc quand François Mauriac, découvrant cette année les *Lettres de Russie*, du marquis de Custine, en conclut contre Staline. Car s'il est vrai que sous les tsars on ne circulait point sans

1. Auteur de *La Bête de Kroutoyard*. Le texte de Rémizov est tiré de *Chinois*, quelques jolies pages publiées dans *La Nef*.

passeport intérieur, si les journaux obéissaient à la police d'État, si l'on déracinait les paysans et qu'on les envoyât « périr ou languir au bout du monde », si l'on manifestait un goût naïf de l'uniforme (au point que le Baedeker de 1914 en avisera le touriste européen), si le peuple russe « ivre d'esclavage », expiait d'avance chez soi « par une soumission avilissante, l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres », si tout cela est vrai — de quel droit en inférer que c'est cela, le *communisme*? Cela, c'est la Russie, c'est un pays qui, à peine fut-il affranchi des Mongols, retomba sous la coupe de ses tsars et du Saint-Synode, sans que jamais un Montaigne, un Descartes, un Diderot, un Proudhon vînt se substituer aux popes abrutis et proposer à l'homme une pensée d'humaniste.

Tenez, encore une anecdote, la dernière. 1934. Kharkov, ou peut-être Moscou. Je ne me rappelle plus très bien, et j'ai perdu mes carnets de voyage. Peu importe : nous sommes en Russie. Un gamin vient de chaparder quelque chose, un fruit peut-être; pour manger, ou pour le plaisir. Un milicien le coince, le bouscule un peu fort, l'emmène au poste sans trop de ménagements, mais à renfort de *tovaritch*, de *camarade*. Je ne compris qu'un peu plus tard ce milicien, lorsque je lus chez Chesterton : « Quand les Russes (tsaristes) se fouettent mutuellement comme des barbares, ils s'appellent mutuellement par leur nom de baptême; comme des enfants. »

Et alors?

Eh bien, quand on me demande de choisir entre l'*American way of life* et ce qu'à tort ou à raison l'on nomme le communisme, force m'est de constater que le communisme est composé d'au moins deux éléments : un arrière-plan de pensée marxiste, et toute une façade proprement russe et tsariste; tandis que l'*American way of life*, dont le naïf M. Wallace est persuadé qu'il doit assurer le bonheur de tous les hommes, ne contient aucun autre élément que yanqui.



Non, je n'invoquerai point, pour dire non aux États-Unis, les apparentes preuves que nous donnent contre eux leurs écrivains les plus traduits : car Richard Wright, il a du moins le droit de publier ses livres en Amérique, et Caldwell, après deux ou trois autres blancs, de raconter sans complicité un lynchage (*Trouble in July*). Et puis, c'est le propre des écrivains, il leur faut tout dramatiser. Ceux des nôtres qui reviennent d'Amérique ils eussent presque

tous aussi bien fait de s'épargner le voyage et d'écrire au coin de leur feu des conclusions tirées d'avance. Romains et Maurois cherchent avant tout à *vendre* aux Yanquis des livres sur l'Amérique. Pozner ne pouvait voir les États autrement que Désunis. Oui, il y a Claude Roy, partagé entre la condamnation théorique qu'il ne peut pas ne pas porter et la sympathie qu'il ne peut pas ne pas montrer (*Clés pour l'Amérique*).

Si je suis disposé à tout plutôt qu'à subir *the American way of life*, sans doute c'est pour avoir durant cinq années, en divers coins des États et en diverses conditions, apprécié à sa valeur cette nouvelle formule de vie : pour avoir été jeté à la porte d'un restaurant où m'accompagnait une amie juive au beau visage un peu marqué; contraint de recevoir dans la rue mes amis nègres ou mulâtres; pour avoir senti du Nord au Sud la profonde misère morale de ces femmes au sourire figé d'étalon qui sent sa femelle; mangé le hamburger pourri dont festoient les petits bougres; sans doute, et parce que j'ai toujours besoin de gifler un raciste (fût-ce un Juif raciste). Et puis, je n'aime pas beaucoup qu'au nom de la liberté on tripatouille mes écrits, ce que n'ont pas manqué de faire les périodiques — libéraux pourtant — auxquels j'ai parfois essayé de collaborer (sur leur demande) [1].

Mais surtout je ne peux pas accepter une civilisation qui fleurit dans les *Digests* et dans *News of the Nation*. Nous avons déjà parlé des *Digests*, il me semble. Non point de *News of the Nation*. Voilà pourtant un *thriller !* En 1944, MM. Sylvan Hoffman et C. Hartley Grattan ont conçu et publié *News of the Nation, a History of the United States in Newspaper Style* [2]. Quarante et un numéros fixent quarante et un moments naturellement « décisifs » (style de journal, on vous l'a dit) de l'histoire américaine et même les quarante et un moments « les plus décisifs », puisque nous sommes en plein vrai journalisme : éditoriaux, caricatures, manchettes, photographies, scandales, chiens écrasés. Or, voici l'histoire américaine, telle qu'on l'offre aux millions de benêts :

14 avril 1943, premier numéro de *News of the Nation*. En manchette : « La découverte de Christophe Colomb bouleverse un continent. » Premiers mots de l'article : « Dans la marche triomphale la plus colossale et la plus folle depuis les Empereurs romains... ».

1. Je m'en suis expliqué dans une plaquette, *Made in U. S. A.*, que j'ai peut-être eu tort d'imprimer pour mes seuls amis (1948).
2. New-York, Garden City Publishing Co.

Titre de l'éditorial : « Le voyage paiera des dividendes. » Tout simplement. Avant le 14 avril 1493, l'Amérique n'existe pas. Comme c'est simple. Il suffisait d'y penser. Les Indiens? Les civilisations du Nord-Ouest (Tlingit, Kwakliutl, Haïda), celles du Sud-Ouest, de sage communisme agraire, celles des plateaux mexicains, celles du Yucatan, dont nous commençons à peine à entrevoir la grandeur mais que la piété espagnole, en détruisant les archives écrites, a pour toujours peut-être mutilées, elle n'existent pas, non plus que ceux qui les firent. Cela dispense MM. Hoffman et Hartley Grattan de parler en détail du massacre des habitants et de la destruction des cultures indigènes. Le 8 juin 1610 nous offre aussi quelque sujet d'étonnement : « L'Impérialisme est le maître... » déclare et déplore l'éditorial; la caricature du jour représente un Portugais, un Espagnol, un Hollandais, un Anglais et un Français qui se bousculent pour mieux dépecer l'Amérique. Ce Français de 1610, qui aurait pu assister à l'assassinat de Henri IV, est vêtu en bourgeois de 1900, mais passe encore : qu'est-ce qu'un anachronisme, quand on omet l'histoire, toute l'histoire des premiers Américains, les Indiens des plaines et ceux des hauts-plateaux? Ce qui est drôle et grave, c'est qu'en dessinant cette bouffonnerie, l'auteur veut faire croire aux Yanquis d'aujourd'hui qu'ils n'étaient pour rien dans l'anéantissement des cultures autochtones et qu'aujourd'hui encore ils sont menacés par de puissants croquemitaines : la France, avec Fort-de-France, la Hollande, avec sa Guyane, les Anglais, avec leurs Bermudes. On parle pourtant des Indiens, le 24 mai 1701 : une gravure est censée figurer le chef des Wampanoags, avec cette légende lapidaire : « just another dead Indian » (un autre Indien mort, rien de plus). Qu'est-ce qu'un Indien, sinon une espèce de nègre, un démon jaune, un « singe subhumain »? Un animal tout juste bon à tuer. 19 octobre 1803 : « Nous achetons la Louisiane : 14 millions et demi. » Le dessin qui accompagne la nouvelle pourrait être (il est) d'aujourd'hui : pédant et catéchisant. Livingston emporte sur son dos, à travers l'Atlantique, un grand morceau déchiqueté de continent, sur lequel est écrit *Louisiane*. Derrière lui Monroe trottine. On explique la cession par les embarras de Bonaparte. Pas un mot de la séance sénatoriale du 16 février 1803 : ce jour-là, le sénateur yanqui James Ross demandait qu'on fît la guerre à la France pour lui prendre la Louisiane. Sa motion belliqueuse ne fut défaite que par quatre pauvres voix. Pas un mot non plus de la déclaration de Monroe avant son départ pour Paris : « Si nous ne pouvons pas, par

l'acquisition de la province, nous assurer une paix et une amitié perpétuelles avec toutes les nations, la guerre ne peut être distante... » Autrement dit : profitant des difficultés du pays qui venait de leur donner l'indépendance, les jeunes États-Unis montraient déjà leurs dents et leur piété : car on n'oublie pas d'invoquer Dieu, le 16 février, pour qu'il bénisse les menaces de M. Ross.

Tout est de cet acabit. En vérité, l'ouvrage est « unique », ainsi que le garantit la publicité qu'on lui fait. Pour la première fois dans l'histoire de la civilisation, le mouvement de l'histoire est inverti, et perverti : au lieu de faire l'histoire avec du quotidien, voici qu'avec l'histoire on fait du quotidien. Exactement : un quotidien. La Grèce nous avait laissé *La Guerre du Péloponnèse.* On nous offre aujourd'hui des *News of the Nation.* Que ce monstre ait trouvé grâce auprès du *Time*, organe attitré du nationalisme yanqui, rien que de naturel, mais que le *Chicago Sun*, qui fut un quotidien libéral et intelligent, ait osé approuver ce montage de fausses nouvelles, voilà qui doit nous inquiéter. Cela, et le ton de l'ouvrage, où transparaît ce patelinage, cette tartuferie que Saint John de Crèvecœur réussissait déjà en 1784. Dans ses *Lettres d'un cultivateur américain*, ce Français naturalisé aime « l'uniformité consolante » qui règne dans sa nouvelle patrie, et que « l'intérêt personnel s'accorde sans qu'on y songe avec celui des autres »; et surtout, conclut-il : « Que notre prospérité future n'allume ni les alarmes, ni les jalousies de l'Europe! Car la destinée semble avoir ordonné que notre force, notre perfection contribuera plus qu'on ne se l'imagine aujourd'hui, au repos, à la tranquillité et au bonheur de l'humanité entière [1] ».

Que M. Truman et M. Marshall se préparent à coûte que nous coûte nous préparer notre bonheur, cela nous devient évident : les Grecs nous en sont garants, et les Nazis grâciés. Plutôt que de nous assurer un repos si parfait qu'il risque de s'éterniser, que MM. les Yanquis s'occupent de leur bonheur, à eux. Qu'ils relisent *Middle Town* de Lynd, sans oublier *Middle Town Revisited*, qu'ils fassent connaissance avec *Patterns of Negro Segregation*, qu'ils se persuadent enfin qu'un peuple qui en reste à l'état de misère et de désespoir charnels qu'un trop célèbre mais assez juste *Rapport* vient de révéler à la conscience des premiers intéressés, ne nous paraît en aucune façon qualifié pour nous donner des leçons de morale, de politique, ou de savoir-vivre.

1. *Qu'est-ce qu'un Américain?* Petite Bibliothèque américaine, Institut français de Washington, 1943.



Que les communistes auraient la partie belle si, éliminant les survivances mongoles, ou panslaves, qui encombrent aujourd'hui leur doctrine, ils employaient leurs vertus à élaborer une doctrine qui nous fût assimilable ! Tel quel, le communiste-français-moyen l'emporte à ce point sur le common-man-yanqui qu'on n'a guère de peine à imaginer ce que pourrait donner un communisme gallican. (Aïe ! me voici qui succombe au Titisme !)

Et comme un choix alors redeviendrait aisé ! Hélas, toute Église a ses zélotes ! C'est à qui, au contraire, veut paraître plus mongol, ou plus slave dans sa démarche intellectuelle. Quelques exemples ? En 1918, le capitaine Jacques Sadoul, membre de la Mission militaire française en Russie, envoyait à Paris des lettres et des rapports sur la naissance du bolchevisme, documents publiés par les soins d'Henri Barbusse. Cela s'appelait *Notes sur la Révolution bolchevique*[1]. Vous chercherez en vain cet ouvrage en librairie : si singulièrement qu'il ait honoré celui qui le composa, on ne l'a pas réimprimé. Alors que tous nos diplomates et que les autres militaires se méprenaient sur le sens de la Révolution, Jacques Sadoul comprit d'emblée, et pourtant il appartenait à la social-démocratie, que quelque chose d'important venait de naître à l'histoire. Familier de Lénine et de Trotski, le capitaine français ne cesse de les associer dans ses phrases et dans son admiration : Trotski et Lénine, Lénine et Trotski forment là un couple siamois (cf. pp. 118, 138, 143, 152, 183, etc...) « L'effort militaire conduit avec tant de vigueur intelligente par Trotski » (p. 279), ce n'est pas Jacques Sadoul qui l'aurait alors diminué, ou nié. Ce même Jacques Sadoul m'envoie son dernier livre, *Naissance de l'U.R.S.S.*[2] avec une cordiale dédicace : sans doute a-t-il deviné combien j'admire ses premières *Notes*, ce courage et cette lucidité. Puisque Jacques Sadoul reconnaît qu'il y a « une parcelle de vérité » (p. 423) dans la formule selon laquelle le « bolchevisme, c'est le socialisme à la sauce tartare », pourquoi diable tartarise-t-il à son tour ? Lui qui (*Notes*, p. 235), n'a « jamais refusé de signaler les erreurs, si l'on veut les crimes, commis par les bolcheviks », pourquoi diable à son tour commet-il ces mêmes erreurs ? Le 12 février 1918, à propos de Brest-Litovsk, Jacques

1. Achevé d'imprimer en octobre 1919.
2. Éditions Charlot, 1946.

Sadoul approuve un « geste unique... une manifestation nouvelle de cette foi dans la puissance de l'idée, de l'idée-forme; dans une certitude d'une moralité supérieure à laquelle doit aboutir prochainement l'humanité. » Lénine et Trotski sont siamoisement associés à l'idée-forme (p. 237). Dans les lettres suivantes (19, 20 et 21 février) Jacques Sadoul expose comment, à la suite de Brest-Litovsk, il eut avec Trotski de longues conversations pour mettre au point une alliance franco-bolchevique contre l'armée allemande. « Longue conversation avec Trotski » (20 février); « passé la journée ou presque avec Trotski » (22 février) et le même jour : « Trotski demande une note du général Niessel indiquant ce qui peut être fait pour organiser la résistance. », etc. En 1946, dans *Naissance de l'U.R.S.S.*, Sadoul évoque brièvement, pour la condamner, « l'étrange formule » proposée par Trotski pour les négociations de Brest-Litovsk (p. 297). Deux pages plus bas, cette *étrange formule* « aggrave le désastre russe »! Plus un mot des entretiens avec Léon Trostki. Mais ceci, p. 298 : « Lénine, par mon entremise, demanda de nouveau à Paris quel appui immédiat l'Union Soviétique pourrait recevoir des Alliés. » Et tandis que Lénine-Trotski forment dans les *Notes* le couple que j'ai dit, un couple neuf, Boukharine-Trotski, apparaît dans la *Naissance*. De sorte qu'on apprend sans surprise que Trotski, dès 1918, voulait tuer Lénine, Staline, Sverdlov et Cie. De mèche avec Boukharine. Je respecte trop les Tartares pour imaginer qu'ils écrivent ainsi l'histoire. Sadoul, assurément, surtartarise. C'est comme l'affaire Lyssenko! Du jour au lendemain, la génétique traditionnelle est condamnée : que pouvait-on attendre d'un curé (Mendel) doublé d'un Yanqui (T. H. Morgan)? Une horreur cléricalo-occidentale, et c'est le cas. Mieux vaut le croire. Mais Jean Rostand ne marche pas. Il répond à l'enquête de *Combat*, donne au *Figaro Littéraire* [1] un article d'ensemble sur cette affaire d'héritage. On peut difficilement se passer de Jean Rostand. Dans les placards publicitaires prodigués pour Lyssenko, on cite, à l'éloge de celui-ci, des bouts de phrases de celui-là, mais non pas celles-ci qui concluent : « Quelles que soient nos préférences idéologiques, et si assurés que nous puissions être d'avoir raison quant à la direction de l'avenir humain, ne consentons pas que s'introduise au laboratoire l'esprit d'intransigeance et d'anathème qui est inconciliable, quoi qu'on dise, avec la recherche scrupuleuse du vrai. Il n'y a pas, en réalité, une génétique mendélo-morganienne et une géné-

1. Le 13 novembre 1948.

tique mitchourinienne : il y a une seule génétique, à laquelle peuvent et doivent collaborer tous les chercheurs de bonne foi. Dans l'histoire de cette jeune discipline, nous savons que, d'ores et déjà, s'inscrivent en première place les noms de Mendel et de Morgan. Au juste avenir de décider s'il convient d'y ajouter celui de Mitchourine. » Là encore, et malgré son beau titre, *Europe* surtartarise. Comme elle faisait déjà en publiant, fort imprudemment ce me semble, la diatribe de Jdanov contre ce pauvre prix Staline qui avait démérité. Cinq ans après que M. Mitine, membre de l'Académie des Sciences, nous ait enjoint de considérer que la pensée dialectique matérialiste faisait en Russie des progrès géniaux et gigantesques, M. Jdanov nous priait avec une égale ardeur de vouloir bien considérer que, depuis 1917, cette pensée précisément n'avait rien donné de bon. Et n'allez surtout pas croire, ajoutait-il, qu'il y ait un rapport nécessaire entre la faiblesse de nos philosophes et les infrastructures politico-économiques ! Pas de blague ! Hein !

Or, s'il n'y a point de lien nécessaire entre les conditions matérielles et politiques offertes là-bas au philosophe d'une part, l'état présent de la dialectique matérialiste d'autre part, c'est la négation du marxisme ; mais, si l'état matériel d'une société réagit sur la pensée de cette communauté, c'est qu'à mauvaise pensée, mauvaise politique.

Ainsi du reste. Le 7 février 1947, *Les Lettres Françaises*, qui ne ratent pas une gaffe, se signalaient à l'attention des lettrés par un violent articulet contre *Combat*. Ce quotidien s'était permis de juger Vercors et de l'estimer plutôt médiocre comme auteur. Et donc, on « semble avoir pour objectif à l'étranger, où l'œuvre de Vercors a grand retentissement, de venir à la rescousse de ceux qui prétendent que la France d'aujourd'hui n'a pas de littérature valable. » A moi, il me semble plutôt que ce sont *Les Lettres Françaises* qui jouent ce rôle à l'étranger, pour qui Gide et Malraux, Paulhan et Giono, Camus et Jouhandeau sont des écrivaillons, Valéry, de la crotte, etc. Quant à Vercors lui-même : quoi, prétendre que les jambes de Mistinguett (qui ont à l'étranger autant au moins de réputation que le *Silence de la mer*) font encore honneur à l'âge de celle qui les promène, ce serait secourir les méchantes langues qui osent affirmer que la France n'a pas autant de belles cuisses que New York ou Hollywood ? Mais voici le plus drôle. Sans le savoir, apparemment, ce *Combat* qu'on incrimine, je m'étonnerais qu'il n'ait point demandé ses ordres à Moscou, car si j'ai quelque vestige de mémoire, le plus

méchant article, le plus injuste aussi, qu'on ait écrit contre Vercors, il était signé Ehrenbourg et, durant l'été 1944, exprimait en Alger la vérité communiste. Moi qui tiens en effet Vercors pour un écrivain secondaire (mais honnête) je passais là-bas pour suspect: pensez donc, je défendais contre Ehrenbourg *le Silence de la mer*; j'affirmais, sans connaître Vercors, que c'était un résistant! Ehrenbourg y voyait le socle même de la cinquième colonne.

Et sous prétexte que les mathématiciens soviétiques sont invités à considérer sans faveur le fâcheux calcul des probabilités (des probabilités, quand la providence dialectique a pour nous tout déterminé!), faudra-t-il là aussi que nous tartarisions?

***

On me dira que je cherche des poux dans la crinière de l'ours; que ce sont là vétilles; que Socrate, dans *la République*, laquelle je prétends préférer au stalinisme, reconnaît que le mensonge peut être « utile aux hommes à la façon d'un remède [1] » Alors, quoi? Je veux livrer la France aux treusts américains? Boire mon saoul de leur Coca-Cola? Naturellement, j'approuve les prétoriens qui assomment les mineurs, les policiers qui torturent et qui tuent en Indochine ou à Madagascar [2]. Bref, j'ai choisi de trahir le peuple, et de le mépriser.

Comme si ceux-là ne marquaient pas au peuple un mépris vraiment de fer qui le jugent indigne de recevoir la vérité sur Lyssenko, Trotski, ou Ehrenbourg? Le mensonge-remède? Cela mérite examen. Mais la pénicilline, mais la streptomycine, qui sont de fameux remèdes, essayez de vous en nourrir. Et de strychnine.

Mais enfin? mon choix? Je croyais m'en être expliqué. En 1544, l'auteur d'un charmant ouvrage, le *Traité des Reliques* de nos saints fulminait des *Excuses à Messieurs les Nicodémites*, et y dénonçait les amis de la liberté : « Cette bande est quasi tout de gens de lettres; non pas que toutes gens de lettres en soient; car j'aimerais mieux que toutes les sciences humaines fussent exterminées de la terre, que si elles étaient cause de refroidir ainsi le zèle des chrétiens et les détourner de Dieu. » En estimé-je moins le *Traité des Reliques?*

ÉTIEMBLE.

1. *Rép.* 389, *d.*
2. Henri Seyrig, directeur de l'Institut Français de Beyrouth, vient de publier, hors commerce, une excellente plaquette sur quelques crimes policiers commis à Madagascar.

UN REMÈDE DE CHEVAL[1]

« Ce livre est un livre partisan », annonce Raymond Aron au début d'un ouvrage où il conclut une analyse de la situation par un choix politique en faveur du R.P.F. Cette déclaration liminaire n'est évidemment pas placée là pour détourner le lecteur, elle est au contraire une manière de le séduire, une façon d'indiquer que l'on prétend à la lucidité. Peut-on donc être un « partisan » sans manquer à la lucidité? La question ne se poserait même pas si le choix final pouvait apparaître comme la conclusion nécessaire d'une analyse vraie. Mais précisément Aron sait bien qu'il ne peut en être ainsi. La réflexion qui se veut objective et la prise de position qui implique un jugement de valeur ne sont jamais sur le même plan et ne peuvent s'articuler comme les pièces d'une démonstration. Les présenter comme telles serait faire œuvre de propagande, mais, quand c'est là ce qu'on se propose, on ne le crie pas sur les toits.

Aron veut souligner les véritables rapports qui existent entre une réflexion impartiale et une prise de position. Le jugement de valeur commande en fait l'analyse, qui ne peut être un déroulement mécanique d'arguments; il en valorise certains aspects. « Le choix, l'éclairage des faits sont dictés par une volonté dont je ne fais pas mystère. » Cela ne veut pas dire qu'on déformera les faits. Insistant sur ce point dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Aron voyait avec raison dans la décision consciente la condition même à partir de laquelle seulement pouvait se définir l'objectivité historique. Un jugement de valeur, politique ou autre, est en dernière analyse gratuit, mais il est garanti de l'arbitraire s'il vient inspirer une démonstration féconde, s'il en soutient *explicitement* les démar-

1. A propos du *Grand Schisme*, de Raymond Aron (Gallimard, éd.).

ches, s'il est une *idée* et non une pure *volonté*. Autrement dit, il faut amener en toute clarté l'ensemble des thèses, s'offrir à la contradiction en présentant pour ainsi dire circulairement les articulations de l'exposé. Car alors personne ne peut dire ni que l'analyse soit sollicitée par la conclusion, ni que celle-ci soit injustifiée; analyse et conclusion ont bien des rapports, mais trop intimes pour qu'on puisse les séparer. Le critique peut alors refuser globalement la thèse soutenue par l'auteur, il la laisse cependant intacte en tant qu'elle est une certaine manière non équivoque de voir les choses.

Disons tout de suite que, si tel était le cas dans le *Grand Schisme*, nous la refuserions. Mais est-ce même le cas? Titres, sous-titres, formules, objections et réponses, rien n'est épargné pour donner au lecteur l'impression de la clarté totale. Comment peut-on ne pas penser comme Aron? Et pourtant, quand on veut en fin de compte définir sa position, on se trouve assez embarrassé et on découvre que ce livre est plus ambigu qu'il ne paraît d'abord. Même le choix « gaulliste », pour clairement affirmé qu'il soit, ne renseigne guère. Il ne suffit pas en effet de se prononcer pour ce qu'Aron appelle avec une curieuse sobriété « une deuxième expérience du général de Gaulle ». On ne sait pas si la victoire du R.P.F. est vraiment souhaitée pour elle-même. Il arrive à Aron de ne voir dans ce mouvement qu'un instrument accidentel pour réaliser certaines fins qui, par elles-mêmes, en sont indépendantes [1]. Cette équivoque permet d'ailleurs de minimiser un problème pourtant capital : celui de savoir si le R.P.F. tel qu'il est peut sans contradiction permettre de les atteindre. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la conclusion « R.P.F.» n'apporte rien à l'analyse des antinomies qui, selon Aron, caractérisent la situation présente, qu'elle paraisse extérieure à la réflexion proprement historique. On ne trouve pas dans le *Grand Schisme* cette communication des jugements de valeur et des analyses réalistes que singent les propagandes et que réaliserait authentiquement une interprétation globale de la situation. On trouve d'un côté des analyses souvent pénétrantes, mais, de l'autre, une prise de position qui les clôt arbitrairement, au lieu de les soutenir en les éclairant.

On comprend alors en quel sens Aron est — involontairement, quoi qu'il en dise — un partisan. Il est « utilisable » comme sont

1. « Réforme du régime parlementaire, mise au point d'un système économique, formation d'une majorité compacte pour l'œuvre de relèvement », *Préface* p. 10, et voir aussi p. 225-226.

utilisables pour des catholiques les savants croyants ou pour des communistes les écrivains du parti : il laisse porter indûment au crédit du R.P.F., qu'il a par ailleurs choisi, les vérités qu'il peut énoncer.



Le Grand Schisme s'ouvre par un exposé de la situation extérieure, c'est-à-dire par l'analyse des conséquences, en Europe principalement, de la lutte d'influences que se livrent l'U.R.S.S. et les États-Unis. Sur le plan de l'observation pure, il reconnaît le caractère inexpiable de l'opposition entre ces deux puissances majeures, mais énonce aussitôt ce qu'il y a de particulier dans cet antagonisme : la guerre n'en est pas la solution immédiate et fatale, et c'est précisément en fonction à la fois d'une guerre possible et d'un conflit à éviter que se définissent les politiques des deux « Grands ». « Paix impossible, guerre improbable », écrit Aron, qui finalement se refuse à toute prévision et attend de la contingence des événements la transformation éventuelle des conditions historiques.

Cette situation, cet horizon bouché laissent — ou plutôt donnent — aux nations européennes, qui ont encore le loisir d'en profiter, une certaine marge d'action indépendante, la possibilité d'une politique propre. Comment alors définir celle-ci? Sur ce point Aron est assez vague. Il est aussi peu clair, quand il s'essaye à parler d'une politique européenne, qu'il était à la fois précis et large dans son analyse des politiques russe et américaine. Organiser l'Europe, dit-il, ou du moins la partie de l'Europe qui peut accepter aujourd'hui de s'organiser. C'est fort bien, mais c'est ce que tous les journalistes répètent depuis deux ans, avec autant de confusion émotive que de raison. Cette organisation, ajoute-t-il, serait nécessaire parce qu'elle accroîtrait la probabilité de la paix.

L'argument n'est pas convaincant. S'il n'y avait que le pacifisme pour militer en faveur d'une fédération européenne, ce ne serait pas suffisant. Le pacifisme l'exclurait plutôt. « C'est le *power vacuum*, écrit Aron, qui précipite le choc direct des empires. » Dans le cas présent, on dirait aussi bien l'inverse. Sans doute l'Europe occidentale vraiment indépendante, une fois constituée, pourrait-elle être un facteur de paix (encore cela dépendrait-il de la politique qu'elle mènerait). Mais elle ne se fera pas en un jour et sa formation même

— qui introduirait un facteur nouveau et de poids imprévisible dans un jeu diplomatique à présent singulièrement conservateur — pourrait être aux yeux des Russes le *casus belli* décisif. Elle semble être en tout cas ce qu'il leur faut à tout prix éviter. On soutiendrait donc aussi bien que la guerre n'est improbable qu'en raison de notre passivité, qui d'ailleurs rend en même temps la paix impossible, les deux formules exprimant les deux aspects d'une même réalité. C'est pourquoi la politique des États de l'Europe occidentale est en ce domaine hésitante, fort peu positive. Cette remarque n'a pas pour but de discréditer, au nom d'un pacifisme absolu, l'idée d'une fédération européenne, elle tend seulement à montrer qu'un tel projet ne peut être présenté comme la conclusion pure et simple d'une analyse et d'une recherche objectives des moyens d'assurer la paix : pour jouer finalement ce rôle, il doit être plus que la simple consolidation des positions stratégiques du camp américain en face du camp soviétique (même si cela peut différer la guerre) et exprimer le choix d'une politique qui ne soit pas l'œuvre des seuls diplomates, qui soit au contraire une politique totale, tant intérieure qu'extérieure. Autrement dit, il ne s'agit pas de se prononcer pour l'un des deux « grands », mais d'inventer une ligne nouvelle, susceptible de recueillir l'adhésion des voisins, et d'abord des Français eux-mêmes.

Aux yeux d'Aron, c'est là de l'utopie. Remarquons pourtant que parfois sa réflexion semble, malgré lui, l'y conduire aussi. Son argument essentiel consiste à dire qu'on ne peut se dispenser de choisir entre les E.U. et l'U.R.S.S. Pour sa part, son choix est fait : une fédération européenne ne saurait être, au moins à ses débuts (mais ce sont les débuts que nous avons à vivre), que l'aspect européen du « bloc atlantique ». Ce choix peut d'ailleurs avoir un sens moral (l'intégration dans un bloc américain n'entraîne pas les mêmes conséquences humaines qu'un alignement sur la Russie, représentée par les partis communistes nationaux), mais surtout il répond, selon lui, à une nécessité de fait. Laissons de côté pour l'instant le premier point pour critiquer d'abord le second. Quand on se borne à l'analyse des données, il est bien évident qu'on ne peut dépasser celles-ci. Quand on se contente d'exposer l'antagonisme de deux politiques, on ne peut que conclure à un choix entre ces deux politiques. L'analyse des faits ne peut conduire qu'à un choix entre les différents aspects de ce qui est. Aron a parfaitement raison de dire que rien dans la situation présente ne permet de parler d'une

troisième voie. Le réel est toujours conservateur et exclut ce qui le nie, ce qui le change. Si une autre politique que celle du « bloc atlantique » ou de la défense de l'U.R.S.S. est possible, elle n'est évidemment pas inscrite d'avance dans la réalité, puisqu'elle a précisément pour objet de transformer une situation qui ne se conserve qu'en l'excluant. Pour qu'elle y parvienne, il faut que des hommes tentent de la mener. On ne présume à priori leur échec que si l'on choisit d'abord de considérer le monde actuel comme intangible. Aron répondra sans doute que toute politique étrangère française doit en premier lieu tendre à procurer à la France les ressources matérielles qui lui font défaut et qu'en ce sens l'alignement sur l'Amérique est inéluctable. C'est vrai, mais l'aide américaine est-elle imposée seulement par notre pénurie, ne répond-elle pas aussi de la part des E.U. à des préoccupations économiques qui leur sont propres? Autrement dit, n'y a-t-il pas une possibilité de négociations même pour des hommes qui voudraient les mener librement et remettre en question la nature des rapports actuels entre l'Europe occidentale et l'Amérique? Aron objecte alors qu'en fait le choix nous est imposé et même qu'il est déjà fait : par l'acceptation de l'aide Marshall, par la présence des Américains en Allemagne, par les servitudes matérielles de notre production industrielle, nous sommes déjà, que nous le voulions ou non, dans le camp américain. (Il rejoint d'ailleurs ainsi la propagande communiste.) Pourtant la réalité est quelque peu différente et c'est Aron qui simplifie pour les besoins de sa cause. C'est psychologiquement normal : à qui refuse un choix qu'on veut imposer, on a toujours tendance à dire qu'il est trop tard et qu'on n'y peut plus rien. En réalité la politique américaine n'est pas si fixée et si claire que nous ne puissions plus faire autre chose que l'accepter. Les hésitations américaines viennent peut-être des nôtres, et on peut soutenir que notre intérêt serait de les faire définitivement cesser; mais c'est là une simple opinion, et il n'est pas évident qu'on ne peut fonder une entente franco-américaine que par la soumission quant à l'essentiel de l'un des partenaires. Une certaine liberté d'action nous est laissée, non pas après le choix, mais avant même qu'il soit devenu effectif. On ne s'est pas engagé dans cette voie, cela ne prouve pas qu'elle soit impraticable. Au surplus, n'est-ce pas parce qu'ils entrevoient confusément cette possibilité, quoiqu'ils n'en tirent pas de conséquences importantes, que nos dirigeants essaient de discuter des modalités de l'intégration de leur Europe dans le bloc

américain? Si c'est du romantisme que de croire à cette troisième voie [1], Aron devrait prendre garde à ne pas tomber, pour éviter le romantisme, dans la mystification qui consiste à pétrifier les réalités politiques.

Aussi bien ne se prive-t-il pas de compter sur l'invention politique quand il en a besoin. Quand il souhaite que l'Occident se ferme aux « infiltrations soviétiques », il reconnaît que l'élimination des partis communistes peut conduire à la limitation des libertés et au renforcement des pouvoirs et amener peut-être l'Europe à « sacrifier [pour vivre] ses raisons de vivre [2] ». Quand il souligne avec bonne foi que cet anticommunisme amène les Anglo-Saxons « à soutenir les groupes sociaux soucieux de maintenir leur privilèges de puissance ou de richesse », il doit bien envisager — à regret sans doute, mais qu'importe? — la collaboration avec les fascistes [3]. Mais il conclut : « Nous sommes dans l'ordre de l'action, c'est-à-dire de l'adaptation aux circonstances. Il n'y a pas de principes généraux en cette matière. L'anticommuniste doit s'efforcer de satisfaire simultanément à des exigences contradictoires : sauvegarde des libertés, refus de la réaction antiouvrière, réformes sociales, mesures de répression contre les cinquièmes colonnes, affirmation d'une volonté politique, restauration de l'État. On ne résout pas les antinomies en idées, mais par la pratique quotidienne [4] ».

On ne peut mieux montrer qu'une volonté politique peut contredire pour les modifier des données qui ne sont telles que parce qu'elles sont souvent trop facilement acceptées. Mais alors il ne faut pas accabler ses adversaires sous le poids de prétendues nécessités de fait auxquelles pour sa part on espère se soustraire. Cette attitude est d'autant moins admissible que l'espoir d'Aron apparaît curieusement placé. Compter sur le général de Gaulle et le R.P.F. pour réaliser cette politique libérale et ferme, indépendante et liée aux vues américaines, c'est faire un acte de foi : *credo quia absurdum.* Il ne s'agit pas ici de faire la critique du Gaullisme, d'en

1. En parlant de troisième voie, je ne pense nullement à une politique qui serait celle de ce qu'on appelle sur le plan intérieur la « troisième force ». Cette dernière, dans le domaine de la politique étrangère, ne se distingue du R.P.F. que par des hésitations et par un moindre souci de sauver les apparences.

2. P. 91.

3. P. 92.

4. P. 92.

dénoncer la signification sociale et politique [1]. Il suffit de constater qu'Aron ne dit rien qui permette de passer des impératifs qu'il énonce à l'adhésion au Rassemblement. L'excellente critique qu'il fait de la politique française à l'égard de l'Allemagne, par exemple, constitue une rigoureuse condamnation de la ligne suivie par le général de Gaulle lorsqu'il était au gouvernement et de laquelle rien ne permet de penser que celui-ci veuille s'écarter.

En outre, la politique que préconise Aron est viciée à la base : on ne peut à la fois prôner une organisation européenne — c'est-à-dire, s'il ne s'agit pas de paroles en l'air, une forme politique originale — et défendre le principe d'un choix total pour ou contre les E.U., pour ou contre l'U.R.S.S. Cela, pour une simple raison de fait : une fédération européenne n'a de chance de se réaliser que si elle est voulue par tous, si elle ne provoque pas dans les différents pays une scission idéologique irrémédiable, si donc on propose aux intéressés une vision nouvelle des choses capable de leur faire abandonner leurs idées anciennes [2]. Or, choisir l'alignement sur les E.U. ou sur l'U.R.S.S., c'est à coup sûr rendre effective dans chaque pays une coupure déjà latente, et cette coupure ne séparerait pas simplement les communistes du reste de la population, elle serait bien plus profonde. Il ne pourrait s'agir de mettre d'un côté des communistes, de l'autre des anticommunistes, que si l'horizon était complètement bouché, si la lassitude et le désespoir s'étaient emparés de tous. Le R.P.F. travaille à cette démoralisation, c'est une raison de plus de s'opposer à lui. Autrement dit, il est illogique de proposer, comme le fait Aron, un choix entre deux attitudes qui implique l'acceptation de l'alternative « donnée » et de prétendre en même temps dépasser cette alternative. C'est illogique et c'est impossible. On voit aussi par là que l'analyse du *Grand Schisme* et la critique qu'elle suscite ne peuvent rester sur le seul plan de la politique étrangère. Le « Schisme diplomatique » est aussi un « Schisme idéologique. »

1. Je crois en effet que, s'il sert le Gaullisme, Aron n'est pas un gaulliste : il n'est pas le type d'hommes que le mouvement — sur le compte duquel il se trompe — mettrait au pouvoir, et abuse ainsi son lecteur. Il plie de force sa réflexion à un choix qui lui reste extérieur. En ce sens, s'il favorise l'entreprise du R.P.F., il montre aussi sans le vouloir que le R.P.F. n'est pas défendable.

2. Si l'on pense que c'est une utopie, mieux vaut ne pas parler du tout d'organisation européenne.



Déjà dans son exposé de la situation extérieure, Aron notait que l'antagonisme américano-russe ne tenait pas seulement à des raisons de pure politique étrangère, n'était pas simplement l'opposition de deux Empires, mais s'expliquait aussi par l'incompatibilité de deux systèmes politiques et même de deux façons de vivre. L'alignement sur la Russie ou sur les États-Unis implique donc pour les pays intéressés non seulement une certaine orientation extérieure, mais aussi un choix idéologique.

La critique du communisme se fait chez Aron en plusieurs temps. Il distingue d'abord l'interprétation philosophique du marxisme et ce qu'il appelle le marxisme vulgaire, c'est-à-dire, d'une part, la conception d'une évolution rationnelle de l'histoire allant vers une fin encore idéale qui serait la reprise totale des aliénations et, d'autre part, l'affirmation prétendue scientifique d'une pseudo-nécessité historique. La distinction est valable et Aron n'est pas seul à la faire. Elle conduit à contester « le parallélisme de la nécessité rationnelle [représentée] et du déterminisme économico-social [effectif] [1] ». Elle permet de poser le problème de la discordance entre la représentation marxiste de l'histoire et l'histoire réelle. Il s'agirait alors d'expliquer cette discordance en concevant mieux la première et en analysant plus complètement la seconde. C'est par exemple ce qu'a essayé de faire Trotsky. Mais, pour Aron, la question n'est pas là. Il prend cette divergence pour un fait acquis, sur lequel il s'agit de réfléchir, non pour repenser le marxisme, mais pour le critiquer définitivement. Aussi utilise-t-il la distinction entre « marxisme subtil » et « marxisme vulgaire » d'une façon purement polémique. On pourrait penser d'abord qu'il veut revaloriser une conception plus juste et plus cohérente du marxisme; en réalité il finit [2] par présenter la philosophie marxiste comme une conception entre d'autres, une vue de l'esprit sans applications concrètes, en somme comme une idéologie qui ne tire pas à conséquences.

Ce qui donc compte *exclusivement* [3] pour lui, c'est la réalisation actuelle du communisme en Russie. Il la considère comme l'aboutissement normal et — si d'autres expériences étaient possibles — inévitable de la doctrine. Jamais il n'envisage la possibilité de consi-

1. P. 109.
2. P. 108.
3. C'est là que nous nous séparons de lui.

dérer le stalinisme comme le fruit d'une évolution particulière de la situation russe après la révolution de 1917. Pour lui la Russie est bien ce qu'elle est, et ne peut changer sans abandonner en même temps le marxisme. Aron, qui croit à la contingence de l'histoire, est persuadé dans ce cas particulier de sa nécessité. Quelle est donc à ses yeux la signification de la Russie soviétique? Marx, ayant critiqué une société où les travailleurs se trouvent aliénés, a pensé que la transformation révolutionnaire ne pouvait venir que de la classe la plus totalement aliénée, du prolétariat. Les prolétaires, à l'extrême de leur déshumanisation, de leur dénuement, devaient retrouver le sens exact et universel de l'humanité et par suite être seuls capables de faire la révolution vraiment libératrice. Ce ne devait pas être là une simple possibilité, si l'évolution même du capitalisme aboutissait à la prolétarisation de la majeure partie des populations. La critique d'Aron porte alors sur deux points. Tout d'abord, laissant de côté la question de savoir si cette vue correspond à l'histoire réelle du dernier siècle, il considère qu'elle contient le germe de la dictature la plus implacable. La dictature est en effet la forme politique qui répond à l'unification sociale. Quand une population se trouve totalement unifiée, à la manière dont les communistes entendent la société « sans classes », elle suscite nécessairement une unification correspondante de l'élite dirigeante, en l'occurrence l'élite des bureaucrates exploiteurs, dont les intérêts, étant homogènes, ne peuvent même plus porter un régime démocratique, lequel, en effet, suppose un certain pluralisme. A l'unification des classes correspond l'unité totalitaire du pouvoir étatique. En somme, si le schéma marxiste de la révolution était vrai, ce serait en Russie soviétique qu'il devrait se réaliser, parce que c'est en Russie que l'on trouve une seule classe complètement unifiée à la merci d'un État sans frein ni externe ni interne. On pourrait fonder là-dessus une thèse révisionniste à l'égard du communisme actuel. Aron aime mieux faire de cette remarque une preuve par l'absurde de la fausseté du marxisme.

En second lieu, si le régime russe est dictatorial, ce n'est pas seulement pour des raisons tenant à la théorie, c'est aussi pour des raisons de fait. La structure actuelle du régime soviétique va à l'encontre de l'évolution naturelle des sociétés, évolution qui est commandée par le progrès technique. Le progrès technique a en effet conduit, non pas à l'unification des classes au bénéfice d'une caste unifiée dans ses intérêts, mais à une différenciation sociale crois-

sante, accompagnée, non pas de paupérisation, mais au contraire, malgré tous les détours imposés par les circonstances, d'une amélioration des conditions de vie. Certes le régime russe n'est pas entièrement arbitraire, il répond aux conditions particulières de la Russie, c'est-à-dire à la nécessité de développer d'abord l'industrie lourde aux dépens des industries productrices de biens de consommation, à la nécessité de créer pour l'avenir, aux dépens du présent, les conditions matérielles du futur progrès technique, à la nécessité en somme d'imposer à la population par la force d'un pouvoir dictatorial les investissements auxquels, sans cette contrainte, elle ne consentirait peut-être pas. La contrainte est particulièrement accentuée dans un pays qui veut brûler les étapes ; mais, pour l'essentiel, c'est elle qui, au cours du siècle dernier, a pesé de manière atroce sur les classes laborieuses des pays occidentaux et spécialement d'Angleterre. Si on l'oublie facilement, c'est que l'histoire officielle retient surtout les faits et gestes de la classe dirigeante, toujours peu nombreuse. C'est cette exploitation féroce que Marx a décrite, parce qu'il l'avait sous les yeux, mais sans en comprendre, selon Aron, la vraie signification : l'exploitation préparait, non pas sa suppression révolutionnaire au terme d'un processus d'aggravation constant, mais sa transformation progressive par des conditions de vie améliorées. Aron conclut donc en affirmant que le communisme russe répond à une situation depuis longtemps dépassée dans les pays occidentaux : il représente le passé et non l'avenir.

Ainsi donc le communisme ne se justifierait ni sur le plan philosophique et moral — il n'a pas amené la reprise annoncée des aliénations — ni sur le plan économique et utilitaire — il ne représente pas, au moins pour nous, une solution d'avenir. Remarquons toutefois que les arguments qui motivent cette condamnation radicale pourraient aussi bien motiver une approbation aveugle du stalinisme : un stalinien pourrait en effet justifier le régime soviétique en disant précisément qu'il est exigé par la situation russe, et en attendre la transformation du progrès technique cher à Aron. Cette rencontre ne serait pas de pur hasard. L'auteur du *Grand Schisme* en effet passe insensiblement du refus absolu du communisme à un point de vue qui peut sembler plus compréhensif. Il lui faut bien expliquer pourquoi aujourd'hui le communisme est pour beaucoup de Français une « tentation ». C'est, dit-il, que la France connaît aujourd'hui une régression économique due à de multiples causes : guerre, stagnation industrielle déjà ancienne, retard technique. Elle

ne la surmontera qu'au prix d'une direction décidée de l'économie et d'investissements nouveaux, qui seront autant de sacrifices pour la majorité de la nation et qu'il faudra peut-être lui imposer. C'est pourquoi le communisme peut représenter une solution à ces difficultés. Certes, Aron repousse la solution, mais il la fait entrevoir. De plus, il paraît très influencé par les vues de Burnham et admet une analogie au moins formelle des économies planifiées dans des sociétés organisées à la manière de la société directoriale de Burnham et dans la société soviétique. A partir de ce moment, il revalorise implicitement le communisme en y voyant un des achèvements possibles de l'évolution des sociétés actuelles. Il ajoute, il est vrai : « Il n'en résulte pas que le régime le plus avancé dans la voie directoriale soit, ni le plus probable, ni le plus souhaitable [1] ».

Mais au nom de quoi prononce-t-il ce jugement de valeur et de probabilité? Au nom du « travaillisme » dans lequel il voit un système capable de concilier le libéralisme politique des régimes démocratiques traditionnels et les nécessités de la planification économique qui, à elles seules, risqueraient de conduire au totalitarisme. On le suivrait volontiers dans cette voie s'il n'y avait dans l'emploi du mot « travaillisme » un tour de passe-passe. En fait, à son tour, il propose une issue au dilemme capitalisme-communisme, lui aussi il refuse un choix et essaie de définir une troisième voie. Seulement, comme tout son livre est au contraire axé sur l'acceptation d'un dilemme unique et exclusif, et qu'il n'a pas assez de sarcasmes pour ceux qui veulent y échapper, il lui faut camoufler cette nouvelle attitude. Aussi parle-t-il de travaillisme; le lecteur pense alors au travaillisme anglais et, donnant un sens géographique au mot, il retrouve l'alternative de la première partie du livre — l'alignement sur les Anglo-Saxons ou l'alignement sur l'U.R.S.S. — et croit ainsi que la perspective n'a pas changé.

Aron dira sans doute que l'on force ici sa pensée. C'est vrai, mais parce qu'on en tire des conséquences auxquelles ses *sentiments* se refusent. Ce qu'il dira, en tout cas, c'est que, sans se refuser à dépasser dans la suite la situation présente, il n'attend ce dépassement que d'une action réformiste qui commence par accepter le présent tel qu'il le décrit. C'est au nom de ce réformisme qu'il s'en prend à l'usage trompeur qu'on fait souvent du mot « révolution ». Il a parfaitement raison de dire qu'une révolution n'est pas nécessairement

1. P. 166.

« progressiste », qu'un changement, par cela seul qu'il est révolutionnaire, ne dispense pas de comparer ce qu'il détruit et ce qu'il instaure, que le halo sentimental et romantique qui entoure ce mot peut et doit être dissipé. Mais cette remarque, utile pour l'élucidation des concepts, n'autorise pas à conclure contre toute « révolution ». La question est ailleurs. On ne demande pas mieux que de transformer pacifiquement les conditions de vie. Mais une fin sociale devient presque sûrement révolutionnaire quand la psychologie et l'histoire — et non l'analyse idéale — montrent qu'elle suscitera l'opposition résolue de certains groupes sociaux. C'est alors, des deux côtés, qu'on se prépare à la violence. Tout mouvement peut se dire révolutionnaire — sans romantisme et sans idéologie — dès qu'il envisage que ses fins ne se réaliseront peut-être pas d'elles-mêmes et qu'il les maintient quand même. Qu'on ne parle pas dans ce cas de révolution, parce que le mot risque de recouvrir trop d'entreprises différentes, nous n'y voyons aucun inconvénient. Mais nous demandons simplement à Aron, ou plutôt au parti qu'il a choisi, ce qu'il fera si ses plans pacifiques n'aboutissent pas. C'est esquiver la question que de répondre qu'elle ne se pose pas, que la meilleure chance du R.P.F. réside dans « l'arithmétique électorale et, demain, parlementaire », — et de laisser dédaigneusement de côté les discours catastrophiques des dirigeants du mouvement [1].

La seule attitude vraiment non révolutionnaire et pacifique serait le réformisme passif, celui qui croit à une nécessité de l'histoire et en attend paisiblement le déroulement. Ce n'est pas, semble-t-il, l'attitude d'Aron. Il recommande plutôt un réformisme actif, conscient à chaque instant des réalités, et qui cherche d'abord à se justifier dans le présent sans invoquer un avenir hypothétique. Plus qu'aux philosophies de l'histoire plus ou moins dogmatiques, ses préférences vont à une sociologie, qui d'ailleurs reste à édifier. S'il veut marquer ainsi son sens de la contingence historique et de l'importance du présent, contrairement aux philosophies qui fondent la temporalité sur le passé ou sur l'avenir, c'est-à-dire sur un dogme ou sur un mythe, nous sommes d'accord là-dessus. Mais, même dans cette perspective, le marxisme a posé un problème qu'on ne saurait négliger. Aron le sait bien, puisque, prenant parti très nettement contre le communisme dès sa préface, il ne veut pas pour autant s'opposer à ce que les communistes affirment être leur idéal; comme on l'a vu, il leur reproche plutôt, ainsi qu'il est courant de le faire,

1. P. 200.

de transformer cet idéal en thème de propagande et conteste que leurs méthodes et l'ordre social qu'ils préconisent puissent conduire à sa réalisation. Et c'est lui qui écrit : « Nous ne détesterons jamais l'idéal d'une humanité réconciliée avec elle-même, de la maîtrise de l'homme sur la nature et la société. »

Il est certain que la distinction s'impose entre ce qui inspire la philosophie marxiste et l'action communiste actuelle. Mais, si l'on parle de marxisme, il faut prendre garde à ne pas transformer la « reprise des aliénations » en idéal formel de libération. Qu'on admette ou non l'idée d'une reprise totale —, c'est-à-dire d'une fin de l'histoire —, qu'on accepte ou non la voie que le marxisme propose pour y parvenir, Marx a montré définitivement que, pour n'être pas une duperie, cet « idéal » devait être incarné dans une philosophie de l'histoire. La possibilité d'une libération, si l'on y croit et de quelque manière que ce soit, doit être historiquement définie. Aron le sait assez pour reprocher aux communistes de légitimer par des fins dernières une politique présente qui ne leur ressemble pas, mais il ne s'en souvient que lorsqu'il s'agit de discuter le communisme. Pour son compte, il ne dit pas comment se fait la jonction de ses valeurs et de son action, ni à quel signe on peut reconnaître que son parti les porte vraiment dans l'histoire. Outre les objections théoriques, il invoque des raisons morales pour repousser le communisme et soutenir ses propres thèses. Mais qui réalisera la morale d'une démocratie rénovée qu'il souhaite pour la France? Qu'est-ce qui l'empêchera d'être encore une mystification?



Aron compte sur l'action du R.P.F. Il se peut en effet que le général de Gaulle revienne au pouvoir. Ce serait évidemment une solution. Serait-ce la bonne? La réponse d'Aron n'est pas douteuse — puisqu'il a choisi le R.P.F., il pense au moins que ce serait la moins mauvaise. Pourtant il éprouve une certaine gêne à la formuler explicitement : c'est dans cette troisième partie du *Grand Schisme*, où devrait logiquement apparaître en pleine clarté sa prise de position politique, sa « partialité », qu'il s'astreint le plus à respecter les apparences d'une analyse objective. Certains verront peut-être là un mérite. C'est plutôt un trompe-l'œil. Ou bien ce demi-silence veut-il dire que la décision d'Aron n'a pas été prise sans certains scrupules? Certes, après l'analyse, on trouve l'exposé des réformes. Mais c'est plutôt l'analyse de ce qui serait si des réformes étaient

réalisées. Les réformes proprement dites sont passées sous silence, car on ne peut parler de réformes si l'on n'indique en même temps qui les fera et comment. Là, encore, Aron nous renverra à la pratique quotidienne. Mais cette pratique qu'il souhaite sera celle du R.P.F. On en revient donc à la question qu'il laisse sans réponse : peut-on compter sur le R.P.F. pour faire ces réformes-là?

Ce mouvement peut être considéré de deux façons : soit comme souhaitable en lui-même, soit simplement comme l'instrument qui permet de réaliser les fins préférées. Aron ne se place pas volontiers dans la première perspective. Il considère d'ailleurs le R.P.F. comme un accident dans la politique française. L'accident est dû à l'inconsistance du « centre », qui a suscité le gaullisme et provoqué cette « bataille triangulaire » qui doit se résoudre par la disparition de la « troisième Force » et le retour à une situation schismatique enfin claire, étant bien entendu qu'à son tour cette situation évoluera vers la victoire du R.P.F. En présentant le gaullisme comme un accident politique, Aron s'autorise à ne pas l'examiner de plus près. Le R.P.F. apparaît comme une simple force politique, dont on n'aperçoit pas clairement la nature. Elle est et c'est tout. L'argumentation se trouve ainsi grandement facilitée et Aron n'a pas à se demander si ce prétendu rassemblement ne serait pas plutôt un parti. Et pourtant, si le R.P.F. ne correspond peut-être pas à une classe sociale parfaitement définie, du moins trouve-t-il la plupart de ses adhérents dans des milieux sociaux relativement homogènes. D'ailleurs, il s'est nourri des dépouilles arrachées à certains partis suffisamment situés sur le plan politique et social pour qu'on l'y situe à son tour. Évidemment la notion de « rassemblement » est commode. Elle semble garantir le caractère démocratique du régime qui serait instauré. La garantie, malheureusement, est surtout verbale : en mettant complaisamment l'accent sur une certaine diversité interne, on veut faire oublier l'exclusivisme du mouvement et la « mise au pas » — cette mise au pas dans laquelle Aron lui-même voit la caractéristique des régimes fascistes — des éléments non gaullistes. Prétendre qu'elle s'exercera seulement contre les « séparatistes » est une plaisanterie. Que cette expression soit prise dans un sens absolu ou qu'elle désigne les seuls communistes, elle est, de naissance, promise à l'arbitraire. Comment dans les faits les choses se passeraient-elles? On nous dit qu'on empêchera les gens, non pas de penser librement, mais d'exercer une activité préjudiciable à la nation. Pratiquement, comme la défi-

nition du préjudice est élastique, cela reviendra à tolérer — peut-être même à encourager, si le Ministre de l'Information n'est pas un imbécile — les pensées d'apparence subversive, et à interdire l'expression de toute véritable hétérodoxie. Aron, qui est ce qu'on appelle un intellectuel, doit sentir ce qu'il y a d'odieux dans cette distinction des opinions et de l'action, encouragement à l'hypocrisie. Aussi n'insiste-t-il guère sur le R.P.F. et son action.

Il préfère voir dans son succès la condition insuffisante, mais nécessaire du redressement du pays. Les mêmes problèmes se posent et se poseront, en effet, quel que soit le gouvernement au pouvoir : dans tous les cas il faudra produire davantage, définir et appliquer une politique économique cohérente [1], refaire l'unité nationale, lutter contre les mythes. Mais pourquoi le général de Gaulle les résoudrait-il mieux que les autres? Aron ne nous le dit pas. On ne voit pas le passage de la critique du présent à l'adhésion au gaullisme. Peut-être est-ce parce qu'après tout Aron ne croit pas à l'importance de la politique en tant que telle. Ce qui, selon lui, fait avancer une société, c'est le progrès technique. C'est lui qui non seulement améliore les conditions de vie, mais encore provoque la différenciation sociale et donc le pluralisme nécessaire à la démocratie. Il faut par conséquent créer les conditions propres à favoriser ce progrès. C'est là, estime l'auteur du *Grand Schisme*, le seul rôle de la politique. Or, aujourd'hui ce progrès, corrélatif de l'augmentation de la production, ne se conçoit pas sans la « restauration de l'autorité de l'État ». Et tel est bien le but du gaullisme.

Mais il n'y a pas une relation directe entre le progrès technique et l'émancipation sociale; une médiation est indispensable et c'est le régime politique qui l'assure ou la rend impossible [2]. Si l'on se

1. A ce propos, notons la curieuse impression que laisse le chapitre XIV sur la réforme économique. Aron défend le libéralisme économique. Mais la plupart de ses arguments, par ailleurs, sont favorables au dirigisme. Tous ses efforts tendent à définir un système de liberté apparente avec planification cachée de l'économie, notamment par la direction des importations. Ce qui revient à défendre la liberté du profit en espérant que, par ricochet et partiellement, elle servira l'intérêt général. On reconnaît l'économie bâtarde du fascisme. Elle peut passagèrement réussir en période de prospérité générale, mais cette réussite tient alors à la prospérité, non aux vertus du système.

2. On ne peut par exemple demander aux ouvriers, sans plus, de travailler davantage, même si effectivement cela doit améliorer leur sort. On méconnaîtrait le sens de l'émancipation en la réduisant à une amélioration matérielle. Je sais bien qu'Aron conteste aux prolétaires la possibilité d'exercer le pouvoir par eux-mêmes et critique à ce propos tout rapprochement entre révolution bourgeoise et révolution prolétarienne (p. 126). Mais alors pourquoi parler d'émancipation?

propose simplement de restaurer l'autorité, on ne garantit pas le progrès technique et l'on renvoie l'émancipation à un avenir très hypothétique. Davantage, par un paradoxe apparent, cette restauration qui, pour Aron du moins, devrait n'être qu'un moyen, devient la fin unique, et c'est alors le fascisme.

***

A la fin de son livre, Aron invite les Français à *penser* la politique. Pour son compte, il ne veut pas rêver. Mais chacun sait qu'on s'aperçoit rarement qu'on rêve. Il n'échappe pas à la règle. Simplement, il y a plusieurs façons de rêver. Rêve d'abord celui qui, définissant une politique valable, ne s'appuie cependant sur aucune force encore perceptible, et Aron se moque volontiers de ceux qui ne s'insèrent pas immédiatement dans le jeu politique présent : une vue politique n'est rien si elle n'a pour elle une force existante. C'est vrai. Toutefois ne rêve-t-il pas plus paisiblement encore celui qui, comme Aron, regarde la réalité, mais ne la reconnaît pas pour ce qu'elle est, et demande à une formation politique le contraire de ce qu'elle peut donner? Dans le cas présent, dit Aron, ce n'est qu'un risque et il faut agir. Cependant, ce n'était pas la peine de dénoncer les mythes idéologiques pour retomber à la fin dans le plus fallacieux de tous : le mythe de l'action pour l'action. *On verra ce que cela donnera*, voilà à peu près tout ce qu'on trouve dans le *Grand Schisme* sur la nature et le sens du R.P.F. « Ce que donnerait cette expérience possible (l'exercice du pouvoir par le R.P.F.) personne ne saurait le dire. Et l'on peut aussi aisément accumuler les motifs de pessimisme que d'optimisme [1] ». N'avons-nous accumulé que les motifs de pessimisme? En tout cas nous n'aurions fait, en cela, que suivre notre auteur : dans la page d'où cette phrase est tirée, lui-même ne mentionne que des sujets d'inquiétude. Il déclare à la fin que, tout bien pesé, on ne doit pas les tenir pour décisifs. Ayez confiance, malgré tout, dit-il en somme. Mais si le médecin a si peu de confiance, que dire du malade?

Jean POUILLON.

1. P. 322..

CHRONIQUE DE LA PEINTURE

ESCLAVAGE ET GRANDEUR DU PAYSAGISTE

André Masson habite depuis une quinzaine de mois un mas élégant situé au sommet d'une petite colline qui domine Aix-en-Provence. Qu'avons-nous besoin de ces indiscrétions de concierge? demanderont les grands esprits. Pardon! je parle d'un paysagiste, et sans doute le monde extérieur est-il pour lui un peu plus qu'un simple décor? Ces collines sont mieux que ses secrétaires, déjà des collaboratrices, personnel que l'on choisit généralement avec un grand discernement; Masson avait-il donc désiré, de toutes ses forces, venir vivre en ce pays parce qu'il lui semblait être, par ses lignes et sa lumière, favorable à sa peinture? Sans doute lui a-t-il paru très agréable d'y habiter, mais le hasard aussi bien qu'un choix personnel en a ainsi décidé. En somme, c'est la crise du logement qui l'a jeté sur le territoire de Cézanne. Jeté? C'est qu'il a bien voulu se laisser faire. Et qu'il trouve Cézanne sur les lieux, cette coïncidence prouve seulement que la France est assez petite. Le voilà donc passé du Poitou à la Provence. Ce n'est pas un petit changement. Un paysagiste ordinaire en éprouverait un choc assez violent. Quant à Masson, nous savons qu'il porte en lui un paysage intérieur riche et varié. Il n'est pas en quête d'une position géographique : les sites ne disposent pas de lui : son imagination, tout simplement, quand elle en a besoin, s'en empare. Mais si nous savons que Masson est enclin à se remettre au paysage pur, nous nous demandons comment il va adapter la Provence à son paysage intérieur.

***

J'imagine qu'au paysagiste (ils sont plusieurs dans ce cas) amené à vivre dans ces lieux, le paysage aixois cause d'abord une certaine

gêne. Maints « sites » apparaissent frappés d'un tabou définitif, légitime ou non. Ne faut-il pas d'abord les exorciser, les décézanniser? Qu'on y songe! Chaque moment de la journée, de la fenêtre ou de la pinède, montre à Masson la Sainte Victoire! S'il va rendre visite à son ami, le peintre Tal Coat, justement celui-ci habite la propre maison du revenant, le très illustre Château Noir! Sur la route qu'il faut suivre fréquemment, il rencontre par delà le fossé une sorte de borne portant cette inscription : « Ici, Cézanne... » et voilà aussitôt le panorama qui, sous les yeux du passant au regard jusqu'alors innocent, se pose sur un chevalet imaginaire retrouve les plans et les couleurs qui conviennent. Une des belles promenades en cette région est celle qui mène aux fameuses carrières Bibemus où rôde au fond des précipices le fantôme du grand peintre, et, à quelques kilomètres, la cascade dans la forêt répète aux nymphes le nom, harmonieux, du vieux bonhomme qui l'a peinte. Enfin, l'on parle beaucoup de Cézanne dans la région; les libraires exposent des albums où l'auto-portrait tout barbu figure sur la couverture, une aquarelle, don anglais, est entrée au Musée, etc... Et, justement, quand Masson est arrivé sur les lieux, il s'intéressait fort à Cézanne.

J'imagine donc que ce doit être une nécessité pour un artiste qui pénètre sur ce territoire de se débarrasser de l'obsession, de forcer le paysage à descendre du chevalet et à reprendre son primitif aspect naturel, et, rejetant d'absurdes tabous, à liquider la question du droit de propriété sur les paysages. Le personnage qu'il fallait profiter pour assassiner de ce qu'on était dans des carrières, qui sont des endroits propices au crime, c'était le Notaire Esthétique. C'est fait : il gît au fond d'un Bibemus, le crâne ouvert. Maintenant nous avons les papiers qui nous donnent droit à la Sainte Victoire, aux Bibemus, à la cascade. Mais oublier Cézanne devant certains lieux qui sont devenus lieux historiques, n'est peut-être pas, pour tout admirateur du génial inventeur, fort commode, s'il est vrai que les œuvres admirées s'interposent entre nos yeux et les objets qui les ont inspirés. Le pinceau de Cézanne avait pu faire autre chose qu'étaler de la couleur sur des toiles : déplacer réellement les plans du paysage vivant et lui imposer définitivement un aspect cézannien. Ainsi les grands morts prolongent leur domination sur les choses. Ils ont cru ne signer que des tableaux, et voilà que leur signature se reproduit, démesurée, en arbres, ruisseaux et replis de terrains, au bas de leurs sites favoris. C'est au beau milieu

de cette dizaine de kilomètres carrés où la grande signature était, en somme, encore fraîche, que le propriétaire poitevin qui reprenait son manoir forçait Masson à porter son attirail, au moment où ce peintre, revenu des pays imaginaires, se proposait de se mettre au paysage. Gênante histoire, si le premier mouvement d'un homme à l'imagination puissante et à la vivante sensibilité ne consistait pas à gratter toute signature au bas, et à droite, de l'univers, et à la remplacer par l'empreinte de son propre pouce, trempé dans une goutte de sang. Car sur toute réalité que nous regardons, mille regards magnifiques et conquérants se sont déjà posés, et ont apposé tout au moins leurs initiales. Qu'en reste-t-il? Le monde vierge est encore à nous. Par delà ces collines, le regard de Cézanne a fini par descendre, comme tant de soleils se sont couchés.

***

Avant de quitter ce paysage aixois, je voudrais dire quelques petites choses de rien du tout, mais qui me paraissent significatives. Est-il si désagréable de remonter aux fameuses carrières, aux Bibemus? Elles ouvrent, au milieu de forêts, sur un plateau, leurs gouffres dorés, emplis de senteurs de pins et de romarin; ces hautes falaises d'un seul bloc présentent leurs murailles comme des frontons de temples anciens dont le corps est enseveli. J'ai vu là Masson, dans une attitude qui semblera malséante à quelques-uns parce qu'ils prétendront que c'est mendier la réalité, — c'est-à-dire prenant quelques croquis. Il se tenait là, comme on dit en langage cézannien, *devant le motif*! Eh bien! si l'on veut, oui, j'ai vu Masson mendier, tenant son carnet comme une sébile, à la porte de ces grands temples. D'aucuns, à cette nouvelle, souriront, et lesquels? Les nouveaux riches de l'imagination.

Ainsi, lui retourne à ce procédé désuet de la vieille école, la prise sur le vif de la nature! Ne le prenait-on pas pour un homme d'une grande puissance d'invention?

Je vous rappellerai, messieurs, qu'il y a des gendarmes perspicaces et qu'il ne faut pas se fier à l'humilité des mendiants. Car sous leur modeste maintien se cachent parfois des brigands qui ne mendient que pour mieux observer le théâtre de leurs coups hardis, faire le plan de leurs attaques et de leurs délits, préparer leurs grands incendies.

Je désirais dire encore ceci : à l'entrée de ces lieux vastes et déserts, il est une petite maison de pierres, un charmant cabanon dont la porte est close. J'imagine qu'y sont enfermés de modestes outils de jardinage (qui se rouillent un peu, car le propriétaire est de Marseille et il est vieux), un fusil et une gibecière. Je ne les imagine pas, je les vois. Ce que j'imagine, c'est que Masson a la clé de ce cabanon et qu'il y a rangé, à côté de la vieille pelle et de l'arrosoir, un de ses pièges à soleils et autres instruments de son ancienne invention pour tout braconnage planétaire et interplanétaire, une partie de son arsenal d'artificier. Il « revient au paysage pur », mais les laissera-t-il se détériorer? Retournera-t-il à ce cabanon? Que va-t-il faire de cette clé? La suite nous l'apprendra-t-elle?

***

Lors d'une récente exposition de Masson [1], le visiteur était frappé par le fait que la plupart des toiles étaient des paysages, dépourvus de toutes allusions mythologiques, poétiques ou métaphysiques. Ils étaient donc *seulement* une évocation, dans un langage très particulier à ce peintre, des apparences sensibles de la nature. Sans doute Masson avait-il débuté par ce que j'appellerai le *paysage pur*, mais par la suite, et pendant des années, son œuvre apparut comme une investigation passionnée et inquiète de l'univers en sa totalité, l'imagination ayant alors à charge d'explorer l'invisible et de concrétiser en belles images les forces obscures et violentes de cet univers. Déchirement de l'homme, angoisse, vertige, le paysage imaginaire de Masson exploitait un drame terrifiant, enchanté et sanglant. Or il semble renoncer depuis quelque temps déjà à toutes sortes d'allusions. Au lieu du *Fleuve Héraclite*, il peint la *Rivière sous les arbres*, au lieu d'un *Paysage aux merveilles* ou d'une *Méditation sur l'abîme*, un *Paysage aux précipices*; au lieu d'un *Printemps* où un sensuel soulier de femme, posé sur le rebord d'une fenêtre ouverte devant une prairie, suggérait, gracieux fétiche, la naissance du désir, il nous donne tout bonnement des *Pommiers en fleurs*! Bref, nous voyons bien qu'il semble abandonner le goût, qu'il eut jadis fort ambitieux et hautement orgueilleux, d'interpréter, sinon de conquérir le monde. Selon la conception qu'ils se font de la poésie et de la peinture, les uns considéreront cela comme un appauvrissement, d'autres au contraire comme un gain.

1. Galerie Louise Leiris, 20 oct.-20 nov.

Mais sans doute, dans les deux cas, le jugement sera-t-il un peu trop prompt.

Quand Masson revient au paysage d'apparences (et du même coup à un état d'esprit plus serein), il tente une entreprise difficile : le paysage, en effet, bien qu'on ait eu l'occasion, depuis les fauves, de louer à des degrés divers quelques paysagistes, n'est guère dans l'ordre des préoccupations présentes. Nous voyons bien que la majorité des peintres y répugnent. Et pourquoi donc? La personnalité de la nature gênerait-elle celle de l'artiste? Le grand souci de celui-ci n'est-il pas de se rendre aussi indépendant que possible du monde extérieur, et que son œuvre, création de l'esprit, n'accorde que la plus petite part, juste en tant que prétexte, à la réalité? Plutôt que de s'intéresser à un petit fragment du monde, désirant « *faire un tableau* », il cherche à se dégager des circonstances de lieu et d'espace. Nous savons que les *abstraits* pensent avoir conquis, à cet égard, une liberté absolue. Ainsi, ce qu'il y a de déplaisant dans le paysage réel, c'est la puissance de chose toute faite avec laquelle il s'impose, cette vulgaire autorité, et son individualité géographique. Ah! comme il est, de par sa nature, un provincial! Et comme s'il n'était qu'un ample récipient à lumières, il n'existe que sous un éclairage très spécifique qui le soumet aux heures et aux saisons, alors que le caractère le plus vivement recherché par l'artiste en son tableau est l'intemporalité. Le paysagiste est soumis à la fatalité de la lumière : c'est elle qui partage l'œuvre de Corot : paysages d'Ile de France et paysages d'Italie. Le paysagiste ne jouit pas d'une pleine liberté. S'il change de région, ne va-t-il pas devoir changer de couleurs, aussi bien que de costume? Le lieu lui interdit de parler du bouleau ou du saule; il reçoit ses nouveaux ordres du pin et du cyprès. Sa liberté consiste seulement à choisir la région qui va le tenir en esclavage. A ces inconvénients échappe, bien sûr, le paysage surréaliste, et mieux encore la nature morte : aisément elle se situe dans l'intemporel, et défie la circonstance. Le peintre, selon son arbitraire, y dispose de l'éclairage, et l'objet, table ou vase, n'a pas beaucoup d'exigences, il n'est d'ailleurs pas lourd à déplacer ou recomposer, il se laisse faire. Ainsi, s'il occupe une situation dans le tableau, ou même tout le tableau, c'est avec beaucoup de modestie : c'est l'artiste qui prend toute la place : on le salue comme créateur.

Mais avec un gros morceau de nature, il en va tout autrement, car elle, elle ne se laisse pas si bien faire. Elle est diablement volon-

taire, et il est absolument inutile de vouloir s'en occuper si c'est pour n'en faire qu'un prétexte et prétendre la dépouiller de ses volontés. Oserai-je dire que celui qui peint une nature morte s'intéresse plus à son tableau (peut-être même seulement à soi) qu'à l'objet qui en est le prétexte et pour lequel il lui arrive de n'éprouver qu'indifférence, alors que le vrai paysagiste, il faut qu'il aime la nature ; oui, il ne peut faire un paysage que s'il est vraiment ensorcelé par elle. Et autrement, d'ailleurs, pourquoi tenterait-il cette chose si difficile ? Car, en un temps où l'on aime la ligne pure, les plans sobres, le dépouillement, comme elle est brouissailleuse et confuse, la nature : avant de prendre un pinceau, c'est un sécateur que doit manier le peintre. Quoi de plus surchargé que ces arbres, ces rivières, ces collines, ces lumières, ce chaos, cet encombrement, cet enchevêtrement qui ne veulent pas se soumettre, mais au contraire se soumettre l'artiste ? Et c'est pourtant, dans ce mouvement d'amour qui l'a toujours poussé vers la nature, ce que tente Masson, sachant qu'il est encore plus difficile et périlleux de l'évoquer dans ses rigoureuses apparences que d'en concrétiser en de belles formes inventées les mystères invisibles. Ainsi cet artiste, que nous avons connu souverainement libre dans le paysage imaginaire, se livre aujourd'hui à la Sainte Victoire, aux forêts de pins, aux rochers, aux sous-bois où coule un rivelet. Il entend, de ces spectacles divers, *faire un tableau*, sans doute, mais sans rien sacrifier de leurs multiples qualités affectives. Il ne veut pas étouffer la nature sous la peinture ; au contraire, la seconde n'est qu'un moyen d'éveiller la première. La nature ne doit plus être ce qu'elle est pour quelques-uns, un simple moyen de peinture, mais la peinture veut redevenir une expression complète de la nature.

C'est alors que le vrai paysagiste, l'inspiré, celui qui s'est follement prodigué lui-même à ces vents, à ces parfums, à ces lumières va prouver sa liberté et déployer sa propre magie créatrice. Car son travail ne consiste pas seulement à remettre en place le paysage, à en équilibrer les masses (petite pesée d'épicier), à lui imposer une loi organique, à faire d'un petit fragment sans unité tiré de l'univers un tout qui se suffise à lui-même (simple construction intellectuelle et logique), ni même à lui imposer, ce qui est déjà mieux, quelque rythme tourbillonnaire ; il doit inventer le langage de la nature, de sorte que les choses, au lieu d'être décrites et de vulgairement se montrer, *se nomment*. La peinture est un verbe écrit, on peint, et la nature et ses puissances sont d'autant plus présentes dans

le tableau qu'elles n'y étalent pas trop lourdement leurs réalités matérielles. Le trait, le coup de pinceau du peintre trempé dans une couleur qui n'est pas exactement celle que les choses croient avoir est un *fiat!* qui suscite en notre esprit et à tous nos sens les mille diversités des choses, et le vent, la chaleur, les parfums, et aussi le crissement des cigales grinçant de toutes parts, striant l'univers. Et aussi de la lumière l'on réclame la présence, je dois dire la délivrance, car je parle de la lumière du paysage, et l'on sait qu'il y a eu complot contre elle et qu'elle a été souvent mise au cachot au profit d'un usurpateur qui est l'éclairage arbitraire. Qu'elle revienne donc, à l'injonction de ce *fiat* peint, qui est une transfiguration.

Ainsi, tel que l'a traité Masson, le paysage perd son caractère régional : il ne parle plus patois, mais un langage universel. La circonstance se fane sur les pentes de la Sainte Victoire, et après elle il n'est plus nécessaire de peindre par exemple un iceberg. Ces paysages apparaissent comme les premiers pas triomphants vers une connaissance nouvelle de la nature, sa réhabilitation et en même temps sa résurrection.

Et le cabanon, là-haut? Ce n'est pas à moi de décider quand nous devrons y remonter.

Georges LIMBOUR.

Livres

Stalingrad, par *Théodor Plievier* (éditions Robert Marin).

Le terme « machine de guerre » désignait autrefois un animal étrange chargé de défoncer les portes des citadelles avec son front, d'escalader les murailles, ou de jeter des pierres gigantesques. Pendant quelque temps, après l'autre guerre, il a évoqué les derniers progrès de la technique : le tank, les obusiers lourds. Aujourd'hui, au lendemain de cette guerre-ci, il désigne tout un organisme d'acier, mais aussi de chair. On a pu parler de la machine de guerre alliée, et surtout de la machine de guerre allemande, que Theodor Plievier décrit dans son ouvrage. Le terme est précis, c'est bien d'une machine gigantesque qu'il s'agit. Le regard du romancier, qui a, comme celui de Dieu, le pouvoir d'être présent partout, en démonte les rouages avec une objectivité inexorable. Machine à conquérir les hommes, machine à écraser l'ennemi, marchine à tuer, qui ne tourne jamais à vide. Si l'adversaire lui refuse son sang, elle prendra celui de l'ami. Elle broiera dans son engrenage la vie de ceux qu'elle était chargée de servir. Elle fonctionnera sans défaillance, personne ne pourra la séduire, aucune force humaine ne pourra l'empêcher de dévorer les hommes qui l'ont mise en marche.

Stalingrad restait pour nous un de ces hauts lieux de la gloire militaire, qui donne une sorte de dureté effrayante à la guerre. Plievier y montre une terrible justice immanente, un boomerang monstrueux qui renvoie au visage des Allemands les horreurs qu'ils ont exercées contre les autres peuples. Est-ce un témoignage impartial? Nous ne savons presque rien de l'auteur. Sa connaissance du russe a dû favoriser son enquête. Mais ce n'est pas un témoignage qui nous est offert. C'est un roman où l'auteur est partout à la fois : à Berlin, à Stalingrad, dans la peau du Maréchal, dans celle du simple soldat, avec celui qui meurt d'une balle dans le ventre, avec sa famille, avec les suicidés et avec les survivants. Et c'est un cri . Tout paraît confirmer la valeur du verdict accablant porté contre l'état-major allemand. Car Stalingrad vue par Plievier, c'est avant tout l'histoire de l'abîme qui sépare le commandant du combattant. L'événement est saisi à travers mille personnages qui se contredisent parfois, mais qui tous sont d'accord sur le point capital : le haut commandement est criminel d'ordonner de rester dans la poche au lieu de commander une percée, il est criminel d'exiger le sacrifice inutile de toute une armée, et le commandement de cette armée est criminel de lui obéir et les officiers subalternes eux-mêmes s'aperçoivent qu'ils sont responsables d'avoir obéi à la consigne stupide qui leur prescrivait par exemple de placer une

batterie antiaérienne sur un talus de chemin de fer, en soutien d'infanterie, tout en sachant que cette batterie serait détruite avant d'avoir pu tirer un seul obus.

Depuis Vigny, depuis le temps où l'honneur d'un soldat, c'était son obéissance, l'idée d'indiscipline a fait des progrès. Il a fallu la résistance pour nous apprendre que l'indiscipline peut être la forme la plus haute de l'honneur. Il a fallu Stalingrad pour apprendre au soldat allemand que l'indiscipline peut être la forme la plus haute du courage. Stalingrad, c'est l'histoire de deux mondes qui s'affrontent aussi cruellement que les Allemands et les Russes, deux mondes qui normalement n'ont aucun point de contact, le monde des généraux et celui des subalternes. L'étreinte des armées soviétiques rapproche inévitablement ces deux univers dont l'un commandait sans savoir et dont l'autre obéissait sans comprendre. A travers mille expériences dissemblables surgit ce drame qui lie toutes les phases de cette agonie.

Au début on se bat pour de bon, avec de véritables armes, sous les ordres d'états-majors encore organisés qui s'abritent dans des villages riants et qui peuvent tout ignorer de la misère du front. Puis la retraite se précipite. Tel groupe de combattants découvre avec stupeur une casemate confortable abandonnée précipitamment par ses habitants et qui contient encore les denrées prodigieuses dont le soldat rêvait dans sa faim. Premier contact de celui qui n'a rien avec celui qui a tout. Bien sûr, il est normal qu'un officier supérieur vive autrement qu'un deuxième classe. Bien sûr nous savons qu'un général doit pouvoir méditer en toute tranquillité, loin du grondement des batailles, les équations d'une stratégie dont dépend le sort de milliers d'hommes. L'ingénieur n'a pas le même rôle à jouer que le manœuvre. Si sa nourriture est plus fine, c'est que son esprit doit être mieux alimenté, pour mieux penser. Mais personne n'aurait pu soupçonner un fossé si grand. Le général rêvait de masses humaines où la mort n'était qu'une abstraction. Le guerrier imaginait un génie austère faisant servir à la victoire le moindre sacrifice humain. Voici que le soldat assiste à la digestion du général et mesure l'absurdité des ordres. Faire sauter les munitions alors qu'on en manque! Brûler la farine et crever de faim devant l'incendie! Se faire tuer et n'avoir pas le droit de reculer de deux cents mètres pour atteindre un épaulement où l'on pourrait tenir!

Le général, de son côté, commence à voir défiler des spectres en haillons qui n'ont rien de commun avec les divisions qu'il déplace sur ses cartes. Il comprend, il s'indigne, il télégraphie au Grand État-major. Il faut résister coûte que coûte. Cela ne coûte rien au Grand État-major. Le général sait maintenant que cela coûte cher. Il est trop tard. La machine est bien graissée, elle fonctionnera jusqu'au bout. Jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où le cercle deviendra si petit qu'il pourra tout juste contenir quelques milliers de soldats morts, quelques centaines de moribonds, quelques gendarmes et cinq généraux autour d'un maréchal. Le mot d'ordre a été : « jusqu'au dernier homme. » Les généraux savaient que ces hommes mouraient *pour rien*. Ils ont accepté ce sacrifice en protestant, mais ils ont obéi. Le mot d'ordre est maintenant : « jusqu'au dernier général ». Les généraux vont-ils accepter leur propre mort? Certains l'ont déjà fait, d'autres ont fui la ville en avion.

Ceux qui restent refuseront. Vilshofen, soldat du front, colonel de tankistes, qui est sorti du rang grâce à son courage et qui vient d'être nommé général pour finir plus glorieusement, Vilshofen condamne la veulerie de l'état-major. Mais il reconnaît lui-même l'ambiguïté de la situation. Berlin s'attend à être obéi. On a déjà enterré solennellement la sixième armée tout entière. Se faire tuer jusqu'au dernier, c'est favoriser la naissance d'un mythe monstrueux sur une hécatombe sordide. C'est accréditer la légende créée par Hitler et par Goebbels. (Nous nous rappelons en effet une image de *Signal* où les généraux couverts de décorations combattaient mitraillette en mains à côté des grenadiers. Le risque existait donc.) Mais il est inacceptable que des généraux se rendent quand ils ont refusé la reddition à leur armée. S'il fallait à tout prix un témoin de la cruauté et de l'inutilité du sacrifice commandé, ce témoin pouvait être un testament confié à un colonel ou à l'un des généraux. Mais tout le monde se rend. Le maréchal réclame une voiture. Il est courtoisement reçu par un membre du haut état-major russe. Il commence une conversation amicale sur le tabac, tandis que les misérables soldats allemands marchent dans la neige vers la captivité. Jusqu'au bout, le fossé a été respecté, aucun malheur n'a réussi à le combler.

Tel est ce livre cruel, qui nous semble parfois, sinon lourdement écrit, du moins lourdement pensé. Nous aurions aimé moins de discussions philosophiques, moins d'emphase et plus de descriptions. L'auteur est moins près du combattant des tranchées, de cet étrange paysan du malheur, que le Barbusse du *Feu*. Les horreurs s'amoncellent parfois de manière presque incroyable. Cependant, l'œuvre nous apporte un message de plus, que tous les combattants du monde reconnaissent : la guerre, jusque dans ses héroïsmes les plus incontestables, est une monstrueuse école d'asservissement.

Jean-H. Roy.



Stephen le héros, fragment de la première partie de **Dedalus** par *James Joyce*, traduit de l'anglais par Ludmilla Savitsky (Gallimard, éd.).

Un ami anglais me donna un exemplaire de *Stephen le Héros* (qui venait de paraître à Londres) en juillet 1944, au moment où je m'apprêtais à partir pour la Normandie. Je le lus à mes moments perdus et je fus d'abord déçu, car je persistais à penser à *Dedalus*. C'était donc cela, le début de cette *somme* qui fut l'œuvre alchimique de James Joyce! Cette autobiographie brute d'un adolescent, cette évocation mi-lyrique, mi-naturaliste du *Sturm und Drang* me rebutait; mais bientôt j'étais captivé par l'entassement des faits dont l'œuvre ultérieure me semblait être le prolongement.

En effet, la narration d'une adolescence, vue sous l'angle égoïste de l'individualisme exaspéré du XIXe siècle et de la primauté d'un esthétisme cent pour cent, pourrait bien nous paraître assez anachronique. A une l'époque de la littérature engagée, où le politique est prépondérant dans les lettres, il y a quelque chose d'un peu démodé à se préoccuper du développement stirnerien de l'esprit. Cependant, ce fragment d'une première version de *Dedalus* nous intéresse au plus haut point, comme nous intéresserait un poème de la tradition elizabéthaine ou préromantique. On y vit dans l'atmosphère raréfiée de la révolte individualiste d'Ibsen, et l'on y trouve un parfum de la prose de Walter Pater ou d'Huysmans avant sa conversion. Nous nous sentons malgré tout attirés vers cet univers sombre et ironique où domine une sincérité farouche.

De son vivant, Joyce a toujours refusé de laisser publier ces pages, qu'il qualifiait d'écrit de lycéen. J'entends encore son rire sardonique quand il me parlait de ces « juvenalia » qu'il me disait avoir presque oubliées, et je me rappelle qu'il a même été assez attristé en apprenant que le fragment dont il avait fait cadeau à une amie avait changé de mains. Dans une introduction au présent volume — introduction qui, d'ailleurs, fut considérée par les exécuteurs testamentaires de Joyce comme essentielle à sa présentation au public — M. Théodore Spencer, de l'Université de Harvard, ne semble pas tout à fait convaincu par les déclarations de Miss Sylvia Beach et du biographe de Joyce, M. Herbert Gorman, selon lesquelles l'auteur aurait tenté de brûler cette première version de son roman. « Aucune des pages préservées ne porte trace de feu, » écrit-il, et il ajoute plus loin que « Joyce lui-même se montrait fort réservé sur cette question ». Nous pouvons ajouter que Joyce se montrait toujours « fort réservé » sur toutes les questions qui touchaient à ses affaires personnelles. Quoi qu'il en soit, 338 pages d'un manuscrit de presque 1.000 pages ont été préservées, et leur publication a sûrement le mérite de révéler un génie de moins de vingt ans. Ces pages livrent la matière première d'une œuvre destinée à dominer toute une époque.

De prime abord, il y a des différences marquantes entre cette version et la version définitive. Dans *Stephen le Héros* le matériel nous semble assez peu pétri, et bien qu'il soit souvent d'une brillance précoce, il y manque le sens de l'objectivité épique que l'on trouve dans *Dedalus*. Les personnages sont presque les mêmes dans les deux livres, mais les traits sont moins fins, moins stylisés; la chronologie est également plus rigide. Déjà, pourtant, se dessinent les caractéristiques du style joycien des années futures : une grande préoccupation des mots, un sens aigu du langage quotidien, un penchant pour la caricature verbale, les syllabes détachées, les jeux de mots. On y trouve aussi cet humour si spécial qui s'exprime par des vocables déformés et des calembours. La grande ligne de sa révolte contre le jésuitisme et contre l'Irlande y est déjà tracée, et c'est elle qui servira de *leitmotiv* dans sa production de l'âge mûr. Le naturalisme de Joyce se révèle dans ce fragment par un goût marqué pour les opérations biologiques, et même pour la scatologie — goût qui se retrouve tout au long de son œuvre. Par ailleurs, la génialité de ce collégien hérésiarque semble plus féroce, plus chaotique dans les pages de *Stephen le Héros* que dans *Dedalus*, où l'on trouve déjà la discipline du

maître. Le côté érotique y est plus déchaîné aussi, tandis que plus tard une espèce de pudeur artistique vient voiler les drames de la lubricité. Le dialogue est déjà manié d'une façon magistrale, mais ces passages si fréquents dans *Dedalus* — les soliloques — n'existent guère encore.

D'ailleurs, en général, le côté onirique ou hypnagogique que l'on sent d'une façon si prenante dans *Dedalus*, *Ulysse* et *Finnegans Wake*, est presque totalement absent dans cette ébauche primitive. Une cérébralité farouche semble paralyser les manifestations de l'inconscient chez le jeune homme, qui tout en se révoltant contre la scolastique, en subissait néanmoins l'empreinte. On pourrait conclure, sans doute, que ce fut seulement après avoir pris contact avec les nouveaux courants de la pensée continentale qu'il trouva les techniques capables d'exprimer d'une manière si aiguë et si originale la vie des rêves nocturnes et diurnes. Ici nous sommes encore loin de cette description dans *Dedalus* du réveil et de ses hallucinations matinales, aussi bien que de la fantasmagorie grotesque dans *Ulysse*.

En fait, il se passe très peu de choses dans ce livre. C'est le roman d'une insurrection et de la marche vers la libération totale d'un cerveau et d'une sensibilité. C'est le compte-rendu des deux années que Joyce a passées dans le collège des Jésuites à Dublin; c'est une autobiographie qui nous permet de suivre l'évolution intellectuelle, psychologique et philosophique de ce révolté qu'était le jeune James Joyce. Les conversations avec ses camarades et avec ses maîtres sont marquées de pessimisme désabusé et de haine contre la pédagogie dogmatique à laquelle il se trouvait soumis. On aimerait parfois sentir chez lui une détente, et la tension psychique avec laquelle il affronte la vie finit par nous lasser. Dans les discussions qu'il engage avec d'autres élèves, ou même avec ses professeurs, c'est généralement lui qui sort gagnant, car il est sans doute le plus fort, le plus clairvoyant. On aimerait presque, pourtant, que de temps en temps il ne le fût pas. Mais pour cela il aurait fallu qu'il pût croiser le fer avec des esprits aussi fins que le sien, ce qui fut rarement le cas. Stephen vit dans l'esprit et dans la terminologie de la théologie, et il ne fait que renverser les rôles en employant le vocabulaire ontologique des Jésuites contre eux-mêmes.

La déchéance de la bourgeoisie prolétarisée de Dublin a dû être pour une grande part responsable de la violence de sa révolte. Ses rapports avec ses parents, pauvres et harassés — ils ont mis au monde treize enfants — sont des plus mauvais, et il finit par être détourné d'une vie familiale plus que médiocre. La mort d'une petite sœur achève de le rejeter dans une solitude sauvage dont la seule consolation est son amitié avec son frère Maurice, presque aussi brillante que lui. Stephen devient asocial. Il rôde seul dans les rues en proie à son rêve terrifiant de dégoût et aussi de nostalgie pour une beauté à peine entrevue, au service de laquelle il voudrait consacrer sa vie. Dans un élan naturaliste, il hante les quartiers des « slums » les plus infects, en composant des poèmes élizabéthains archaïque et en ruminant les problèmes de la plus haute esthétique. Son affaire de cœur ratée avec la belle et séduisante Emma Clery finit par le rebuter, car la jeune fille se révèle d'esprit essentiellement

bourgeois et puritain, assujettie aux idées qu'il déteste le plus : le cléricalisme et le patriotisme irlandais.

Il est étonnant de constater, à ce propos, à quel point Joyce a échappé à toute l'atmosphère de la Renaissance gaélique qui, à cette époque, battait son plein autour de lui. Aucune allusion dans ce livre aux agitations effrénées des jeunes poètes contemporains qui suivaient Lady Gregory et William Butler Yeats (bien que plus tard Joyce témoignât d'une grande admiration pour Yeats), et il se moquait plutôt du « crépuscule » des Celtes. Par contre, pendant ses randonnées solitaires, il bâtit l'esquisse d'une philosophie à lui qui n'avait aucun rapport avec celle de ses concitoyens. Disons tout de suite que, à la maturité et à la profondeur près, elle est restée pour ainsi dire inchangée jusqu'à la fin de sa vie. Cette philosophie se forme, en quelque sorte, sur une thèse thomiste. Au cours d'une promenade avec son ami Cranly, Stephen explique son idéologie, et d'une façon presque pédantesque, à la manière de ses maîtres, les théologiens du collège; il dessine la structure de son univers : « Tu sais ce que dit Thomas d'Aquin : la beauté requiert trois choses : intégrité, symétrie, rayonnement. Je développerai quelque jour cette formule sous forme de traité. Observe le comportement de ton esprit à toi en présence d'un objet hypothétiquement beau. Pour appréhender cet objet, ton esprit divise l'univers entier en deux parts : l'objet et le vide qui n'est pas l'objet. Tu sépares nécessairement cet objet de tout le reste et tu perçois alors que c'est une chose intégrale, un objet. Tu reconnais son intégralité. C'est bien cela? »

La conversation continue; il explique la deuxième condition requise : « Alors, l'analyse. L'esprit considère l'objet dans son entier et dans ses parties, par rapport à lui-même et à d'autres objets; il examine l'équilibre des parties, contemple la forme de l'objet, visite tous les replis de sa structure. L'esprit reçoit ainsi l'impression de la symétrie de l'objet. »

L'attention du camarade fléchit; mais Stephen, imperturbable, continue son monologue : « J'ai mis longtemps à comprendre ce que Thomas d'Aquin voulait dire. Il emploie ici (chose rare de sa part), un mot au sens figuré. Mais j'ai déchiffré l'expression. *Claritas*, c'est Quidditas. Après l'analyse qui dévoile la deuxième qualité, l'esprit établit la seule synthèse logiquement possible et découvre la troisième qualité. C'est là l'instant que j'appelle épiphanie. »

Cette conception de l'*épiphanie* est une notion curieuse, inventée par Stephen pour satisfaire à une vision toute personnelle. C'était l'apparition d'une théorie qu'il commençait à échafauder et qui devait jouer un rôle prépondérant dans sa future activité littéraire. Ici se trouve le point de départ d'un dogme esthétique que l'on peut trouver illustré dans *Ulysse*, aussi bien que dans *Finnegans Wake*. Il s'agissait pour lui de fixer des instantanés automatiques qu'il saisissait au cours des conversations les plus triviales et qui, pour lui, représentaient « une soudaine manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ». Dans sa préface, M. Spencer interprète cette invention d'une manière subtile : « cette idée me paraît essentielle, » dit-il, « pour la compréhension de l'artiste qu'est Joyce. On peut même penser que ses œuvres successives en sont des illustrations, des intensifications, des amplifica-

tions. On peut voir, dans *Gens de Dublin*, une série d'épiphanies qui marquent des moments, à première vue insignifiants, mais essentiels et révélateurs en réalité, dans l'existence des divers personnages. On peut considérer *Dedalus* comme une sorte d'épiphanie, une apparition de Joyce lui-même, adolescent. »

Récemment nous avons été les témoins émus de l'autodafé que le peintre Rouault a fait de certaines de ses œuvres qu'il ne trouvait pas dignes de sa signature. Nous pouvons être heureux que l'effort tenté par Joyce dans ce sens ait échoué, du moins partiellement. Car le fragment qui reste nous donne en quelque sorte la clef des livres hermétiques de sa maturité. Ici est projetée pour la première fois la géographie psychique et spirituelle que nous retrouvons plus tard, sous une forme métamorphosée, « épiphanisée » dans *Ulysse* et dans *Finnegans Wake*, ces deux grands livres dans lesquels la vie lyrique du poète s'est transformée en de vastes synthèses qui participent aux mythes universels.

Pour terminer ces notes, rendons hommage à l'excellente traduction de Mme Ludmila Savitsky.

Eugène JOLAS.



Le Noir de la Vigne, par *René-Jean Clot* (Gallimard, éd.),

Cent quarante pages de souvenirs d'enfance assez insolites, librement traités dans une langue de peintre, et qui, réduits à ces pages, ne passeraient pas inaperçus. Puis, raccordée à ce début par un fil assez mince (tout se passe dans des maisons de fous) une admirable histoire racontée par un vieux gardien d'asile et dont on regrette que l'auteur ne lui ait pas sacrifié tout le reste. Rien ne justifie pareille erreur, pas même le souci de « faire long », car le récit à lui seul dépasse les dimensions d'un roman ordinaire. Et quant à la précaution de préparer l'atmosphère, elle s'avère bien inutile : nous sommes d'emblée au cœur des événements et des choses.

Ce récit dont l'intérêt profond, jamais perdu de vue, est d'ordre éthique plus encore que psychologique, marche à un train d'enfer en une forme le plus souvent dramatique dans tous les sens du mot.

Le problème est celui du témoin. A la suite d'une mutinerie d'aliénés que la gendarmerie est venue réprimer, quatre gendarmes ont violé une folle. Un enfant de 13 à 14 ans, qui servait de garçon de courses au directeur, se trouvait là. Le curé, qui devine ce qui s'est passé, s'efforce d'obtenir l'aveu des gendarmes, puis le témoignage de l'enfant. Les interrogatoires se succèdent, de plus en plus hystériques de la part du curé, tandis que le chœur gémissant et incohérent des fous résonne à l'arrière-plan.

Le caractère particulièrement sordide du viol, le comportement de chaque accusé, le chantage moral exercé par le curé provoquent chez le garçon des fluctuations de sympathie presque intolérables pour l'être qui

les subit. On songe à ces chiens de Pavlov qui, dressés à distinguer une ellipse d'un cercle, deviennent fous quand la courbe de l'ellipse se rapproche trop de celle du cercle.

Ces fluctuations, régies par des situations (bourreau-victime, interrogateur-interrogé, etc.) qui s'entrecroisent, se mêlent à un intense sentiment de solitude : quoi qu'il arrive, l'enfant ne peut s'éprouver solidaire (non plus que nous) ni du curé déchaîné dans ses manœuvres d'intimidation, ni des gendarmes avec leur brutalité sournoise et butée. Il ne peut davantage trahir une des deux parties, dans la mesure même où il refuse toute solidarité avec l'autre.

Comme témoin, cependant, il est contraint de *manifester*. Or il n'existe pas de manifestation qui réponde au jugement interne — tout négatif — qui s'élabore en lui. Quoi qu'il fasse, il aura pris parti. Son silence même aura un sens, différent de celui qu'il lui confère au fond de lui-même.

Son état d'enfant lui assure la pureté nécessaire au véritable témoin qui est celui qui n'a pas participé et ne pouvait le faire. Mais il ne le défend contre aucune tentation ni aucune obligation. Il faut qu'un témoin rende gorge d'une façon ou d'une autre.

Ce saisissant récit, auquel ne manque pas une sorte d'humour robuste, est donc aussi un apologue. Il est conduit avec tant de force et de subtilité qu'on ne s'en avise qu'après coup.

Colette AUDRY.



Le temps de la poésie. *Cahiers de la poésie d'aujourd'hui*, 1er cahier (Éd. G.L.M.).

Non pas, j'imagine, le temps qu'il faut prendre sur un horaire, mais celui qui nous prend à la lecture d'un poème : ce n'est plus le temps de la prose. Aussi bien vaut-il mieux que les poètes se présentent seuls, entre eux, chez eux, dans l'unité de temps qui leur est propre, plutôt que d'accepter, entre deux articles, une place où ils font toujours un peu figure de mots-croisés ou de problèmes d'échecs. Félicitons l'éditeur G.L.M. d'oser lancer une Revue où nul n'entre s'il n'est poète. Félicitons-le de sa composition typographique : ici encore ce qui n'importerait guère à la prose importe beaucoup au poème [1]. Félicitons-le d'accompagner ses traductions de la version originale : un tel usage devrait se généraliser au moins pour l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, car, ne fît-il que les baragouiner, un bon lecteur attrape toujours dans le texte un écho de l'intraduisible. Enfin, le choix que nous propose ce premier numéro du *Temps de la Poésie* est des plus représentatifs.

Avec Pierre Jean Jouve, c'est un thème de feu, de sang, d'amour et

1. Illustrations de Mario Prassinos.

de mort que chante « la langue d'Orphée ». Sans doute, il entre un peu trop, à mon gré, de poésie imitative, j'allais dire de procédé, dans le démembrement des phrases (« *...quelque dernier ivre Cri... Le chemin vers la mort natal... Est-ce montant funèbre drap?...*) symbolisant avec les *membra disjecta* du poète de Thrace. Mais on ne reste pas indifférent à la ferveur et à la vision personnelle de Jouve. — Daniel Anselme retrouve la colère rimbaldienne des *Assis* dans « L'Accusé de Barcelone ». C'est déjà nous toucher que parler de Lorca! Qu'Anselme, pourtant, se méfie : à force de trouvailles (*...le damier du tribunal... les saisons mouchetées...* etc), à force d'insistance allitérative (*...les cendres Sages du silence sinueux des Sargasses... D'opiums lisses lustrés de gris désirs sans arbre...*), on verse dans le style artiste — et quel style conviendrait moins à venger la mort de Lorca? — De Georges Schehadé — un nom à retenir — il faudrait tout citer : peut-être n'y a-t-il pas meilleur signe de poésie que cette difficulté à détacher d'un tout des formules ou des « images » (comme l'on dit). Bien différent est l'univers de Jean Cayrol, qui se constitue par le *comme* à la façon dont le sensible, chez Platon, reflète obscurément l'intelligible : moins, si l'on veut, un monde poétique qu'un monde qui se poétise :

Je connais une montagne
plus douce qu'un ventre endormi
massive comme une prière
hérissée comme une morte
mais toujours en pleine lumière

Le plus souvent, l'élan verbal procède par répétitions sur le ton du récitatif. Cela nous vaut des réussites :

On n'en finit jamais d'être soi-même
D'être la lampe qui s'éteint
D'être la joue pour une main
D'être l'insecte pour le grain
D'être le grain pour qui l'on aime

mais aussi quelque redondance et même des cocteteries :

Le temps de l'affront
Le temps sur le front

La houle du rythme est traîtresse. On l'aperçoit encore en lisant Guy Lévis Mano dont les reprises (*J'ai mal... j'ai mal... j'ai mal...*) peuvent conduire à la facilité; il n'évite pas toujours la surcharge, le manque d'homogénéité (par exemple, à la fin de son dernier morceau) : pas de poème, cependant, qui ne porte un trait authentique. Maurice Blanchard? Excellent! Une violence contenue, une poésie sans modèle, intraduisible, exacte comme un théorème, où notions, désirs, gestes et objets remontent à leurs sources existentielles et s'y figent étrangement par petites phrases. On suit avec curiosité Matsie Hadjilazaro dans ses métamorphoses oniriques : peu cu on se trouve pris; le pittoresque disparaît,

on oublie Maldoror et le surréalisme pour n'entendre qu'une grande plainte lyrique. Enfin, traduit par Guy Lévis Mano, Rafaël Alberti — qui se souvient de Rimbaud (*Si je n'ai pas dérobé l'aurore des mers... les rivages amarrés des mares incapables de retenir un nuage...*) — déploie ses horizons marins, dit la tristesse de Charlot, surprend des Anges, rêve de remplacer les mots par l'action révolutionnaire.

Il ne pouvait être question, en une courte note, d'inventorier les richesses de ce recueil : il suffit de le situer. Représentatif d'une grande partie de la poésie actuelle, il nous en montre les mérites. Mais aussi, je crois, le point faible. Cette poésie se veut pure, non certes dans le sens où l'entendait Brémond et comme pointe exquise d'une Rhétorique, mais, à l'inverse, reniant toute Rhétorique, en tant qu'expérience aussi dépouillée que possible d'un monde de rêve éveillé. Or, que se passe-t-il? Il est sensible que l'oiseau, l'étoile, la mer, le ciel, etc. remplacent trop facilement aujourd'hui les Phébus, les Diane, les Naïades des poètes académiques. On veut chasser les lieux communs : en réalité, on les brise, on les met en ruines, bénéficiant ainsi du prestige de toute ruine; on ne les exploite pas moins. Partez d'une expression courante. « J'ai mal à... » Complétez : « *j'ai mal à la vie, j'ai mal à l'homme... aux années... à ma flamme... aux hirondelles...* etc. » (G.L.Mano). « Chemise ouverte »? « *La chemise et l'âme ouvertes* » (id). « Pirate de mer »? « *Pirate de mer et de ciel* » (Alberti). Perfectionnez le procédé. On parle de « sons tamisés » et, par là, d'un certain silence : vous pourrez en tirer « *le tamis du silence* » (Anselme) — et l'on sent que l'on poursuivrait : l'armoire du silence, le ventilateur du silence, pourquoi pas le coq du silence? La méthode — car c'en est une — consiste à transformer une expression courante en proposition fonctionnelle — telle que : y = f (silence) — et à attendre les surprises. La surprise peut être vive, la découverte de grand prix. Cependant, qui ne voit que, contre les plus belles intentions, la poésie ainsi conduite risque de ramener à un jeu de société, fût-ce d'une société secrète? Ce n'est pas ce que l'on voulait. On voulait une expérience vécue et vivante. Mais la vie, ici comme ailleurs, est pouvoir d'organisation, totalité organisante. Un poème n'est pas un ensemble de réussites, mais bien la réussite d'un ensemble. Faut-il le rappeler? Que l'on parle ou que l'on agisse, on ne va pas du mot à la pensée ou du geste à l'action, ni même, exactement, l'inverse; on va d'un schème de pensée ou d'action aux mots et mouvements qui réalisent son projet. C'est pourquoi, chez les grands poètes, on ne part pas de l'expression : on la rencontre. Mais on ne la rencontre que parce qu'une intention signifiante, une idée directrice l'appelait comme une prière. Les poètes, assurément, la continuent, cette prière. Mais ils procèdent à rebours. A force de se défier de la littérature, à force d'avoir répété que la poésie ne se fait pas avec des idées, mais avec des mots, à force de se vouloir purs, non prévenus, il ne leur reste qu'à attendre des formes du langage ce que Léonard de Vinci attendait — mais faute de mieux — des taches de vieux murs, des nuages ou de la cendre. Qu'obtiennent-ils? Répétons-le : des réussites. La réussite? Rarement. De la crédence du salon, l'aboli bibelot d'inanité sonore passe à la vitrine des rêves.

Ces critiques n'ont pas pour but de diminuer le mérite des poètes groupés dans *le Temps de la Poésie*. Seulement, il paraissait bon d'accentuer quel-

ques réserves pour mieux définir le malaise où se trouve, il me semble, en grande partie, notre poésie actuelle. Malaise d'une indécision. On n'ose plus poursuivre l'aventure surréaliste qui reste, malgré le déchet, l'aventure la plus valable d'entre les deux Guerres. On n'ose plus — ou pas encore — revenir, par peur de la Rhétorique, à une poésie ouverte qui ne craindrait pas l'éloquence. Ce malaise est-il propre à notre pays? Il faudrait pouvoir comparer. On souhaite que l'éditeur G.L.M. fasse de plus en plus de sa Revue une tribune internationale de la poésie.

Yvon Belaval.



La terre et les rêveries de la volonté, La terre et les rêveries du repos, 2 vol. par *Gaston Bachelard.* (José Corti, éd.).

De tout temps, les philosophes se sont défiés de l'imagination. Depuis Descartes et l'hypothèse du rêve généralisé, le rationalisme tremble de n'être pas pris au sérieux. Quoi de plus terrible que ce malin génie murmurant : « la vie n'est qu'un songe » à l'oreille d'un constructeur de systèmes! Freud nous a montré la richesse du rêve et nous n'hésitons plus aujourd'hui à découvrir ce nouveau monde; mais nous y cherchons les clés d'une névrose, d'un tic, d'une difficulté de notre vie quotidienne. La vieille méfiance n'est pas morte. Nous puisons dans notre sommeil comme un chiffonnier dans une poubelle, pour découvrir quelque trésor au milieu des ordures. Les poètes ont été les seuls, en définitive, à accepter la gageure de dormir debout.

Gaston Bachelard a le grand mérite de faire la liaison entre la poésie et la philosophie, sans passer par l'esthétique. Il n'étudie pas le rêve du poète comme une chimère dont la beauté seule mérite qu'on s'y attache, il l'examine comme une expérience capable de fournir des matériaux utiles à une nouvelle science. Le rêve n'est pour lui ni un obstacle à la raison, ni une conscience détendue où l'inconscient peut s'ébattre à son aise, c'est une réalité humaine trop négligée. La psychanalyse a eu le tort de n'y croire que sur le plan de l'individu, voire du malade. Freud a psychanalysé bien des patients. Il a étendu sa méthode à la psychologie collective. Il n'aurait pas songé à psychanalyser un objet. C'est ce qu'a tenté M. Bachelard. La tentative, tout comme le rêve, a été contestée. La plupart n'y ont vu qu'un ingénieux paradoxe. Faute de pouvoir nier la valeur de *La Psychanalyse du Feu*, on s'est efforcé d'y prendre un amusement subtil. M. Bachelard a bien connu la rigueur des disciplines scientifiques. Les savants se sont entendus avec des philosophes pour sourire. Pensez donc, un physicien qui n'hésite pas à faire de l'alchimie, à réhabiliter les quatre éléments, à s'en faire le psychologue!

Tout ce qu'on pourrait concéder, c'est qu'il nous manque encore une métaphysique précise du rêve-objet ou de l'objet-rêvé. M. Bachelard

va au plus pressé. Il déblaie un terrain à peu près inconnu. Il fait la part du rêve, — celle du lion, — dans nos conceptions du feu, de l'air, de l'eau et de la terre.

Avec ses deux derniers volumes sur la terre, l'auteur tient une gageure nouvelle. Si rêve s'oppose à action, il s'oppose à volonté. Nous voyions dans cette tension de l'être le contraire même de l'imagination; l'appréhension d'un monde précis, constitué d'objets et d'outils, une espèce de levier pour mettre l'univers au pas. Dans ce monde, l'action n'est pas, et ne sera jamais, la sœur du rêve. S'il nous fallait à tout prix du rêve dans l'action, nous y trouvions un schéma lucide, un pressentiment de l'événement, enfin ce qui distingue la conception de Bonaparte et celle de Pichrochole ou de Pyrrhus.

Le premier, Gaston Bachelard nous parle des rêveries de la volonté : « Comme la rêverie est toujours considérée sous l'aspect d'une détente, on méconnaît ces rêves d'action précise, que nous désignerons comme des rêveries de la volonté... Il nous faudra donc redoubler d'attention... si nous voulons placer l'image en avant même de la perception, comme une aventure de la perception. » (P. 4.) « Le travail est un rêve en action et non un réducteur du rêve. » (P. 147.)

La volonté sans rêve n'est que brutalité. La matière n'est que l'intimité de l'énergie du travailleur (p. 9). Il y a une dialectique du dur et du mou. Le dur s'exprime par le forage et le dégrossissage. Il provoque les images de l'arbre noueux, du cœur de chêne. Le mou donne le visqueux et la pâte : la pâte qu'on travaille dans le pétrin. La naissance du pain avec l'aide du levain. Enfin, à l'intersection du dur et du mou, nous trouvons le travail du forgeron, le mystère de l'alliage du feu et du fer, celui de la trempe, qui est union du feu et de l'eau. Le rêve de la forme, qui s'exprime dans mille légendes, est révélé par ces mystérieux secrets de fabrication, que se passaient les artisans de père en fils, et dont certains consistaient à mettre en contact le métal rougi et de l'urine de bouc par exemple.

Nous regrettons, à propos du chapitre sur le lyrisme dynamique du forgeron, des références presque trop riches à de nombreux écrivains. Il s'agit de faire témoigner la littérature, soit; mais ce langage de l'homme n'éclate-t-il pas dans les paroles de celui qui se veut le chef? Ce symbolisme puissant de la volonté : « durcir les énergies, forger les hommes, tremper les caractères, pétrir les masses, être un levain, » de telles expressions sont suffisamment éloquentes. Les preuves deviennent trop nombreuses, nous aurions souhaité une analyse, comme nous en trouvons par ailleurs. Celle (d'après Huysmans) de la rêverie pétrifiante, origine du complexe de Méduse, est parfaite. Blanc caillé, blanc figé, paysage lunaire, monstrueuse colère blanche pétrifiée, la stérilité du blanc rejoint dans la lune l'hypothèse d'une planète sans air, purement minérale. Nous évoquons Huysmans, Laforgue, mais aussi Baudelaire, poète de la pierre et du diamant. Nous nous étonnons de le voir si peu cité. Le livre se termine sur une psychologie de la pesanteur qui a son complexe, celui d'Atlas. Au blanc de la lune et de la lumière succède le noir de l'abîme, de la chute parfaite, de la mort.

Avec *La Terre et les Rêveries du Repos* nous trouvons des thèmes plus

familiers; le sommeil de la terre, cher au Moïse de Vigny. Au dur et au mou succèdent l'intimité matérielle et l'intimité querellée. Nous atteignons l'imagination de la qualité : « mais l'énergie des images, leur vie, ne vient pas, répétons-le, des objets. L'imagination, c'est d'abord le sujet tonalisé. Cette tonalisation du sujet, il semble qu'elle ait deux dynamiques différentes suivant qu'elle se produit dans une sorte de tension de tout l'être, ou au contraire, dans une sorte de liberté toute détendue, toute accueillante, prête au jeu des images finement rythmanalysé. Élan et Vibration sont deux espèces dynamiques très différentes, quand on les éprouve dans leur allure vivante. » (p. 97). Puis M. Bachelard distingue la maison natale et la maison onirique, enfin, nous arrivons au complexe de Jonas, à l'étude de l'avalement du ventre, de l'éclatement. L'auteur ne paraît pas s'intéresser outre mesure à l'intellectualisme un peu pédant d'Aldous Huxley, et nous le comprenons. Néanmoins, les *Méditations sur la Gréco* qui se trouvent dans *Musique nocturne* nous ouvrent un monde viscéral, par l'intermédiaire du sentier rouge, jusqu'à un enfer de tripes, et nous révèlent un complexe de Jonas pictural, après celui de Jérôme Bosch. Signalons enfin le lien enfer-entrailles qui unit le ventre de la baleine à la grotte. Les trois chapitres sur le labyrinthe, le serpent, la racine, sont parmi les meilleurs.

Après deux volumes sur la terre, Gaston Bachelard pourrait nous livrer une grave conclusion en vocabulaire technique. Il nous quitte avec une méditation sur la vigne : « Et qui nous chantera, par exemple, les vins du regard : tendresse et malice, vin qui taquine en aimant, vin de mon pays! » Décidément, Gaston Bachelard, physicien et historien des sciences, psychanalyste de la matière et alchimiste, n'est pas *sérieux*. C'est que le vrai sérieux se moque du sérieux. « Éliminer le philosophe qui veut penser en moi », dit-il quelque part. En l'éliminant, il l'accomplit. « Philosophique » ou non, nous sommes toujours en présence d'une pensée originale, qui s'écarte des chemins battus, qui défriche.

J.-H. R.

SHAKESPEARE A L'ÉCRAN

Hamlet, de *Laurence Olivier*
Macbeth, d'*Orson Welles*

Nous avions eu déjà un *Henri V*. Mais l'ingénieux artifice imaginé par Laurence Olivier limitait singulièrement la portée de son entreprise. *Hamlet*, malgré ses faiblesses, se présente comme une réussite d'un tout autre ordre. Il ne s'agit plus de photographier une représentation de la pièce. puis. prenant prétexte de quelques vers de Shakespeare, de dilater tout d'un coup l'espace de la scène jusqu'aux dimensions du monde réel et de substituer au pouvoir évocateur des mots la poésie de la chose vue. Les risques sont pris : tout se passe comme si Shakespeare n'avait pas composé un texte destiné à être dit par des comédiens, sur une scène, mais bien le scénario et les dialogues d'une réalisation cinématographique. On conçoit que le juste succès remporté par ce film puisse nous amener à réviser quelque peu notre conception des rapports du théâtre et du cinéma. Nous nous doutions, d'ailleurs, que, depuis la naissance du parlant, le cinéma avait tort de vouloir sauvegarder jalousement son domaine et d'espérer on ne sait quel chimérique retour à sa pureté perdue. Sans doute l'art de la scène et celui de l'écran resteront-ils toujours bien distincts l'un de l'autre; mais la frontière que nous avions voulue nette et rectiligne apparaît maintenant compliquée de tant de sinuosités et d'enclaves inexplicables que nous ne parvenons plus à la tracer à main levée et de notre propre décret.

Les pièces de Shakespeare semblent supporter mieux que toutes autres ce passage direct à l'écran. On peut même se demander si la réalisation cinématographique n'est pas la plus apte à servir certaines des secrètes aspirations de Shakespeare. Ainsi, dans *Hamlet*, la scène des comédiens et celle du cimetière, où l'action se déroule sur deux plans distincts, semble gagner, à l'écran, en efficacité dramatique. L'espace où Shakespeare meut ses personnages a ceci de commun avec l'espace cinématographique qu'il se présente comme une étendue concrète où se forment plusieurs pôles d'intérêt : les lignes de force qui en font la charpente ne peuvent qu'être mieux mises en évidence par un montage qui transforme la simultanéité en succession ou même par une prise de vue en profondeur qui, en grossissant les premiers plans, établit une sorte de hiérarchie des distances. Le monde extérieur dans Shakespeare n'est plus, comme dans le théâtre grec, rejeté par les paroles des messagers dans un au-delà de la scène : invoqué par le prestige éclatant des métaphores, il s'installe au

milieu des personnages et couvre leurs paroles, leurs gestes, leurs jeux de scène du voile de son invisible présence. Peut-être cependant la grandeur du monde dans Shakespeare naît-elle du contraste de cette présence suggérée par les mots et de son absence réelle. Obligé de mettre sous les yeux des spectateurs ce qui, au théâtre, restait encore promesse à leur imagination, le cinéma risque de nous donner une idée faible de l'intensité tragique qui est dans Shakespeare.

Disons que, dans l'ensemble, Laurence Olivier a fort bien évité cet écueil. On peut craindre qu'il n'ait été ici servi par une pauvreté d'imagination qui l'a fait renoncer à construire un univers cinématographique à la dimension de la poésie de Shakespeare. Avec une fort louable humilité, il s'est attaché à organiser le détail de son découpage selon les exigences du jeu des acteurs et à régler ce jeu, non plus en fonction de l'espace scénique, ou de celui de l'écran, mais de la totalité de l'étendue où ils évoluent. C'est, si l'on veut, le château d'Elseneur tout entier qui tient lieu de scène : plus que la bordure de l'écran ou la rampe et les coulisses d'un théâtre, ce sont ses voûtes immenses qui sertissent les gestes, les déplacements des personnages et pèsent de loin sur chacune de leurs inflexions. La sobre splendeur de la pierre était peut-être le seul cadre qui pût supporter sans se distendre l'explosion de la parole shakespearienne. Mais je vois surtout dans cette présentation du décor comme existence objective la véritable clef de la transcription. Il ne s'agit plus, comme dans *Henri V*, d'une collection de belles images — immobiles ou animées — qui, en tant qu'images, c'est-à-dire créations d'art, se devaient d'être un équivalent plastique de la poésie du texte qu'elles illustraient. Ici le décor sans aucune stylisation ne saurait induire à une comparaison qui ne pourrait être qu'écrasante et nous livre Shakespeare sans intermédiaire.

Sans doute le film est-il très inégal; mais il est significatif que les passages les plus faibles soient — sans exception aucune — tous ceux où, par une fort explicable prudence, Laurence Olivier s'est cru obligé de faire appel à des ressources plus spécifiquement cinématographiques. La scène de l'apparition du spectre est particulièrement malheureuse : la convention que nous acceptions si aisément au théâtre devient d'autant moins admissible que le cinéma mobilise autour d'elle un plus grand nombre de précautions. En revanche, les mouvements d'appareils qui nous portent de salle en salle n'ont peut-être pas été dictés, comme il semble d'abord, par la volonté de faire du cinéma à tout prix. Je leur vois une raison d'être plus subtile : en opérant une liaison, très artificielle en fin de compte, entre les différentes scènes, ils parviennent assez bien à rétablir cette unité de temps et de lieu que Shakespeare pouvait violer au théâtre, mais que la transcription cinématographique semble, paradoxalement, exiger. L'erreur aurait été précisément de profiter de ce qu'il y a de lâche dans le tissu dramatique de *Hamlet* pour l'étirer dans la durée et dans l'espace en recourant à l'ubiquité du cinéma. Sous le masque d'une plus grande vraisemblance, Laurence Olivier a su finalement nous enfermer dans un cercle de conventions, moins apparentes, mais aussi rigoureuses que celles du théâtre, et qui, tout en nous laissant l'impression que nous sommes bien au cinéma, restituent à la tragédie

un peu de cette grandeur que, sur l'humble rectangle de l'écran, nous redoutons à chaque instant de lui voir perdre.

***

Le *Macbeth* d'Orson Welles témoigne d'un égal respect pour le texte de Shakespeare, et peut-être le découpage ici enserre-t-il avec plus de bonheur la courbe de tension dramatique de la pièce. Il est pourtant difficile de ne pas prononcer le mot d'adaptation. Le tempérament propre d'Orson Welles et l'authenticité même de son génie cinématographique le laissaient assez démuni devant la tentation de faire du Shakespeare avec tous les moyens dont le libre usage lui restait. Dans tous les passages où la nécessité d'une transposition semble incontestable, dans les monologues par exemple, la richesse de son imagination fait juger bien gauches, par contraste, les laborieuses trouvailles de Laurence Olivier. Je crains, cependant, que cette volonté de style ne l'ait, en fin de compte, plutôt desservi, et qu'il ne se soit, tout simplement, cassé les reins à vouloir ainsi trouver un équivalent cinématographique de la poésie de Shakespeare. Sans doute le sujet de *Macbeth*, plus encore que celui de *Hamlet*, exigeait-il, dans son traitement à l'écran, un constant parti pris de grandeur, une rigoureuse élimination de tout élément réaliste. Toutefois, je suis loin de suivre André Bazin quand il loue Orson Welles d'avoir essayé de construire entre le spectateur et l'écran une « rampe imaginaire ». En recréant par des moyens de pur cinéma une optique de théâtre, il n'en continue pas moins à affirmer, bien que ce soit de manière plus détournée, sa volonté de transposer, et diminue passablement l'intérêt de sa démonstration. Je crois que le plus secret désir du cinéma est, après avoir affirmé son indépendance et dédaigné les apports étrangers, d'emprunter, maintenant, le plus possible aux autres arts en respectant l'intégrité des éléments dont il s'enrichit; mais la même pudeur qui nous retient de remanier aussi librement qu'autrefois une œuvre écrite pour la scène nous interdit aussi de créer artificiellement une atmosphère de théâtre. Ce serait, plus subtilement, user du même subterfuge que Laurence Olivier filmant la représentation d'*Henri V*. Depuis longtemps, déjà, nous savions qu'une scène de théâtre ou de music-hall est parfaitement filmable à condition d'être replacée dans le cadre pour lequel elle est faite et de nous donner l'impression qu'elle est simplement retransmise; mais nous doutions encore que la caméra pût impunément faire irruption au milieu des acteurs sans nous permettre de sortir, ne serait-ce qu'en imagination, de l'espace où ils évoluent. C'est pourquoi la tentative de Laurence Olivier me paraît plus instructive dans la mesure où il nous enferme dans un endroit clos. Ici, au contraire, nous ne pouvons empêcher notre pensée de s'égarer par derrière la toile peinte des décors, au milieu des échafaudages et des poulies des machinistes.

Il est d'ailleurs excessif d'appeler théâtrale, même en bonne part, l'interprétation d'Orson Welles. Depuis près de trente ans Murnau, Lang, Eisenstein nous ont rappelé à plusieurs reprises que le cinéma possède, lui aussi, son « grand style » et ce n'est pas, en définitive, à Laurence Olivier que je reprocherais d'avoir fait trop de cinéma, mais bien à

Orson Welles, dont la conception, quoiqu'elle nous éloigne assez de ce que la plupart des spectateurs entendent par style de l'écran, paraît avoir été inspirée par de trop précises réminiscences. Nous avons perdu l'espoir qu'un nouveau Murnau vienne un jour répéter le miracle de *Faust.* Le style de cinéma n'est plus aujourd'hui un style de pure mise en scène, mais de narration, d'organisation dramatique et même de dialogue : la supériorité incontestable de *Citizen Kaneï* de la *Splendeur des Amberson* ou de la *Dame de Shanghaï* prouve suffisamment que celui qui, par le choix de son sujet, s'impose de n'être qu'un simple réalisateur, doit chercher à refouler toute velléité de création.

Sans doute Orson Welles n'a-t-il pas poursuivi son dessein avec toute la rigueur et tout le soin désirables et nous ne pouvons nous empêcher de songer qu'Eisenstein mit plusieurs années à achever *Ivan le Terrible,* alors que *Macbeth* fut tourné en quelques semaines. Mais notre irritation a des causes plus profondes. *Hamlet,* malgré ses imperfections, semblait nous réconcilier avec le cinéma dont nous disions déjà qu'il ne réussit pas à se renouveler. *Macbeth* nous fait douter de son pouvoir — car quel plan cinématographique sera jamais assez riche de beauté plastique ou de puissance expressive pour soutenir la comparaison avec le plus terne des vers de Shakespeare? Lassés de tous les prestiges de l'image nous ne pouvons plus que lui souhaiter de s'engager — pour reprendre le propre terme d'Orson Welles — dans la voie d'une véritable « abstraction ». On n'atteindra à cette abstraction que par le détour d'un plus grand réalisme, par un refus apparent du style, et c'est avec une égale méfiance qu'il conviendra de se prémunir contre la tentation d'un retour à l'expressionnisme et les facilités d'un vérisme de convention.

***

Un point reste acquis. Il n'y a plus de sujet interdit au cinéma. Une trop parfaite réussite aurait, dans les deux cas, risqué de présenter le film comme un excellent moyen de reproduction ou de retransmission, à la façon du disque ou de la radio, et non comme la forme d'art autonome qu'il continue d'être en dépit d'une prétention moins affirmée à la pureté. Peu importe qu'il se révèle traducteur médiocre; il sait qu'il peut à son tour être Shakespeare. Nous ne sommes plus au temps où sa valeur se mesurait à la naïveté de l'anecdote dont il s'inspirait. Nous exigeons qu'il soit une synthèse parfaite d'éléments eux-mêmes parfaits : seuls seront sacrifiés ceux qu'il revendiquait, il n'y a pas si longtemps, comme ses attributs les plus essentiels : montage, plastique de l'image et, dans une certaine mesure, construction spatiale. Si, comme Laurence Olivier et Orson Welles viennent de le rappeler, le jeu des acteurs reste toujours partie constitutive de l'art du film et non, comme au théâtre, simple mode d'interprétation d'un texte qui peut se suffire à lui-même, c'est dans la mesure où il consent à n'être qu'un signe, parmi beaucoup d'autres, dans une écriture d'autant plus soucieuse d'unité et de rigueur abstraite qu'elle a pour substance la totalité concrète du monde.

Maurice SCHÉRER.



L'EXPOSITION ANDRÉ MASSON

Déjà, dans la première salle, le nu sur l'herbe, avec son ondulation, et ce vent de vert, le crabe, coupe de couleurs de crabe écrasées, et ces dindons, coupe aussi de l'idée de dindon, nous invitent à suivre le peintre dans sa méditation. Nous le suivons dans la deuxième salle vraiment révélatrice, vraiment révélation. Voici *Juillet*; et *Brume et Soleil*. C'est une technique qui rappelle — réellement ou superficiellement — celle de Dufy (qui, lorsqu'il était fauve, était un bien beau peintre). Bien différente donc de celle de Cézanne, mais le but est le même, saisir certains passages de la nature, passages fixés, dans ces arbres et ces brumes. Et voici surtout *le Barrage*, barrage et bouquet, vertige vertical, miroir technique chinoisé sans chinoiserie, extase fixée, bruit dans le silence, bruit silencieux. Sur une même muraille, nous voyons éclater le *Paysage au Tholonet*, la *Rivière sous les arbres*, et le *Ruisseau couvert*, géométries enflammées, compositions et recompositions, la *Montagne Sainte-Victoire*, où par une victoire de l'artiste sur Sainte Victoire même, il n'y a plus de pentes, mais couleurs et brumes juxtaposées, la *Paysanne s'apprêtant à tuer un lapin*, couleurs de vitrail et formes post-cubistes, et le *Grand paysage* qui sonne comme un clairon, qui sonne rouge et bleu, triomphe du nouvel art de Masson, tourbillonnant et ordonné, et *Midi*, noir de lumière. Dans la troisième salle, le *Mistral* nous rappelle tels dessins surréalistes de Masson; *l'Éclosion* est un mystère roman. Ainsi, grâce à Masson, se nouent les couleurs, les ombres qui chez d'autres restent dénouées. L'imagination remplace la fantaisie et rapproche de la nature.

Jean WAHL.

BILLET DOUX

UNE SEMAINE DE BONTÉS

Depuis qu'il déjeune avec des académiciens, Maurice Chevalier a la bonne idée de tenir son journal intime. Et cela nous vaut, dans le tome troisième de ses mémoires, quelques médaillons bien frappés des « énervés du style » de ce temps. Voici, entre autres, celui de M. François Mauriac : « Il m'a fait penser à un Louis Aragon d'en face. Même rapidité de réplique juste, pertinente. Même susceptibilité écorchée et repartie venant comme la foudre. »

Dommage que notre « Dickens à l'état sauvage » — qui serait plutôt un Amiel dans le même état — reste un sauvage gentil et sensible, trop sensible aux grâces parisiennes et à l'esprit de M. Mauriac : « Esprit d'une telle classe qu'on s'imagine un cerveau ne distribuant que des contre-ut de la matière grise. Et il sait rire aussi... » Mais, en dépit de ces étonnements un peu jeunes, l'auteur de *Tempes grises* a bien vu M. Mauriac : « Oh, mais il ne faut pas lui manquer... Oh, mais non!!! Il pardonne, mais n'oublie pas! » Et il conclut, passablement déprimé par les vitupérations et criailleries de M. Mauriac : « Une chose me peine : c'est de voir que la haute culture et la plus géniale intelligence n'empêchent pas les grands types d'être agacés, énervés, chagrinés par des mesquineries. Que font-ils de leur philosophie? de leurs maximes? »

Si Maurice Chevalier veut savoir...

Si Maurice Chevalier veut savoir ce que M. Mauriac fait en ce moment de sa philosophie — la charité et l'humilité chrétiennes — ou de ses maximes — les *Pensées* de Pascal, qui sont toujours à son chevet —, il devra se reporter au *Figaro Littéraire* de samedi dernier, ainsi qu'à *La Table Ronde* de novembre qui nous est parvenue à peu près en même temps. Ces deux périodiques regorgent de nouvelles fraîches (si l'on peut dire) de M. Mauriac, et nous permettent de dresser, pour l'édification des lecteurs, le bilan d'une semaine de bontés.

Observons d'abord que M. Mauriac ne parle pas directement de lui dans le dernier numéro du *Littéraire*. Toujours avisé, il a recours à l'artifice, romanesque, mais pratique, de l'interviewer « indigné de l'attaque grossière dirigée contre François Mauriac par un Père Dominicain dans un ouvrage paru récemment », et qui demande à « notre éminent ami » s'il n'a rien à dire à ce sujet. Très digne, M. Mauriac se contente de citer

le témoignage spontané d'un « jeune confrère » dont la belle indépendance et l'œuvre littéraire sont reconnues d'utilité publique. (Le piquant de l'affaire, c'est que nombre de ses « jeunes confrères », il n'y a pas si longtemps, décernaient un brevet de bonne conduite au Père Dominicain incriminé.) M. Mauriac fait savoir ensuite qu'il n'encaisse point d'avoir été bafoué dans le livre d'un Dominicain revêtu de « la permission de ses supérieurs » — lui qui se veut Dominicain d'honneur, un peu comme il est docteur *honoris causa.* Et il ne se prive pas de faire la somme de ses bons et loyaux services pour que l'on soit à même de mesurer toute l'ingratitude de la cause qu'il a servie jusqu'ici : « On se bat toujours seul. — Même dans l'Église? — Dans l'Église surtout. »

Un débat plus profane.

A la page 5 du *Littéraire*, sous la rubrique « Livres, couronnes et tapis vert », M. Mauriac semble défendre des intérêts plus profanes : « François Mauriac (y lit-on) a protesté auprès de M. Malaparte, qui a donné à sa dernière pièce le titre : *Du côté de chez Proust*; ce titre on le sait, est celui d'un recueil de souvenirs de M. Mauriac, paru cette année, à *La Table Ronde.* M. Malaparte n'a pas encore répondu. »

On comprend que M. Malaparte ne soit pas pressé de répondre à M. Mauriac quand on voit leurs deux noms figurer au sommaire de *La Table Ronde :* le premier y publie précisément un extrait de ce *Du côté de chez Proust* dont le titre lui est contesté par le second, qui est chez lui dans cette revue. Car non seulement M. Mauriac collabore à *La Table Ronde*, mais il y lave son linge en famille (alors pourquoi traîner ailleurs celui qu'il dispute à M. Malaparte?) — Mais il y fait aujourd'hui un tel vacarme que l'on pense moins à une lessive qu'à un règlement de comptes.

Un règlement de comptes.

Il s'agit bel et bien d'un règlement de comptes. Entre M. Mauriac, membre du Conseil d'administration du *Figaro*, et M. André Rousseaux, critique littéraire attitré de ce journal. Une fois de plus, M. Mauriac opère par la bande : il imagine de répondre à la lettre d'un inconnu qui lui reproche de garder le silence sur la mort de Georges Bernanos. Or M. Mauriac veut bien oublier les injures que lui prodiguait Bernanos (dont il étale les plus flatteuses des lettres et dédicaces), à condition de se payer au comptant de son infinie miséricorde — c'est-à-dire de mortifier jusqu'au sang M. André Rousseaux, partisan déclaré des « colères justicières » de Bernanos.

Nous ne détaillerons point les supériorités-à-tous-égards et les magnanimités dont M. Mauriac écrase « le cher Rousseaux ». Il faut avoir le cœur bien accroché pour regarder en face cette parade alternée de l'amour de soi et de l'amour du mépris de soi-même — qui aboutit à la propre justification de M. Mauriac, « chrétien installé et nanti » :

« Ils acceptent, sans les rechercher, les places et les honneurs qui leur échoient, d'abord parce que rien ne leur paraît prétentieux plus que certains refus spectaculaires, et aussi parce qu'ils estiment que la meilleure

façon de ne jamais penser à l'Institut ni aux autres choses de cet ordre, c'est d'y avoir part : Barrès leur a enseigné, dès l'adolescence, que nous ne sommes tout à fait sûrs de mépriser que les biens que nous possédons, comme ils sont aussi les seuls auxquels il nous est donné de renoncer; car comment renoncer à ce qu'on ne possède pas? »

La distance qui sépare d'un certain M. Teste.

Ce texte « tout de même irremplaçable » mesure la distance qui sépare son auteur d'un certain M. Teste : ici, la fameuse marionnette n'est point tuée, mais portée au comble du perfectionnement. Et l'on ne saurait allier tant d'humilité à tant de puffisme pour changer la formule jésuitique : « La *fin* (renoncement) justifie les moyens (possession) », en une formule digne de tous les fascismes.

Ce qui n'empêche pas M. Mauriac d'asséner un vieux coup de chapeau libéral et démocrate à M. André Rousseaux, « jamais si maurrassien que lorsqu'il s'enfle et se travaille pour admirer André Breton et Miller; lui dont la jeunesse pâtura sur les coteaux modérés à l'ombre de Massis et de sa férule, regardez-le qui se force pour mâcher et déglutir le foin éventé du surréalisme! »

Mais nous avons beau regarder, nous ne voyons rien d'autre qu'un vrai critique, qui considère non sans bienveillance et sang-froid le « foin éventé » dont sont tout de même nourris un Char, un Leiris, un Prévert, un Pichette — tandis qu'au-dessus de sa tête clabaude cet oiseau grivolé et jaune de rancune, dont la fonction est d'exhorter une « race même avilie » (quelle étrange volupté dans ces trois mots!) à « accepter de se salir les mains aux besognes de la politique » et à « travailler en pleine boue ».

Justin Saget.
9 décembre 1948.



LES QUOTIDIENS PENDANT UN MOIS
(21 octobre-20 novembre.)

Cette période couvre quatre événements importants : la grève des mineurs, l'échec d'une médiation neutre au sujet de Berlin, la réélection de Mr Truman, les élections au Conseil de la République.

C'est M. Jules Moch qui a, le premier, attribué une signification politique à la grève des mineurs. Tout le monde, du *Figaro* à *Combat*, avait beau essayer de lui faire remarquer que, si les mineurs bénéficiaient d'autres conditions de vie, les consignes politiques auraient moins de prise sur eux, le Ministre de l'Intérieur n'en démordait pas : « *Il ne s'agit que d'une grève politique* » et, au Conseil National du parti socialiste, il apporta les preuves suivantes : avant de mourir, Jdanov avait envoyé des instruc-

au Parti Communiste français, l'invitant à saboter l'économie le ıçaise afin de décourager l'aide américaine; et conscient que les grèves et l'an passé n'avaient échoué que par manque d'argent, le secrétaire ı'nėral du Kominform offrait de les payer jusqu'à concurrence de 120 millions. L'accusation était de taille. Elle émut — et c'était normal — toute la presse non stalinienne. Le Parti Communiste la démentit. Depuis lors on n'en entendit plus parler. Néanmoins, deux députés de droite interpellant, le Ministre ne put éviter un débat parlementaire.

Le vendredi 22 octobre il y avait eu fusillade à Firminy. *Le Populaire* du 23 octobre signala que « *les C.R.S. ne tirèrent pas les premiers* ». *L'Aurore* du même jour annonça que « *les C.R.S. ripostèrent au tir des grévistes* ». Une vingtaine de journalistes, présents à Firminy, firent la déclaration suivante :

« 1° *Aucun coup de feu n'a été tiré par les manifestants*; 2° *les forces de police ont fait usage de leurs armes sans sommation.*

« *Soucieux de remplir en toute objectivité leur mission d'informateurs, ils s'élèvent solennellement contre toute autre version des événements du* 21 *octobre.*

« *Enfin, ils estiment que les journalistes qui prétendent relater ces événements sans y avoir assisté déshonorent leur profession.* » Cette déclaration fut signée par des journalistes de toutes opinions, de *Paris-Presse* au *Daily Express.*

Toujours le samedi 23, le Ministère de l'Intérieur, relayé par l'Agence France-Presse et par le journal *France-Soir*, annonçait que « *les mineurs avaient miné les puits, ayant décidé de les faire sauter au cas où ils seraient obligés de les évacuer.* » Le soir, l'agence *France-Presse* publiait une seconde dépêche selon laquelle « *rien n'était miné* ». *France-Soir* avait eu son titre, c'était l'essentiel.

Le 25 octobre, après quatre semaines de grève, M. Gabriel Robinet, du *Figaro*, disait allègrement : « *Il arrive un moment où discuter revient à capituler (...) S'assoira-t-on à une table avec des représentants du Kominform dont le Ministre de l'Intérieur a fort justement mis en lumière l'action criminelle?* » M. Robinet est de ceux, fort nombreux, qui tiennent pour sacrilège de conclure un accord avec des adversaires. Selon lui, on ne traite qu'avec ses amis.

Quant au *Populaire* de ce même jour, il se laisse aller à une surprenante xénophobie. Il signale « *la terreur que fait régner une minorité agissante composée d'anciens prisonniers de guerre, d'Italiens ou de Polonais.* » Et il ajoute : « *La classe ouvrière a le devoir de se demander : pouvons-nous tolérer à l'avenir que contre nous la terreur règne, que des agents de l'étranger soient en mesure de détruire nos moyens de travail?* ». L'étranger a toujours eu bon dos en France. *Le Populaire* le sait mieux que quiconque, lui qui, — il y a dix ans — ne se lassait pas de lutter contre la xénophobie. On se rappellera qu'il était de tradition au Parti socialiste de confier la chronique de politique étrangère du *Populaire* à un étranger : Rossi, socialiste italien et Rosenfeld, socialiste russe, la signèrent successivement

Samedi-Soir daté du 30, mais qui paraissait en réalité le 26, a d'ailleurs signalé que « *beaucoup d'étrangers ont été arrêtés préventivement dans les villes.* »

Le Monde du 26 octobre évoque la protestation des journalistes de Firminy et remarque, avec sa hauteur habituelle : « *Il est toujours bon que les journalistes eux-mêmes défendent les droits de la vérité, il est meilleur encore que les services officiels la respectent. Le Gouvernement sera d'autant plus justifié à dénoncer les mensonges qu'il serrera de plus près ses propres renseignements avant de les publier officiellement ou officieusement. Ayant contrôlé ses informations, il sera plus habilité à contrôler celles des autres.* » Claude Bourdet, dans *Combat* du 26 octobre, pose finalement la question : « *Les suppressions de débats à la radio, les informations* « *arrangées* » *sont aussi dérisoires que le secret grandiloquent dont le gouvernement veut environner les préparatifs militaires de l'Union occidentale. Quand le* New York Herald Tribune *tance vertement M. Ramadier et lui demande s'il veut, pour punir la presse internationale de ses* « *divulgations* » *militaires, utiliser les lois qui firent condamner Dreyfus, quand des journalistes de toutes nuances et parmi eux de nombreux correspondants anglo-saxons prennent en flagrant délit de faux les informations officielles et officieuses sur la fusillade de Firminy, de quoi, je vous le demande, avons-nous l'air aux yeux de l'opinion mondiale?* » Car, en fait, la Tribune de Paris, émission où discutent librement des journalistes de tendances opposées, a été interdite à partir du lundi 25, ce qui a même provoqué une protestation timide du *Populaire* du 26.

Le 28 octobre, M. John Lewis, dirigeant du Syndicat des Mineurs américains, mais qui ne passe pas pour communiste, a proposé à M. William Greene, Président de l'American Federation of Labor, d'intervenir auprès du Président Truman pour faire cesser l'aide américaine à la France « *si l'argent, les armes et les munitions américaines doivent être utilisés sur des citoyens français pour les affamer et les opprimer* ».

Le 29 octobre, *Le Figaro* publie, en même temps que ce télégramme, une protestation de M. Léon Blum reprochant au syndicaliste américain d'être mal informé et « *la réponse cavalière de M. John Lewis* » (*Figaro* dixit) : « *Vous devriez mettre de la nourriture dans les estomacs rétrécis des mineurs français plutôt que de tirer des balles américaines dans leurs corps mal nourris.* » *Le Populaire* qui bloque également en un seul article la déclaration de M. Lewis et la protestation de M. Blum, note seulement en deux lignes que « *John Lewis a répondu à Léon Blum en reprenant ses arguments de la veille* ».

Le 1er novembre, l'*Aurore* titre sur trois colonnes que « *les communistes n'ont plus que la violence pour empêcher la reprise du travail dans les mines* ». Le Gouvernement lui-même ne tarde pas à reconnaître à la fois qu'il n'y a plus de violence et que le nombre des ouvriers qui ont repris le travail ne dépassait pas, le 11 novembre, 50 %. Sur ce pourcentage, combien d'étrangers sur lesquels on a pu faire pression?

Ce même 1er novembre, *France-Soir* annonce par de gros titres d'importants sabotages et des attentats que rien ne confirmera par la suite.

Le 2, *le Populaire* qui évoque avec constance la terreur qui règne dans le Nord, signale : « *Déjà les moscoutaires usent de signes de reconnaissance secrets. Hier, ils rentraient dans leurs chaussettes le bas de leur pantalon* »...

***

On s'en souvient, les puissances occidentales avaient décidé de porter devant le Conseil de Sécurité l'affaire de Berlin, et très vite, le Président de cet organisme, M. Bramuglia, avait manifesté qu'il aimait mieux la conciliation plutôt qu'un blâme spectaculaire et inefficace à la Russie. Il entreprit donc des négociations. La presse du 26 octobre publia que la transaction proposée par M. Bramuglia s'était heurtée au veto soviétique. C'était à qui stigmatiserait le mieux l'attitude russe : titre de *l'Aurore* : « *Le veto de M. Vichinsky maintient l'Europe en état d'alarme.* » Seulement il y avait erreur ou mensonge à parler de la transaction de M. Bramuglia, comme s'il n'y en avait eu qu'une. C'est en effet d'une deuxième proposition du Président du Conseil de sécurité qu'il s'agissait. *La première s'était heurtée au veto officieux des puissances occidentales.* C'est ce que révéla le 28 octobre une interview de Staline à la *Pravda* : « *Oui, c'est vrai. Le représentant de l'Argentine, M. Bramuglia, qui, en même temps était président du Conseil de sécurité et qui, au nom des autres puissances intéressées, poursuivait les négociations non officielles avec le camarade Vichinski, avait, en effet, entre les mains un projet concerté en vue de la solution de la question de Berlin. Mais les représentants des États-Unis et de la Grande-Bretagne ont, à nouveau, déclaré cet accord non existant.* »

Paris-Presse du 30 octobre encadre « *une mise au point de M. Bramuglia* ». Que l'on juge combien le texte correspond au titre : « *Mis en cause par le généralissime Staline dans son interview à la* Pravda. *M. Bramuglia ministre des Affaires Étrangères argentin et Président du Conseil de sécurité s'est refusé à tout commentaire sur l'affirmation du chef de l'État soviétique selon laquelle un accord avait été réalisé.*

» *Cependant, sans vouloir répondre directement à la question de savoir si un tel accord existait réellement, M. Bramuglia a déclaré :*

» *Étant donné que je crois encore en la conciliation des parties au différend, ainsi qu'en l'existence de solutions bonnes et dignes, j'estime que je ne dois faire aucune déclaration qui risque, même involontairement, d'aggraver les divergences existantes.* » Le même journal titrait sur trois colonnes : « *Les trois rejettent les accusations de Staline : il n'y a pas eu d'accord sur Berlin à Paris* ». Malheureusement pour *Paris-Presse*, Staline ne s'est pas arrêté à mi-chemin et a fait communiquer par l'Agence Tass les termes de l'accord intervenu. Cet accord prévoyait « d'ici le 20 novembre : a) le retrait immédiat de toutes les restrictions sur les communications et transports entre Berlin et les zones occidentales d'Allemagne; b) la convocation immédiate d'une réunion des quatre Commandants militaires en vue de parachever l'accord concernant l'unification de la monnaie de Berlin sur la base du mark soviétique. » Cette transaction avait été rejetée, en gros, parce que les puissances occidentales estimaient qu'il y avait contradiction entre l'expression « d'ici le 20 novembre » et « le retrait immédiat ». Sans juger sur le fond, on se doit de souligner qu'en tout cas, l'existence même de ce projet de transaction avait été dissimulée.

*
* *

La réélection du Président Truman a permis à quelques journaux de se signaler.

Depuis des mois, on le donnait perdant, et *Le Monde* n'avait pas craint d'affirmer au début d'octobre que son projet d'envoyer Mr Vinson à Moscou lui avait aliéné les dernières sympathies. C'est pourquoi *l'Aurore* du mercredi 3 novembre peut titrer : « 50 *millions de votants ont élu hier le nouveau Président des États-Unis, T. Dewey, avec* 50 % *des suffrages* » — avec, en sous-titre mince, « *accordait-on hier à l'ouverture du scrutin au candidat républicain* ». Le même journal n'hésitait pas à consacrer une page entière (sa sixième) au nouveau Président des États-Unis, à « *l'homme qui a mené l'assaut pour déloger Truman de la Maison Blanche* ».

M. Henri Bénazet a, sur cette question, comme sur beaucoup d'autres, son « point de vue » : il définit ainsi le programme intérieur de celui qui est, pour lui, le nouvel élu : « *dompter les rares staliniens des États-Unis comme il a maté les gangsters de Chicago.* » Mais, — premier malheur de M. Bénazet, — M. Dewey n'a jamais été gouverneur de Chicago, s'il l'a été de New-York. M. Bénazet « ne cèle point » (le verbe est de lui) qu'il aurait accueilli avec faveur une présidence de Dewey. Car *l'Aurore* a un point de vue sur toutes choses. Ne lit-on pas dans un numéro du 27 octobre que « *lorsque le roi George VI prononça son discours du trône, et qu'il arriva au paragraphe sur l'acier, sa voix baissa de plusieurs tons et dissimula mal un vif mécontentement* ». *L'Aurore*, contre les nationalisations en France, est contre les nationalisations en Angleterre, et prend le roi d'Angleterre pour un de ses lecteurs.

Mais *l'Aurore* n'est pas seule à se tromper. *Carrefour* titre, le 3 novembre, sur cinq colonnes : « *Thomas E. Dewey*, 33e *Président des États-Unis, entre à la Maison Blanche un balai à la main.* » Un mot encore sur ce numéro de *Carrefour*. Ce journal demande à des personnalités diverses ce qu'elles feraient si l'Armée Rouge occupait Paris. C'est alors qu'on voit apparaître les *collaborateurs par principe*, et le fait est qu'on les trouve à droite. Me Jacques Isorni, qui n'est guère communiste, déclare : « *Il est évident que si les Russes occupent la France, le peuple français ne devra pas être abandonné au seul occupant. On n'abandonne pas un peuple qui souffre. Il faut que les fonctionnaires demeurent en place, qu'ils continuent leur tâche, qu'ils constituent les cadres de la nation. Mais ce qu'il faudra éviter, ce serait, au moment d'une nouvelle libération, de recourir à une aussi folle épuration que celle qui a sévi à partir de* 1944. *Il ne faudra plus condamner un fonctionnaire pour avoir accompli les devoirs de sa fonction, un soldat pour avoir obéi. L'épuration que nous avons connue a fait déjà suffisamment de mal à la France* ». Il ne reste plus qu'à trouver une personnalité qui fasse don de sa personne au pays.

*
* *

Le 7 novembre, ont eu lieu les élections au Conseil de la République. Je regrette de devoir mentionner *Franc-Tireur* dans cette anthologie.

Mais, dans son numéro du 5, il n'hésite pas à titrer « *Au R.P.F., c'est maintenant la débâcle! Les désertions se multiplient à une cadence accélérée, et de Gaulle perd sa tête de pont au Parlement où les intergroupes se disloquent.* »

L'éditorialiste de *France-Soir*, dans le numéro du 6 novembre, déclare : « *le centre favori au futur Conseil de la République* ». Il ajoute : « *Force étant restée à la Loi dans les Mines, le Gouvernement ajournera la discussion à l'Assemblée du projet d'aggravation du Code Pénal.* » Nous connaissons depuis les détails de ce projet de loi.

Roger STÉPHANE.



TENTATIVE DE CORRUPTION[1]

Pour gagner les intellectuels, le R.P.F. organise des réunions où l'on explique qu'il faut sauver la liberté de l'esprit, menacée spécialement par le communisme, et que seuls les partisans du général de Gaulle sont capables d'y réussir. A des « intellectuels », on pourrait s'attendre à ce qu'on propose une doctrine. Mais de doctrine, nous n'en proposons pas, et en aurions-nous une que nous ne vous demanderions pas d'y adhérer, déclarent ces séducteurs. Ils veulent, non pas convaincre, mais tenter. A quels sentiments font-ils donc appel pour avoir une chance d'y parvenir?

Il leur faut d'abord écarter la tentation adverse, celle du communisme. La chose est facile, du moins en paroles, et surtout quand on n'a pas peur des lieux communs. Le communisme, disent-ils après bien d'autres[2], ne veut pas seulement le conformisme des actes, il veut aussi celui de la pensée. C'est d'autant moins admissible qu'il trahit ainsi l'idéal de Marx. A ce propos, on a la joie d'entendre M. Soustelle, secrétaire général du R.P.F., parler du dépérissement de l'État comme d'un élément essentiel de l'humanisme marxiste dont il revendique froidement l'héritage. Trahissant cet humanisme, le communisme ne peut tenter que les cyniques ou les dupes. La thèse est sans doute un peu simple. Admettons-la cependant. On ne peut donc être communiste. Aussi bien ne le sommes-nous pas. Mais *pourquoi alors être R.P.F.?* La conclusion est loin d'être évidente. On sent pourtant qu'à leurs yeux, elle l'est. C'est ce qui explique leur colère, mal camouflée, contre ceux qui, sans être staliniens, ne viennent pas rejoindre les gaullistes. Ce sont, disent-ils, des « imbéciles », ils ne sont « rien ». Ce « rien » semble pourtant les hanter, et, finalement, c'est quand même à lui qu'ils s'adressent.

Il importe de les détromper une fois pour toutes. Nous n'irons pas avec

1. Le 18 novembre à la Mutualité.
2. Après Aragon, par exemple.

eux et nous n'avons pas refusé le stalinisme pour applaudir à la plaisanterie du R.P.F.

Plaisanterie est une expression atténuée. Que nous disent-ils en effet? Nous sauverons cette liberté de l'esprit à laquelle, comme nous, vous tenez tant. La liberté de l'esprit? La formule est bizarre. L' « esprit » ne demande rien à personne. Quelle curieuse idée de la liberté de penser! De cette liberté, on peut en effet se passer — et beaucoup qui en parlent, à quelque parti qu'ils appartiennent, le prouvent par l'exemple — mais si une fois on se la donne et si on y prend goût, personne ne peut l'ôter, contre qui il faille alors la défendre. Certes un régime peut empêcher qu'on la manifeste, il peut supprimer la liberté de dire ce que l'on pense. Mais il s'agit alors des garanties matérielles de la liberté de penser, c'est-à-dire des libertés politiques et sociales. Celles-là, oui, il faut les défendre et c'est d'elles qu'il faut parler. Justement les orateurs de l'autre soir n'en ont pas soufflé mot et l'on se demande s'ils n'ont pas parlé avec tant d'émotion de la liberté de l'esprit que pour se taire sur ce qui permet pratiquement d'en user. Nous vous donnerons, disent-ils, la liberté de l'esprit. Drôle de don! Il vous apporte ce que vous pouvez avoir sans l'aide de personne, et risque de vous ôter précisément ce qu'il faudrait vous laisser.

C'est mal nous comprendre et nous prêter de noirs desseins, se plaignent-ils. Mais, comme nous sommes grands, poursuivent-ils, nous vous sauverons malgré vous. Le R.P.F. n'a pas besoin de votre adhésion pour remplir sa tâche. Comment mieux vous assurer que vous garderez de toutes manières votre liberté de jugement? Il faut que vous ayez bien méchant caractère pour refuser de rejoindre ceux qui ne vous demandent même pas de changer d'avis. Vous n'êtes pas staliniens. C'est suffisant. Vous demander de renier vos idées pour nous suivre, nous n'y pensons pas. Vous n'êtes même pas obligé de nous suivre du regard, comme dit M. Clavel (bizarre parole; ils ne tiennent pas à être observés).

Mais alors que nous demande-t-on au juste? Simplement d'accepter une distinction en effet fondamentale : celle de la pensée et des actes, celle de la philosophie ou de la littérature ou de l'art et de la politique. La distinction est naturelle, mais ils l'entendent étrangement. Bien sûr un écrivain doit réclamer d'être jugé d'un point de vue littéraire et esthétique, bien sûr un philosophe doit voir et demander qu'on voie dans sa doctrine une recherche du vrai et non de l'utile, et refuser de confondre les deux, même quand il leur arrive de se joindre. Cependant, si son art ou sa philosophie impliquent une vision du monde, pourquoi se priverait-il ensuite d'y comparer le réel et de le juger? S'il s'en gardait, c'est alors qu'il dévaloriserait ses principes esthétiques ou philosophiques sous couleur de les respecter. Qu'est-ce qu'un principe dont on ne tire rien? L'esthétisme pur est la dévalorisation de l'esthétique, la « tour d'ivoire » celle de la philosophie. C'est pourtant cette dévalorisation qu'ils consentent et c'est à elle qu'ils nous invitent. Vous penserez ce que vous voudrez, vous ferez de l'art, de la littérature, de la métaphysique, mais il faudra que ce soit sans conséquences. En somme vous pourrez parler pour ne rien dire. La liberté de l'esprit sera ainsi d'autant mieux préservée qu'elle se trouvera privée de toute portée

pratique. Penser, n'est-ce pas autre chose que faire? insinuent ces bons apôtres. De quoi donc se plaint-on? Nous serons vos mécènes, promettent-ils; aujourd'hui vous n'en avez pas, et vous êtes tout désorientés, mais courage, nous sommes là, nous vous garantissons une confortable cellule : vous nous paierez de votre silence bavard.

Certes, on peut être bon écrivain et écrivain à gages, — quelqu'un le rappelait l'autre soir, dévoilant d'un seul coup rêves et remords. L'important est alors de doser l'admiration et le mépris. On promet aux écrivains du nouveau régime de ne leur témoigner que de l'admiration. Quand, de cette liberté en laisse, ils profiteront pour divaguer un peu, on les absoudra comme « écrivains » et parce qu'on sait bien que tout cela est sans importance. Plus habiles que les communistes, les gaullistes ont compris qu'il vaut mieux stériliser que terroriser.

Au surplus, c'est là une opération que l'on peut pratiquer sur soi-même; avec du talent, le résultat n'est pas négligeable et sauve les apparences. Voyez Malraux. Il se déclare agnostique (c'est plus gentil qu'athée), il reconnaît la grandeur de 'homme et veut à partir de là retrouver une fraternité. Il dirait le contraire que l'auditoire n'en serait ni plus ni moins gêné. Déclarations *sans conséquences.* Il parle et c'est tout. Il n'est pas obscur — ses vues historiques sont fort simples — mais il le paraît forcément à un public venu pour l'écouter, non pour l'entendre. Il donne en spectacle une liberté qui n'est plus que fiction. Au fond, c'est un stoïcien de bon cœur : j'accepte tout mais je n'en pense pas moins, faites donc comme moi.

On voit de là le beau raisonnement qui devrait faire préférer le R.P.F. au parti communiste : le R.P.F. laisse au moins le refuge du stoïcisme, le communisme, au contraire, interdit même cette évasion sur place. Soyez donc gaulliste, ou vous perdrez tout. Mais si par hasard on était plus exigeant?

Avec les difficiles, il faut prendre des précautions, mais, avec quelques ménagements, c'est encore la même astuce qui va servir. Vous voulez juger tout et tous, vous voulez porter des témoignages moraux. Soit; c'est même, consent Malraux, une attitude qui a sa grandeur. Mais attention, un témoignage ne doit être que moral. Il ne faut pas aller plus loin, préciser ou détailler la critique, en tirer les conséquences, s'opposer concrètement à ce que l'on condamne. Non, il faut vous retirer de ce jeu politique pour lequel, chers purs esprits, vous n'êtes pas faits, il faut nous foutre la paix. C'est vraiment l'invitation à l'ignominie.

Mais pourquoi vous mettre en colère? me disent de bons esprits. Le R.P.F. n'est pas au pouvoir, et, quand il y sera, qui sait ce qu'il fera? Évidemment, il y a des risques, mais qui ne risque rien n'a rien, chacun sait cela. A quoi sert de protester par avance? Voilà encore une belle opération de camouflage sous une apparence de lucidité. La vérité est qu'il n'y a ni risques, ni chances, il y a des certitudes : on sait ce que De Gaulle fera, il le dit très clairement. Par exemple : En Indochine, a-t-il récemment déclaré, il suffit d'attendre. Attendre, cela veut dire : poursuivre la guerre coloniale, décourager les hommes que l'on envoie là-bas, rétablir l'oppression. Policiers en Indochine, nos séducteurs le

seront ici. Mais qu'ils ne comptent pas sur les intellectuels pour leur procurer une bonne conscience.

J. P



LES GRÈVES D'OCTOBRE

Nous avons reçu de M. H. Bourdeau, professeur technique à N..., un texte dont nous regrettons de ne pouvoir publier que des fragments.

L'écume des choses.

On a modifié les statuts des mineurs; notamment, on leur a supprimé les prix à l'attache.

A l'émotion soulevée, le gouvernement français s'est contenté de répondre par radio que ces modifications étaient insignifiantes.

L'exploitation par le communisme français (en attendant peut-être celle du communisme russe) de ce mécontentement fut facile.

En effet, on sait que le nombre de mineurs étrangers (Polonais, Nord-Africains, Belges, et même, en plus importante proportion depuis quelque temps, Russes et Allemands) domine, surtout pour le fond, celui des mineurs français dans beaucoup de puits. D'autre part, on rallie facilement la conscience du mineur aux aspirations communistes.

D'ailleurs, des grèves de décembre 1947, n'est sorti qu'un reclassement aussi incomplet et insuffisant qu'inutile.

A titre d'information, je donne les chiffres suivants communiqués par un mineur (noms et adresses peuvent être dévoilés, si besoin est) sur les salaires de deux membres de sa famille :

— Ouvrier mineur du fond, silicosé, 40 ans, affecté au dosage et à la surveillance des poudres (poste de confiance); montant de la quinzaine précédant la présente grève : 5.600 francs;

— Ouvrier mineur du fond, « défaisant » du charbon, 30 ans, travaillant très vite, deux enfants; dernière quinzaine, allocations familiales comprises : 12.000 francs (belle paie).

« Monsieur, m'a dit cet ouvrier, dites aux Parisiens et aux Français, à tous les Français, la vérité sur les mineurs. Ils accueillent nos enfants en se disant que ces petits êtres ne sont pas responsables. Mais ils sont tout prêts, si demain l'industrie textile ou métallurgique qui les emploie manque de charbon et réduit leur paie, à penser et à dire que les mineurs sont des salauds. Il faut qu'ils sachent combien nous gagnons. ..»

Et il m'a dit bien d'autres choses qui montrent que les mobiles résumés au début ne sont, comme disait Valéry, que « l'écume des choses ».

Les mobiles profonds.

Malgré tout, la plupart des gens demeurent bien persuadés que les mineurs gagnent 40.000 francs par mois, ont le meilleur charbon et son transport à domicile gratuitement, qu'ils revendent une partie de l'alcool et des rations supplémentaires que le gouvernement leur alloue.

Chacun penserait avec moi que tout cela — si ce n'était faux — lui est égal s'il savait :

— qu'il y a 15 % des mineurs à l'arrêt chaque année pour faiblesse générale, lésion tuberculeuse ou silicose;

— qu'après une heure de travail, il y a une couche de 1/2 millimètre de poussière à l'intérieur d'un masque (cette poussière qui tue).

Et le mineur qui gagne 12.000 francs par quinzaine, qui tape comme une brute, suffoquant, au bout d'une demi-heure de travail avec le masque, connaissant l'efficacité de celui-ci, l'enlève fébrilement. On m'a compris. La silicose est pour demain, pour bientôt.

Si vous vous promenez l'été dans un coron, vous pouvez voir par les fenêtres ouvertes, des mineurs de tout âge dans leur lit. Certains sont presque des enfants...

Si cela vous fait peur de regarder, peut-être une toux brève et sèche vous parviendra-t-elle aux oreilles comme un vivant reproche.

Certes, on ne manque pas de littérature là-dessus. Et, bien entendu, la plupart des gens savent cela.

Mais ce que l'on perd de vue dans la routine du quotidien, c'est la responsabilité que nous y avons. Nous oublions tout bonnement que les mineurs paient notre progrès de leur vie.

Le Jéhovah de la Bible était moins méchant que nous, qui disait à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Nous réclamons pour le cuire 15 % des vies des mineurs, nos frères de souffrance.

Maintenant, nous pouvons parler des mobiles profonds.

Le mineur, cet homme simple, sait qu'il dépasse rarement la quarantaine. (On objectera qu'on trouve les plus vieux types de travailleurs chez les mineurs. Cette objection constitue, je pense, un exemple splendide de ce qu'il ne faut pas faire dire aux statistiques.)

Dans sa famille, son père, peut-être son grand-père, ont travaillé comme lui. Ils en sont morts. Ceux qui peuvent le voir travailler du plus près, ses chefs, sont paralysés ou corrompus par la sujétion administrative ou la hantise du rendement. D'ailleurs, le parti communiste se garde bien de lui dire dans quelles conditions travaillent les mineurs russes.

Alors, il n'a qu'une courte vie; il faut en profiter; bien manger et bien boire, surtout du vin et de l'alcool; l'alcool, ça tue les microbes. Il faut gagner plus; les communistes ont raison : sans les mineurs, le pays ne peut

rien faire. Ils sont le nerf du travail. Et on se moque d'eux? On leur supprime des statuts?... Eh! bien, « ils » vont voir!.....

Conclusion.

Est-ce une utopie de demander :

1° Qu'une personnalité française ou étrangère (écrivain ou politique) élève la voix pour demander qu'on fournisse des masques efficaces (avec approvisionnement en oxygène pur) aux mineurs du fond.

2° Qu'un savant trouve le modèle de ce masque. Un Français peut-être. Ou alors, que nous en achetions à l'Amérique.

3° Que nous payions un impôt supplémentaire, oui, s'il le faut.

Henri BOURDEAU,
Professeur technique.

Le Gérant : René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Janvier 1949
Dépôt légal : 1er trim. 1949.